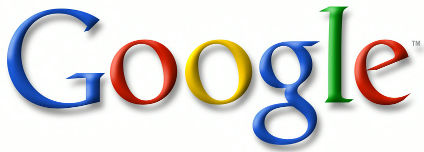






MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

PAR

H. DE VILLEMESSANT

DEUXIÈME SÉRIE

LES HOMMES DE MON TEMPS



PARIS

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE-D'ORLÉANS





MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

DEUXIÈME SÉRIE.

LES HOMMES DE MON TEMPS.

DU MÊME AUTEUR.

MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE

PREMIÈRE SÉRIE

SOUVENIRS DE JEUNESSE.

1 volume grand in-18 Jésus. Prix : 3 francs.

Clichy. — Imp. P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

PAR

H. DE VILLEMESSANT

DEUXIÈME SÉRIE.

LES HOMMES DE MON TEMPS.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL 17 ET 19 (GALERIE D'ORLÉANS)

1872

MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE.

LES HOMMES DE MON TEMPS.

EN GUISE DE PRÉFACE.

Sous ce titre : *Mémoires d'un journaliste*, j'ai publié, il y a quatre ans, un volume résumant les premières années de ma vie, depuis mon enfance, jusqu'au moment où, arrivé à Paris, je me trouvai, presque sans m'en douter, lancé en plein journalisme; une seule visite chez M. de Girardin, qui m'avait affermé le feuilleton de la *Presse*, pour le bulletin des modes, avait décidé de ma carrière.

Forcé de vivre dans les imprimeries, l'encre typographique m'était montée au cerveau, et comme rien n'est plus contagieux que la manie d'écrire, je devins journaliste, moi qui ne savais rien, par la

bonne raison qu'on ne m'avait rien fait apprendre, d'où il résulte que je n'ai pas grand'chose à oublier.

Nul ne peut résister à ces sortes d'entraînements, et Roger de Beauvoir me racontait que les vocations par imitation étaient si impérieuses, qu'il lui était impossible de conserver un seul valet de chambre ; tous, les uns et les autres, esclaves de leur devoir, pendant les premiers quinze jours de service dans sa maison, se mettaient, au seizième, à épeler ses scenarios, à les lire, puis à les emporter dans leur chambre pour les traiter à leur façon.

Je me fis donc journaliste, en attendant que la Providence, qui a toujours paru s'intéresser à mes affaires, voulût bien me permettre d'échanger cette profession contre celle de rentier, vers laquelle je me suis toujours senti invinciblement entraîné.

Rentier ! j'allais l'être il y a un an, lorsque la même Providence de qui j'attendais de si bons procédés, jugea bon de m'abandonner tout à coup et de m'adresser une royale giffle, sous forme de guerres, révolutions, républiques de toutes couleurs, invasions, siéges, Commune et gouvernements provisoires ! Adieu les rêves de Perrette ! Il me fallut reboucler moi-même le collier de misère que je commençais à desserrer et revenir à ce journalisme dont je n'avais plus à attendre rien de nouveau comme peine ou plaisir.

Je dois cependant l'avouer, avant de me remettre courageusement à la besogne que les événements avaient interrompue, et ne voyant plus devant moi que des difficultés, je ne pus m'empêcher de me demander s'il ne me valait pas mieux embrasser une autre profession que celle qui m'avait valu les haines, les menaces anonymes de tous les gredins et les repris de justice de notre époque, sans compter les dédains des imbéciles qui n'admettent pas qu'on ait d'autres convictions ni d'autres sympathies que les leurs.

Examen fait de quelques carrières, je repoussai immédiatement celle de prêtre, d'abord parce que je suis marié, et qu'à supposer que je fusse célibataire, je ne pouvais me faire l'idée de m'exposer à devenir archevêque de Paris; servir de cible à tous les assassins que les amnisties rejettent périodiquement sur le pavé de la capitale, me parut absolument déraisonnable. Me faire petit clerc de notaire? je laissai tomber mes regards sur l'embonpoint que m'ont trop généreusement apporté les années et ne donnai pas suite à cette idée. Gendarme?

Ah! cette fois je crus avoir trouvé! Je me rappelai la joie de la commère Mahiette de *Notre-Dame de Paris* s'écriant: « Mon pauvre Eustache! si vous saviez comme il est gentil! Hier, il me disait: Maman! je veux être gendarme! » et je me répétai: Moi aussi je me ferais volontiers gendarme! et je pourrais ainsi

me procurer le plaisir de serrer au collet ces misérables gredins, cousins-germains des voleurs, quand ils ne sont pas voleurs eux-mêmes, qui, sous prétexte de commune ou de République (ce qui me paraît tout un), viennent culbuter tous les dix ou vingt ans des gouvernements, fort imparfaits il est vrai, mais qu'ils ont toujours trouvé moyen de faire regretter; je pensai bien aussi au plaisir que j'aurais à escorter aux maisons de reclusion les aimables fédérés qui ont supprimé deux fois mon journal et qui, descendus dans mes bureaux, porteurs d'un mandat d'amener lancé par les sympathiques Duval et Raoul Rigault, n'ont pas eu la bonne fortune de me faire bénéficier des douceurs qu'ils réservaient à leurs otages.

Malheureusement, mes amis me détournèrent de ce louable projet, et je me décidai à faire reparaître mon satané *Figaro*; je rêvai pour lui une vie nouvelle, et je résolus de le débarrasser, autant que possible, dans le temps où nous vivons, de ces discussions politiques qui emplissent les journaux, et qui n'ont jamais convaincu ceux pour qui elles étaient faites. Sans vouloir abandonner complétement la politique, je me promis de donner une plus grande importance à la partie littéraire, et de rendre aux lecteurs les nouvelles à la main, les échos de Paris, les anecdotes, les informations qui avaient autrefois motivé le succès de mon journal.

Naturellement, dès que j'eus arrêté ce plan dans mon esprit, les objections s'y présentèrent en foule : ce qui fait, me dis-je, le succès de la nouvelle à la main, c'est le coup de lancette, c'est le côté un peu risqué que recherchent les lecteurs et que ne dédaignent pas absolument les lectrices; je n'en veux pour preuve que l'activité avec laquelle tout le monde s'est mis à chercher à deviner ce que pouvait renfermer un petit carré de papier blanc, réservé dans un numéro du *Figaro* paru il y a un an (j'ai reçu des centaines de lettres de reproches d'abonnées qui, après avoir épuisé le secours du fer chaud, d'encres sympathiques, de réactifs insensés, se plaignaient amèrement qu'on n'eût pas indiqué le moyen de rendre lisible la nouvelle mystérieuse qu'on y croyait racontée).

Mais encore faut-il que l'anecdote soit enveloppée d'une certaine façon: ni trop ni trop peu; si elle l'est trop, l'abonné dira que son journal est *terne;* si elle ne l'est pas assez, qu'il est devenu impossible, et qu'on ne saurait laisser flâner le *Figaro* sur une table. Restent ce que nous appelons les anecdotes de curés, les mots gaulois, bien moins dangereux dans leur crudité que les meilleurs romans des grands écrivains comme madame Sand, mais qui ne peuvent trouver place justement au lendemain des désastres où nous ont jetés l'Empire et surtout le gouvernement des sinistres farceurs du 4 septembre.

Les causes célèbres? Certes le récit de l'assassinat de Fualdès, la biographie de Lacenaire, le procès de madame Lafarge sont des éléments de succès indiscutables; mais à quoi bon nous inquiéter des criminels du temps passé, quand le présent vient de nous fournir non-seulement le procès si intéressant des citoyens Jules Favre et Laluyé, mais encore les conseils de guerre qui ont jugé les Ferré, Urbain, Régère, les assassins des dominicains d'Arcueil, etc., tous braves gens qui espèrent que la postérité républicaine les appellera « grandes figures, » comme leurs devanciers de la première révolution, et qui sont d'un intérêt bien plus puissant pour le lecteur que des criminels dont l'histoire remonte à vingt ou trente ans. Et puis, disons-le, messieurs de l'Internationale nous ont gâtés en fait de misérables, et les lecteurs de causes célèbres seront désormais bien difficiles à contenter.

Il me fallut donc renoncer, ou à peu près, à toutes les idées qui m'étaient venues et en chercher de nouvelles. En récapitulant ma vie, je constatai que celle des autres y tenait une grande place; que ces autres étaient, pour la plupart, des hommes dont j'avais vu le commencement, le milieu et souvent la fin de la carrière, et je songeai involontairement à donner une seconde partie à mes mémoires.

En effet, n'aurais-je qu'à parler des hommes émi-

nents disparus, sans qu'on le remarquât presque, dans la tempête que nous venons de traverser, que je serais bien certain d'intéresser mes lecteurs, au moins par les noms que je leur présenterais : Auber, Alexandre Dumas, Prosper Mérimée, Villemot, Roqueplan, Solar, Mirès et bien d'autres, pour ne parler que du monde des arts et de la finance, suffiraient à défrayer un gros volume.

Dès lors ma résolution fut prise, et je me mis à l'œuvre ; déterminé à ne parler que de ceux que j'avais connus, en évitant de me mettre en scène, je rédigeai les notes qui vont suivre ; elles sont comme le procès-verbal des jours que j'ai vécus avec bien des gens dont les uns, connus par leur talent, comme Rochefort, Ferragus (Ulbach) et Jules Vallès, etc., ont cru devoir aller chercher la célébrité politique, et dont les autres ont eu la sagesse de se contenter d'être simplement ce que le bon Dieu les avait faits, c'est-à-dire des gens d'esprit.

Mon intention n'est pas d'entreprendre une étude approfondie sur le talent de tel ou tel ; j'avoue d'ailleurs humblement que je ne me sens pas de force à m'acquitter d'une aussi importante besogne ; je citerai une boutade, une anecdote, un mot qui peindront infiniment mieux le portrait de celui que je présenterai au public que toutes les appréciations que j'en pourrais faire.

Et, d'ailleurs, né causeur, avec l'horreur instinctive

de l'encre, de la plume et du papier, je n'eusse jamais commencé un tel travail, si l'un de mes collaborateurs, M. Ph. Gille, ne s'était chargé de mettre en ordres mes racontars ; de notes je n'en ai aucune ; j'ai suivi ma mémoire partout où elle a bien voulu me conduire, et j'ai cité les faits sans ordre ni recherches ; s'il m'est arrivé, parfois, de mettre la charrue avant les bœufs, il ne faudra pas s'en étonner ; j'ai écrit comme on parle quand on raconte, sans autre prétention que d'être intelligible.

Mon seul désir est d'être intéressant.

Si je devais ne pas l'être, ce qui est bien possible, croyez, cher lecteur, que comme l'archevêque de Grenade, je n'attendrai pas que vous me donniez avis que ma tête s'affaiblit ; j'ai l'expérience d'un vieux conteur, et je possède une qualité dont je suis fier, c'est de savoir m'arrêter à temps, et de ne pas m'y prendre à deux fois pour tirer ma révérence aux gens que je puis ennuyer.

Cette préface finie, j'entre en matière par une esquisse de notre regretté Auguste Villemot.

H. DE VILLEMESSANT.

I

AUGUSTE VILLEMOT.

Tout le monde des lecteurs se rappelle l'esprit charmant de Villemot, et ses confrères, malgré les préoccupations bien naturelles que causait le siége de Paris, pendant lequel nous l'avons perdu, n'ont pas manqué de lui adresser l'adieu auquel a droit tout honnête homme de talent qui part pour l'autre monde.

Un seul journal a inséré, à propos de sa mort, quelques lignes dédaigneuses; il est vrai que c'était le *Rappel*, ce qui n'a pas précisément nui à la réputation de notre excellent chroniqueur.

En fouillant dans les archives de mes souvenirs, il me semble que c'est vers 1845 ou 1846 que je fis connaissance de celui qui devait être si longtemps mon ami et mon collaborateur.

Fraîchement arrivé à Paris, je n'avais d'autre ambition que de me frotter à des gens d'esprit; j'ai, du reste, passé ma vie à rechercher leur société. J'aime toute espèce d'aristocratie et j'avoue mon faible pour celle de l'intelligence; je suis né avec l'horreur des imbé-

ciles et j'en remercie le ciel. Au nombre des ennemis dont la Providence a émaillé ma route, les sots et les gens mal élevés (pardon, messieurs les républicains) peuvent compter au moins pour les trois quarts.

Encore faut-il faire une distinction entre les gens d'esprit; tous ne me plaisent pas à un égal degré et, dès le premier coup d'œil, au flair presque, j'ai bien vite reconnu si j'ai affaire à l'homme d'esprit dans toute la force du terme, ou à un homme de talent guindé et poseur.

Mon système pour distinguer l'un de l'autre est des plus simples, et je le dévoile à mes lecteurs sans m'être muni d'un brevet d'invention ; je me demande, en examinant mon homme, si j'aurais plaisir à m'enfermer dans un compartiment de chemin de fer, pour aller avec lui de Paris à Marseille; si mon cœur ne me répond pas oui sans hésiter, je n'insiste pas; je sens que j'ai affaire à un homme grave, à une cravate blanche, que je serai gêné, que je gênerai : je ne monte pas en voiture avec lui.

Mon mode de procéder, le voici:

Je suis dans l'intérieur de la gare, sur le quai, je tiens la porte de mon wagon, où je désire ne faire monter que des compagnons de mon choix.

Attention, je commence.

Je vois défiler bien des gens qui occupent une grande place dans le Paris intelligent; ce sont, par

exemple, MM. Saint-Victor, Théophile Gautier, Ambroise Thomas, Carpeaux, Littré.

Je pousse doucement ma porte et je laisse passer. Je vois s'avancer à leur tour Dennery, Siraudin, Cham, Offenbach. Bien vite j'entrebâille ma portière, je leur barre le chemin et je les confisque à mon profit.

Voici venir MM. de Leuven, Guizot, le baron Taylor; je referme, tout en reconnaissant la haute valeur de ces voyageurs, et la bonne raison, c'est que j'ai distingué derrière eux Albert Cavé et Hector Crémieux, qui semblent faits pour compléter mon compartiment.

Compléter, non pas, car nous ne sommes encore que sept.

J'aperçois un groupe de gens intelligents que le hasard vient de réunir et qui fera une rude concurrence à mon wagon; ce sont MM. Adrien Marx, Paillard de Villeneuve, Carvalho, Paul Brébant, Decourcelles, Henri Thomas, Gil Pérès, Clairville et Flor O'Squar.

O bonheur! il y en a un de trop; je n'aurai que l'embarras du choix.

Une fois installé dans ce wagon-là, vous ne me le feriez pas quitter pour voyager vingt-quatre heures avec un prince du sang, si je devais m'ennuyer avec lui.

J'ai toujours jugé de sentiment et je ne retournerai jamais entendre l'opéra le plus beau du monde, au

dire des connaisseurs, si je n'y ai pas goûté un plaisir personnel et si je ne me suis pas dit en quittant le théâtre : J'achèterai tel ou tel morceau; il faudra que j'envoie ma famille entendre cette musique.

De même en matière de journalisme; quand vous avez lu votre gazette et qu'on vous demande si elle était intéressante, soyez convaincu que les dix lignes qui vous reviendront à la mémoire et que vous citerez seront les meilleures de votre journal.

En voilà bien long pour vous dire que la première fois que je rencontrai Villemot il me plut, et que je sentis en lui ce je ne sais quoi qu'on éprouve en présence d'une nature sympathique à la sienne.

Attaché comme secrétaire à la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin, Villemot descendait souvent pour causer au café du théâtre; c'est là que je le connus et que je pus apprécier sa verve de conteur. Il était bien loin de se douter alors, satisfait des 150 francs par mois qu'il gagnait à son secrétariat, qu'il dût jamais faire sa fortune en écrivant.

J'étais, à cette époque, directeur de la *Sylphide*, où je publiais surtout des romans et des articles de modes; mon rêve était de créer un vrai journal et d'y attacher Villemot pour me donner des chroniques.

— Y songez-vous ! mon cher ami, me dit-il, quand je lui fis part de mon projet; me voyez-vous faisant une chronique, moi qui n'ai jamais pris une plume

que pour signer des billets de faveur; mais je mourrais de peur avant d'avoir rédigé quatre lignes!

— Vous serez lu par tout le monde, lui disais-je, le jour où vous écrirez comme vous parlez; il vous suffira de faire comme je le ferais, d'oublier que vous avez une plume entre les doigts et de vous garder de penser que ce que vous dites doive être imprimé; rien ne sera plus facile pour vous, je vous le prédis sans me croire grand prophète pour cela.

Villemot riait de toutes ses forces et ne croyait pas un mot de ce que je lui disais.

Un jour vint pourtant où il put constater que je lui avais parlé sérieusement.

Quand je fondai le *Figaro*, ma première pensée fut d'aller trouver mon conteur du café de la Porte-Saint-Martin.

— Le grand jour est venu, lui dis-je en l'abordant.

— Quel grand jour ?

— Celui qui va faire de vous un chroniqueur.

— Vous plaisantez ?

— Du tout! et je vous demande une causerie pour mon premier numéro du *Figaro*.

Villemot me regardait tout ébahi; il refusait, il acceptait, il hésitait, il ne savait que faire. Ce n'était pas la mode alors de payer bien grassement les rédacteurs; le temps des gros appointements n'était pas encore venu: Guinot (Pierre Durand), qui était

une des colonnes du *Siècle*, ne recevait que trois cents francs par mois, ce qui était énorme. Je dis à Villemot que je lui donnerais vingt francs par causerie.

— O Satan ! s'écria-t-il avec son bon rire et en me tendant la main, comment pourrait-on vous résister ?

Il ne résista pas, et quand, à la fin du mois, mon chroniqueur improvisé sortait chargé de ses quatre-vingts francs en pièces de cinq francs, les autres rédacteurs formaient la haie sur son passage et battaient aux champs en faisant rran plan plan, rran plan plan, et disaient en le voyant s'éloigner : « En emporte-t-il assez d'argent, ce gredin-là ! »

Les causeries de Villemot lui firent bientôt une réputation ; son humeur de conteur lui concilia vite la sympathie du public ; il avait réalisé ce programme difficile : écrire comme il parlait, et Dieu sait comme il parlait !

Que de bonnes soirées à l'entendre accumuler histoires sur anecdotes, anecdotes sur histoires, le tout assaisonné de cette bonhomie que n'oublieront jamais ceux qui l'ont rencontré !

Le fait le plus insignifiant devenait pour lui le point de départ d'une foule d'observations pleines de bon sens et de finesse, de profondeur sans prétention et de critique sans fiel ; c'était, dans toute la force du terme, un bourgeois de Paris.

Ceux de nos lecteurs qui ont vu jouer l'excellent comédien Geoffroy, peuvent aisément se faire idée de son physique : œil bleu, clair et saillant, bouche aimable, facile au rire, nez relevé, quelque chose de Béranger greffé d'Odry disant dans les *Saltimbanques :* Crapaud de gendarme ! tel est le signalement qu'il faut donner de lui.

Sa mise aussi était celle d'un bourgeois du Marais ; toujours propre, mais jamais à la mode ; il me semble encore le voir avec son éternel gilet de poil de chèvre jaune et ses guêtres qu'il ne quittait ni hiver, ni été.

Villemot était célibataire, et comme je lui demandais, en causant, pourquoi il ne s'était pas marié, il me répondit en souriant :

— Ah ! j'ai bien manqué une fois, entraîné par la raison et l'inclination ; mais comme c'était un mariage de raison du côté de la figure, et un mariage d'inclination du côté de l'argent, j'ai préféré rester garçon.

Comme célibataire, il dînait volontiers chez ses amis qui se disputaient, on le pense bien, un aussi charmant convive ; je n'ai, pour ma part, jamais compris son goût.

Rien ne m'attriste comme l'idée de dîner en ville ; le temps qu'on emploie à s'habiller, à penser à ne pas oublier l'heure, me semble si sottement perdu, que je ne puis me décider à me rendre à une invitation.

Si je suis forcé d'accepter ce qu'on appelle un grand dîner, la seule vue d'une gamme de verres me donne le vertige, et rien que l'énoncé que le domestique me fait des vins de Johanisberg, de Xérès, de Bordeaux, de Bourgogne, de Château-Laffite 1852, me rend rêveur. J'aime mieux encore dîner chez Dennery qui vous propose, avec le sang-froid que tout le monde lui connaît, de l'eau de Saint-Galmier 46, comme on offrirait du Chambertin de 1822.

Il est vrai que Villemot mangeait et buvait peu, toujours occupé qu'il était à colporter quelques anecdotes nouvelles. Malheureusement il n'est plus là pour les dire en les assaisonnant de ses mines, de ses gestes, de ses mouvements de physionomie, en un mot de tout ce qui ne s'écrit pas.

Il fallait l'entendre parler théâtre, lui qui avait vu passer dans son cabinet de la Porte-Saint-Martin tous les auteurs et acteurs de Paris ; personne mieux que lui ne connaissait ces prétendus jeunes écrivains qui se plaignent, jusqu'à l'extrême vieillesse, de la malveillance de la critique et de l'ignorance du public ; Villemot les avait baptisés les *membres de la jeune orthographe.*

— Jamais, disait-il, les jeunes gens n'apportent autre chose que des vieilleries aux directeurs, et je ne sais pas deux manuscrits déposés chez le concierge

de la Porte-Saint-Martin, pendant mon exercice, qui aient valu la peine d'être lus.

— Je n'avais, ajoutait-il, cependant pas toujours affaire à des sots. Je me souviens qu'un jour un de ces jeunes auteurs vint me demander ce que l'administration avait décidé relativement à un manuscrit qui m'avait été remis pour le lire. J'avoue ingénument que la faveur rose qui l'entourait m'avait absolument découragé et que j'avais respecté le nœud dont il était orné. Décidé à mentir plutôt que de lire un feuillet de ce manuscrit qui me faisait frémir, j'affirmai au jeune homme que je l'avais consciencieusement parcouru, mais que je ne le trouvais pas écrit dans le style qui convenait à notre théâtre ; c'était plutôt trop bien que pas assez, etc., etc. Bref, dis-je en forme de conclusion, il faut s'habituer à écrire comme on parle.

— Et quand on parle du nez ? demanda tranquillement le jeune homme.

Je compris l'allusion, puisque tout le monde prétend que je nasille quelque peu, et je me hâtai d'en finir, en disant qu'en résumé le scenario me semblait manquer d'intérêt.

Le jeune homme sourit, détacha le ruban rose et étala à mes yeux les pages du manuscrit, qui n'était autre chose qu'un rouleau de papier blanc.

Je restai sans défense et l'invitai à m'apporter une autre pièce, en lui donnant ma parole d'honneur que

je la lirais. J'ai tenu ma promesse, et sur ma recommandation son ouvrage fut reçu à l'Odéon, où il fut joué avec succès.

Ce ne fut pas sa seule aventure à la Porte-Saint-Martin. Le métier de secrétaire n'est pas que roses aux jours des premières représentations. Chargé de distribuer des faveurs acceptées comme des droits, l'infortuné secrétaire ne se fait guère que des ennemis ; jamais ceux qui reçoivent des billets ne se trouvent assez bien traités et ceux à qui on les refuse ne vous pardonnent pas.

— Je me rappellerai toute ma vie, disait Villemot, que le jour de la première représentation de *Mathilde*, la porte de mon cabinet s'ouvrit subitement, et qu'un homme de haute stature, à l'aspect militaire, portant une énorme balafre sur le front et la rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière, se planta les bras croisés devant moi. Justement ému, sous son regard sévère, je lui demandai très-poliment de m'expliquer le but de sa visite.

— Je suis, me dit-il d'un ton brusque, le général X..., j'ai trente ans de service, six blessures, dix-sept campagnes, et je ne m'explique pas qu'on m'ait refusé un fauteuil d'orchestre en payant au bureau, quand je sais que vos avant-scènes sont remplies de drôlesses de tous les étages.

Je fis un mouvement, le général me tendit sa carte.

Je sautai dessus et j'y inscrivis rapidement au dos cette mention : Bon pour un excellent fauteuil.

Le général me prit la main, me dit : Vous êtes un galant homme, et se retira en jetant un regard dédaigneux sur le public de mon antichambre.

Comme on le voit, Villemot ne cherchait pas à se faire passer pour un héros; préoccupé du côté comique des événements, il les rapportait indifféremment, qu'il en fût ou non la victime.

— Figurez-vous, me dit-il un jour, avec les marques de la joie la plus sincère, qu'il y a quelque temps, en allant par le chemin de fer de Paris à Saint-Germain, j'eus le plaisir de me trouver devant un monsieur qui lisait le *Figaro;* je le dévorais des yeux et cherchais à deviner l'impression que pouvait lui causer ma prose ; il ne se déridait pas, et j'avais voulu faire une chronique gaie ! Je commençais à douter de la pureté de son goût littéraire, lorsque je le vis se pencher à l'oreille de sa femme, souligner de l'ongle une ligne de mon article, et murmurer avec un sourire plein de conviction un : « Est-il bête ce Villemot ! » qui m'alla droit au cœur.

Et il fallait le voir vraiment heureux de ce compliment qui eût désespéré un sot. Tous les gens qui ont connu Villemot se rappellent avec quelle facilité il donnait, à ses moindres récits, l'intérêt d'une action à laquelle on eût assisté soi-même ; ses plus petites

historiettes sont des chefs-d'œuvre de mise en scène, et je suis convaincu que s'il eût voulu, comme on dit, *faire du théâtre,* il eût donné à l'art dramatique de merveilleux tableaux de genre.

Les anecdotes sur l'amour-propre des gens de théâtre fourmillaient dans son cerveau; il en a publié quelques-unes dans ses chroniques; je ne les ai pas relues, dans la crainte d'être tenté de les citer textuellement, et j'aime mieux les redire comme il nous les racontait; je me rappelle, entre autres, celle du domino qu'il m'a affirmé être véritable; la voici dans toute sa simplicité :

Le théâtre du Cirque donnait une féerie dans laquelle on exhibait un jeu de dominos animés. — A la répétition générale, un figurant va trouver Ferdinand Laloue qui était directeur.

— Je viens vous prier de me dire, monsieur, si vous êtes satisfait de ma conduite?

— Sans doute.

— Alors, monsieur le directeur, permettez-moi de vous demander pourquoi dans le jeu de dominos on me donne le trois-deux, pendant qu'un autre, qui n'est au théâtre que depuis huit jours, a le quatre-cinq, — ce n'est agréable ni pour moi, ni pour ma famille.

— Vous avez raison, lui répondit Laloue, vous êtes le plus ancien figurant du théâtre ; — dites au régisseur qu'il vous donne le double six!

— Merci, dit le figurant, en se retournant, je n'at-

tendais pas moins de votre justice et de votre loyauté.

Villemot a constamment observé les comédiens pendant le temps qu'il a vécu avec eux; les protecteurs des petites dames qui font du théâtre un art d'agrément et les petites dames elles-mêmes, étaient pour lui un sujet d'intarissables anecdotes.

En voici une entre mille.

Méry faisait répéter une pièce à l'Odéon; une ingénue qu'il venait de complimenter imprudemment, lui ouvre son cœur et lui avoue que le plus ardent de ses désirs est de pouvoir dire à la fin du premier acte de la pièce : « Merci, mon Dieu! » comme madame Dorval dans tous les drames du boulevard.

Méry fait observer à l'ingénue qu'on ne s'écrie pas dans la vie : « Merci, mon Dieu! » sans de fortes raisons, et que, comme elle joue un rôle de jeune pensionnaire, et que la dernière scène de l'acte se termine en s'asseyant à table, il n'est pas admissible qu'une jeune fille bien née se mette à crier : « Merci, mon Dieu! » en voyant apporter le potage.

La jeune grue insiste, Méry persiste, l'affaire n'a pas de suites.

A quelques jours de là, un étranger de distinction se présente chez Méry, et, après lui avoir expliqué

en quelques mots, qu'il porte un violent intérêt à l'ingénue en question, lui dit :

— Monsieur, entre gentilshommes et hommes de lettres il n'y a pas de distances : je viens vous demander un service dont je vous serai personnellement reconnaissant.

— Lequel ? monsieur le comte.

— Celui de lui rendre son : « Merci, mon Dieu ! » dans votre pièce.

— Mais elle ne l'a jamais eu ! répond Méry étonné.

— Eh bien ! donnez-le lui ! Elle le dit fort bien. Si vous saviez comme hier encore, dans un petit cercle d'amis que j'avais réunis, elle s'est écriée : « Merci, mon Dieu ! » vous n'hésiteriez pas.

— Mais, monsieur, s'écrie Méry avec résignation, il n'y a pas dans la scène où figure l'ingénue une seule raison pour qu'elle remercie le Seigneur, et je ne puis me prêter à des élans de reconnaissance aussi dangereux pour moi que peu motivés par la situation.

Le monsieur se retira poliment mais froidement.

Le jour de la première arriva. Le rideau allait baisser sur le premier acte, quand tout à coup un bruit extraordinaire se fit entendre dans la salle ; c'étaient des trépignements, des applaudissements à faire crouler le théâtre. Méry s'informe auprès du régisseur.

Au moment où l'on disait : « Passez à table, le dîner

est servi, » elle s'était avancée vers le trou du souffleur, et, se mettant à genoux en arrondissant sa robe en fromage et levant ses deux bras au ciel, s'était écriée d'un air inspiré : « Merci, merci, mon Dieu ! »

La claque, qui avait reçu un billet de 500 francs, avait fait explosion, entraînant avec elle la salle tout entière.

— Chose triste à dire, ajoutait Méry, ce furent les seuls applaudissements que je récoltai ce soir-là !

Les directeurs avaient aussi leur petite place dans le répertoire de Villemot, témoin l'histoire de ses démêlés avec M. Arnault, directeur de l'Hippodrome.

— Croiriez-vous, me dit-il un jour, que M. Arnault m'a fait signifier qu'il me retire mes entrées? passe encore, mais ce que je trouve infiniment plus leste, c'est d'avoir eu le toupet de me les donner, sans me consulter; je n'ai pas l'honneur de connaître M. Arnault, et son procédé me paraît d'une familiarité qu'on ne se permet qu'entre chevaux; entre hommes, on y regarde de plus près!

Parlant du Théâtre-Lyrique et de sa situation (il était alors au bord de la Seine) : — Je suis toujours tenté, disait-il avec attendrissement, d'admirer la bonté de la Providence qui l'a mis en face du tribunal de commerce. On ne s'imagine pas combien c'est commode. Le tribunal, en sa qualité de voisin, connaît

à cinq francs près son actif et son passif. Celui-ci, de son côté, vit, comme on dit, dans la poche du tribunal, il est de la maison, il n'a qu'à traverser le pont et va en pantoufles déposer son bilan.

Il ajoutait que, la Seine passant entre les deux monuments, celui qui n'avait pas le courage d'aller jusqu'au tribunal de commerce avait la faculté de se jeter à l'eau.

Le trait distinctif du talent de Villemot, c'est l'apparente naïveté.

Il fallait l'entendre raconter un repas qu'il avait fait à la campagne, chez un corroyeur qui recevait le dimanche, à Champigny, les nombreux amis qu'il possédait dans la cordonnerie.

—. On nous servit, disait-il, à dîner une énorme soupière remplie de potage au potiron; chaque invité se précipita sur le brouet, à l'exception d'un petit garçon de cinq ou six ans, qui retourna son assiette en disant qu'il n'avait pas faim; le maître de la maison insista, le jeune homme se défendit avec politesse, mais avec fermeté.

— Pourquoi, lui demanda sa mère, n'as-tu pas mangé de soupe au potiron?

— Maman, c'est parce qu'il y a un crapaud dedans!

On explora la soupière et on y trouva, en effet, le cadavre d'un imprudent crapaud qui, au moment où

la bonne la déposait sur le pas de sa cuisine, avait plongé dans le potage au potiron.

Le maître de la maison voulut savoir, à son tour, pourquoi l'enfant avait gardé si longtemps un secret aussi intéressant pour les convives?

— C'est, répondit-il, parce que je sais que petite mère a peur des crapauds et que je n'ai pas voulu l'effrayer.

Toujours à l'affût des canards qu'élèvent les journaux dans la basse-cour des faits-divers, Villemot avait, disait-il, découvert celui-ci dans une grande feuille de Paris :

Il s'agissait d'un chien d'aveugle qui, après la mort de son maître, avait continué à venir occuper la place du défunt sur le pont des Arts, tendant sa sébile aux passants attendris par son zèle, et avait ainsi vécu de longues années dans la mendicité et la fainéantise; après lui, le concierge avait trouvé quatorze mille francs en billets de banque et en actions de chemins de fer dans sa paillasse!

Ce fait-divers a fait le tour du monde... des boulevards, ainsi qu'une histoire de commis-voyageur en ténors, dont voici le résumé :

Un bâtiment porte une troupe d'opéra destinée à Rio-Janeiro. L'impresario avait juré qu'il n'emmenait qu'un ténor, à qui il réservait des appointements

fabuleux; un jour, sur le pont, les chanteurs se hasardent à vocaliser : ils s'arrêtent, se regardent stupéfaits et se reconnaissent tous pour des ténors !

Bien vite ils courent à l'impresario, le couvrent d'épithètes désobligeantes. Celui-ci s'excuse et, pour raison finale, leur affirme que dans les huit jours de leur arrivée à destination, trois d'entre eux mourront du *vomito negro*, que deux autres décéderont pendant les répétitions et que celui qui survivra sera son ténor définitif.

C'était surtout dans la peinture des scènes de la vie privée qu'excellait Villemot.

Je me rappelle, entre autres, deux anecdotes qu'il nous a racontées, il y a trois ans, à Monaco, et qui prenaient dans sa bouche une valeur qu'elles perdront certainement dans la mienne, mais que je ne puis m'empêcher de tenter de reproduire.

Je recommande tout particulièrement la première aux gens mariés ; l'un des héros est M. Bixio, l'ami le plus intime de Villemot, un républicain sincère et honnête, ce qui est bien rare; si les gens de son parti lui ressemblaient, ce serait un honneur d'être républicain, et je n'eusse jamais pensé à leur faire la guerre.

Revenons à notre histoire; elle est un peu longue, c'est presque un petit roman bourgeois, qui m'a semblé mériter un chapitre à part.

HISTOIRE DE BIXIO ET DE SON AMI DURAND.

Bixio possédait un ami, répondant au nom de Durand, et sous-chef dans un ministère ; c'était un employé modèle arrivé toujours le premier à son bureau qu'il ne quittait qu'après tout le monde.

La pureté de la vie administrative de Durand n'était égalée que par son honnêteté conjugale ; marié jeune à une femme qu'il adorait, c'était le parangon des époux, et tout le quartier le regardait avec une profonde admiration, quand il se rendait le matin à son bureau ; de son côté, madame Durand était l'exemplaire type de toutes les vertus féminines, et comme elle savait qu'il ne faut pas laisser vaguer les trésors dans la capitale, elle ne tolérait pas un retard d'une minute après la sortie du ministère ; sa jalousie un peu exagérée flattait infiniment Durand, qui ne pouvait s'empêcher de s'en vanter à Bixio, toutes les fois qu'il le rencontrait.

Un jour qu'il sortait de son bureau en courant, comme d'habitude, Durand vint se heurter droit dans la poitrine de Bixio, qui, lui ouvrant les bras, lui dit :

— Ah ! cette fois je te tiens, nous allons dîner ensemble.

— Y penses-tu ? Mais ma femme !

— Elle t'autoriserait bien à venir dîner avec moi ?

— Jamais!

— Alors, raison de plus pour te passer de la permission !

— Tu ne ferais pas ce que tu me conseilles de faire.

— Ma foi, si !

— Ah ! fit Durand un peu ébranlé.

— Allons, c'est convenu, nous allons dîner chez Véfour et je te ramène tout de suite dans ton ménage, en racontant la belle résistance que tu m'as faite ; et puis, ta femme est intelligente, elle ne te dirait pas : Va te distraire, parce que les maris s'exagèrent quelquefois le genre de distractions qu'ils doivent prendre, mais elle sera enchantée de voir que tu aies passé une heure agréable.

— Tu crois ? fit Durand, qui suivait déjà, sans s'en apercevoir, le chemin que Bixio lui faisait prendre.

— J'en suis absolument sûr !

Au bout d'un quart d'heure les deux amis étaient installés chez Véfour, devant une table étincelante d'argenterie, couverte de linge blanc comme neige, et sur laquelle s'entassèrent, dès que Bixio eut dit un mot au garçon, les plats les plus fins, les vins les plus exquis traînés en paniers, pour cause de vieillesse, et tout ce luxe de la table que les sous-chefs n'ont pas l'habitude de rencontrer dans leur ménage.

Durand était ébloui ; il n'osait déplier sa serviette qu'il posait devant lui comme une tablette de bois, jusqu'à ce qu'ayant vu Bixio développer la sienne, il s'enhardit et l'étendit enfin sur ses genoux. Les hors-d'œuvre variés, les mets, tout, jusqu'aux lustres se reflétant dans les glaces, l'étonnait, et il ne pouvait s'empêcher de sourire en pensant que le lendemain il conterait toutes ces merveilles à ses collègues du ministère.

Grâce à la chaleur des vins, les cerveaux s'échauffent, les souvenirs de jeunesse, les aventures de collége reviennent en foule ; on rit aux éclats à quarante-cinq ans d'une farce qu'on a faite quand on en avait douze ; on s'exagère la finesse des tours qu'on a joués à tel ou tel pion ; on parle à tort et à travers ; chacun raconte son histoire, mais sans s'intéresser jamais qu'à la sienne ; on n'attend que le moment où l'autre aura fini pour l'accabler d'un nouveau récit qu'il écoutera en souriant, mais en ne songeant qu'à ce qu'il va vous dire lui-même. Deux heures passent vite à ce jeu ; Durand entamait un soixantième récit, quand tout à coup huit heures sonnèrent à la pendule du restaurant.

Alors toute la magie du dîner disparut à ses yeux, il ne vit plus que l'effrayante réalité : sa femme qu'il n'avait pas prévenue et qui devait l'attendre en proie à la plus dévorante inquiétude.

— Bixio ? dit-il à son ami d'une voix étranglée, tu vas venir avec moi, il faut que tu viennes avec moi, je veux que tu viennes avec moi !

— Comment donc, mais je ne te quitte pas, nous passons la soirée ensemble.

— C'est cela, courons chez ma femme !

— Volontiers, mais prenons par le boulevard.

— C'est le plus long, objecta Durand.

— Oh ! dix minutes de plus, et puis nous trouverons des cigares chez ma marchande du boulevard Montmartre

— C'est cela, mais allons vite !

Chemin faisant, on évoque d'autres souvenirs ; la rapidité de la marche rappelle la vélocité avec la quelle on se sauvait du collége. On reprend les récits interrompus, on arrive enfin devant les Variétés.

— Tiens, dit Bixio, on joue les *Amours de Cléopâtre ;* si nous allions voir Alphonsine ?

— Mais ma femme...

— Tu n'as peut-être jamais vu Alphonsine ?

— Non, jamais !

— Eh bien ! veux-tu que je te dise ? ajouta paternellement Bixio, il est vraisemblable que tu auras une scène en rentrant.

— Parbleu !

— Il est un certain degré de violence que les scènes, entre gens bien élevés, ne peuvent dépasser.

— C'est vrai, et j'ai atteint ce maximum, murmura Durand en baissant la tête.

— Par conséquent, ce n'est pas parce que tu auras été au spectacle que tu seras plus criminel.

— C'est vrai, fait Durand, qui ne pense plus qu'à voir Alphonsine.

Il n'y a pas toujours loin de la coupe aux lèvres; voilà Durand assis aux fauteuils d'orchestre avec Bixio. L'entr'acte arrive : Durand est radieux. Il n'a jamais vu de ces choses-là, il pousse des soupirs contenus d'admiration.

Bixio lui propose de sortir; il s'y refuse, il faut qu'il regarde les unes après les autres, à l'aide de l'excellente lorgnette dont l'a pourvu son ami, toutes ces loges remplies de drôlesses dont il a entendu prononcer les noms par un jeune expéditionnaire de son bureau.

Bixio sort donc tout seul; arrivé sur le boulevard, il se précipite dans une voiture et crie au cocher : Rue..... n°...; où va-t-il ? et pourquoi un rire bruyant s'échappe-t-il de sa poitrine ? c'est qu'il *en a trouvé une bonne*, comme on dit. Il va chez madame Durand, il monte ses escaliers, il sonne; madame Durand ouvre elle-même sa porte; ses yeux chargés d'indignation d'abord, ébauchent un sourire forcé.

— Tiens, monsieur Bixio !

— Moi-même; comment vous portez-vous?... Je viens voir Durand.

— Durand!... mais il n'est pas rentré de son bureau, et il est neuf heures du soir; comprenez-vous cela, un homme si rangé!

Bixio s'efforce de rassurer le cœur de la dame, mais de façon à y laisser pénétrer tous les soupçons les plus défavorables pour son ami.

— Il ne saurait tarder! dit-il en se retirant; Durand est un garçon incapable d'une trahison!

Bixio retrouve Durand à la fin du second acte dans l'ébahissement le plus complet; le spectacle se termine enfin, et comme, ainsi que le dit Florian :

On est au fond du précipice
Dès qu'on met le pied sur le bord,

le sous-chef, grisé par les émotions, se laisse entraîner chez Tortoni; tout en savourant les glaces les plus panachées, il se fait montrer et nommer toutes les illustrations qui défilent le soir sur le boulevard des Italiens, à la sortie des spectacles; il ne se décide à quitter sa chaise que quand les garçons viennent poser les volets et lui parler des ordonnances de police.

Bixio lui tend la main et l'engage à rentrer bien vite au logis; les ponts sont rapidement passés, les

rues dévorées, l'escalier franchi ; Durand est chez lui, en présence de sa femme.

Au lieu de la scène bruyante qu'il attendait et à laquelle il s'était préparé à répondre, il trouve un accueil froid qui achève de le troubler. Il est devant un juge d'instruction qui éventre toutes les réponses de son interrogatoire ; il s'agit de ne pas perdre la tête.

— Vous avez été retenu bien tard à votre ministère, mon ami, lui dit madame Durand jouant l'indifférence.

Durand a prévu le coup, il ne prend pas cette perche qui lui est offerte, il sent que c'est un fer rouge qu'on lui tend ; il a toujours entendu dire que la plus plate vérité servait mieux les gens que le mensonge le mieux conditionné, il préfère entrer dans la voie des aveux.

— Je serai franc, ma bonne amie ; je pourrais inventer ceci, cela, j'aime mieux te dire carrément : eh bien, j'ai été dîner en garçon avec Bixio ; maintenant, laisse-moi t'embrasser.

— Un instant ! dit madame Durand, en contenant à distance du bras la tentative de rapprochement essayée par son époux... Vous dites que vous avez dîné avec M. Bixio ?

— Je le jure !

— Parfaitement ; mais on a fini de dîner à sept heures, ce me semble ?

— Rien de plus juste, ma chère amie, aussi je ne veux pas te cacher que nous avons été aux Variétés.

— De mieux en mieux ; mais vous me permettrez de vous faire remarquer que les théâtres ferment à minuit au plus tard.

— C'est juste, ajoute Durand, et pour finir ma confession, je t'avoue que je me suis laissé offrir des glaces à Tortoni par Bixio.

— Toujours M. Bixio... de mieux en mieux !

— Et maintenant, ma chérie, ajoute M. Durand, ravi de sa confession et croyant le moment de l'absolution venu, et maintenant, montrez-vous clémente.

— Votre histoire est admirablement inventée, et jamais je ne vous eusse supposé tant d'imagination, dit madame Durand en s'avançant à petits pas, mais menaçante, vers le sous-chef, étonné de la durée de sa résistance.

— Mais je te ferai dire par Bixio...

— Vraiment, mon ami, vous n'avez pas de bonheur; vous connaissez à peu près deux cents personnes à Paris...

— Au moins, fait le sous-chef, qui croit qu'il ne s'agit que d'établir le chiffre de ses relations.

— Eh bien, sur ces deux cents personnes *au moins*, ajoute lentement madame Durand, vous choisissez justement M. Bixio.

— Oui, interrompit Durand.

— Qui a passé une partie de la soirée avec moi !

— C'est impossible !

— C'est tellement possible que M. Bixio lui-même a été indigné de vos débordements.

Un froid passa dans la cervelle de Durand ; il se demanda s'il était fou.

Le lendemain matin, après une mauvaise nuit, je vous en réponds, le pauvre sous-chef arrive chez Bixio, et lui raconte ce qui s'est passé à sa rentrée.

— Je le sais bien, dit Bixio, puisque c'est une farce que je t'ai faite ; mais je suis prêt à tout réparer ; allons voir ta femme.

En effet, les deux amis arrivent chez madame Durand ; Bixio lui avoue ingénument le mauvais tour qu'il a joué à son intime ; rien ne peut changer les opinions de l'épouse qui se croit outragée.

— Vous êtes un excellent ami, dit-elle avec un sourire amer à Bixio qui proteste ; vous voulez excuser Durand, vous avez raison ; mais c'est justement parce qu'il a été s'entendre avec vous ce matin que j'ai la certitude que Durand est coupable ; il me payera cette escapade, je vous en donne ma parole d'honnête femme.

Aucune explication ne put satisfaire madame Durand, et Bixio en fut pour ses frais d'éloquence.

Quelques années après cette aventure, Durand mourut; Bixio, qui regrettait vivement son vieux camarade, vint présenter à la veuve ses compliments de condoléance.

— Quel excellent mari! dit madame Durand; je n'ai eu, dans toute sa vie conjugale, à lui reprocher qu'une faute : cette escapade dont vous avez voulu si généreusement l'excuser.

Ce fut en vain que Bixio chercha à rétablir la vérité sur ce qui s'était passé pendant cette fatale soirée; madame Durand avait fini par y trouver le compte de son amour-propre; elle la racontait quelquefois et la terminait invariablement par cette phrase :

— Ce pauvre Durand, il adorait les femmes, mais il me revenait toujours!

Passons maintenant à la seconde historiette que j'ai promise à mes lecteurs, et qui, pour être infiniment moins longue que celle de Bixio et de son ami Durand, n'est guère moins comique.

Un de nos amis, X... si vous voulez, écrivain assez distingué, arrive à Rome, muni de toutes les lettres de recommandation qu'on a l'habitude d'accumuler quand on compte faire un voyage de quelques mois. A peine est-il débarqué dans la Ville-Éternelle, qu'il tombe dans les bras d'un de ses amis, lequel le présente sans lui laisser le temps de prendre respiration, à une charmante princesse italienne.

Au bout de trois minutes de salutations et de compliments, X... était invité au grand bal que la princesse donnait le soir même.

Flatté d'abord de l'empressement que mettait la Providence à lui décocher des distractions, X..., resté seul, s'arrêta stupéfait devant une considération qui avait bien sa valeur: il manquait d'un complément indispensable, de la fameuse culotte, exigée là-bas, comme ici, du temps que nous avions des tyrans.

Heureusement que les tailleurs romains ont des aiguilles féeriques; à onze heures du soir, X... pouvait se présenter dans les salons de la villa, sanglé dans le précieux vêtement.

X... était radieux — mais, hélas ! la chaleur du bal et les mouvements du danseur éveillèrent mille petits insectes nuisibles endormis dans les coutures de la tant désirée culotte, et alors commença pour l'infortuné valseur un supplice que l'Inquisition eût jadis payé bien cher à son inventeur. Les piqûres se succédaient sans relâche : c'était à devenir enragé.

X... prit un parti désespéré. Il passa sur un vaste balcon donnant sur une petite place, et là, en dépit des règles élémentaires de la bienséance, retira sa culotte, qu'il se mit à secouer comme il eût fait d'un tapis. Malheureusement, il déploya tant d'ardeur et d'énergie à cet exercice, que le vêtement s'échappa de ses mains pour aller tomber dans celles de deux jeunes pifferari; ceux-ci, croyant recevoir une au-

mône, s'enfuirent en prodiguant des cris de reconnaissance à leur bienfaiteur involontaire.

La situation devenait intolérable, d'autant plus que la valse venait de finir et que des danseurs se dirigeaient aussi vers le balcon pour respirer un peu plus à l'aise. X... ne fit ni une ni deux : il s'accroupit sous sa chemise et traversa le bal en sautillant comme un crapaud, au grand étonnement de la maîtresse de la maison, qui s'est juré de ne plus inviter des gens de lettres à ses soirées.

Comme à la plupart des conteurs, il arrivait à Villemot de redire quelquefois les mêmes anecdotes, mais jamais il ne les répétait de la même façon ; il trouvait moyen de les rajeunir à l'aide d'une observation, d'un trait qu'il y ajoutait et qui leur refaisait, comme il le disait, une seconde virginité.

Par un rare privilége de la nature, Villemot a passé vingt ans dans le journalisme parisien sans se faire un seul ennemi ; plus occupé à ridiculiser les travers des hommes que les hommes eux-mêmes, il s'inquiétait fort peu des personnalités. Le seul écrivain qu'i ait jamais attaqué a été M. Louis Veuillot : il avai choisi un bel adversaire, et les lecteurs du *Figaro* de l'*Univers* ont gardé souvenir de cette polémiqu bien que blâmant absolument les tendances irré gieuses que Villemot avait manifestées dans

derniers temps de sa vie, je n'ai pas voulu intervenir dans la discussion, ayant pour principe de ne jamais empêcher aucun de mes rédacteurs de parler dans mon journal autrement que selon ses convictions personnelles : tous ceux qui y ont écrit, et ils sont nombreux et multicolores, peuvent me rendre cette justice.

Les attaques et les ripostes furent vives de part et d'autre, et tandis que Villemot affirmait à M. Veuillot qu'il n'était qu'un simple farceur, le directeur de l'*Univers* racontait que quand les ingénieurs voulaient faire essayer définitivement un pont, ils se contentaient d'y faire passer un article de Villemot : si le pont résistait à sa lourdeur, il était livré à la circulation.

J'espère que le bon Dieu aura pardonné ses peccadilles à mon cher Villemot; en tous cas, il a assez d'esprit pour plaidor sa cause et se faire acquitter au tribunal de là-haut, qui tiendra compte de la jeunesse de l'inculpé.

Car Villemot a toujours été jeune; c'était un grand enfant dont le plus grand plaisir était de faire une petite mystification à l'un de ses amis, ou de la raconter comme s'il l'avait faite.

Un jour, je le vois arriver au bureau du *Figaro*. A on air préoccupé, à son impatience de me parler en articulier, je crois deviner qu'il a quelque grosse

affaire sur les bras ; je lui demande bien vite la cause de son agitation.

— C'est, me dit-il, un service que j'ai à vous demander ; voilà de quoi il s'agit, seulement, jurez-moi de me garder le secret.

— Je le jure. Mais dépêchez-vous, vous m'inquiétez.

— Eh bien, vous connaissez Arago, l'inspecteur des beaux-arts, un charmant homme, celui-là !

— Oui, après ?

— Il prétendait, hier, chez la princesse Mathilde, en présence du prince Napoléon, qu'on ne pourrait jamais le mystifier; qu'il n'y a pas de tours nouveaux pour lui sous le soleil, qu'il est impossible de *le mettre dedans*.

— Et puis ?

— Ah ! voilà ! nous avons monté un coup pour la réussite duquel il est indispensable que vous deveniez notre complice. En un mot, voici une petite nouvelle à la main que nous avons rédigée; il faut que vous la laissiez passer dans le *Figaro*, pour que j'aie gagné mon pari.

— Voyons d'abord la nouvelle, dis-je en prenant le morceau de papier que Villemot tenait à la main ; j'y lus (je cite de mémoire) les lignes suivantes :

« La verve de M. Arago est intarissable : il faut « l'entendre raconter les faits et gestes du cousin de « l'empereur, pour savoir jusqu'où peut aller sa

« gaieté ; le tout entremêlé d'à peu près dans le goût de « ceux-ci : *Plessy, monseigneur?* pour plaît-il, mon- « seigneur? *Morny soit qui mal y pense; je m'en Moc-* « *quard pas mal*, et *moi je m'en Fould comme d'une* « *guigne*, etc., etc., sans oublier l'histoire de ce « tambour, qui répond au nom de Badinguet, que « l'empereur décore à la revue et qui lui dit : Moi « aussi je m'appelle Badinguet, etc., etc. »

— Qu'en dites-vous ? me demanda Villemot.

— C'est excellent. On composera votre nouvelle, on l'intercallera dans le *Figaro*, on en tirera un seul numéro qui vous sera remis et dont vous ferez ce que vous voudrez.

Le soir, Villemot venait chercher son exemplaire, qu'il n'eût pas cédé pour cent mille francs.

Le lendemain matin, M. Arago, convoqué par le prince Napoléon, attendait dans son antichambre, un peu étonné de la station inaccoutumée que celui-ci lui faisait faire.

— Sans doute, se disait-il (il a depuis raconté son monologue), il s'agit de ma nouvelle nomination ; il y a pourtant si longtemps qu'on me l'a promise qu'on aurait bien pu l'oublier ; décidément, les grands ont plus de mémoire qu'on ne croit généralement.

M. Arago en était là de ses réflexions, quand l'huissier vint lui dire que le prince était prêt à le recevoir.

— Bonjour, mon prince, fit avec effusion la victime, en entrant dans le cabinet.

— Bonjour, monsieur, répondit sévèrement le prince.

M. Arago le regarda avec étonnement; puis, voyant qu'un silence profond menaçait de s'établir :

— Et quelle bonne fortune m'a fait appeler de si bon matin?

— Je ne sais, fit le prince, avec ce ton bourru qui lui va si bien, si c'est une bonne fortune; voyez plutôt; et il lui tendit un numéro du *Figaro*.

— Pourquoi ce journal? murmura M. Arago.

— Lisez, à la seconde page, aux Échos de Paris.

M. Arago prit le journal avec inquiétude.

— Lisez tout haut, continua le prince, le sourcil toujours froncé.

M. Arago commença le fameux : *la verve de M. Arago est intarissable*, pâlit, rougit, et arrivé au bout de l'alinéa et ne pouvant plus se contenir, s'écria : Oh! les misérables! ô monseigneur! mais je n'ai jamais dit un mot de cela; c'est une calomnie! c'est une diffamation; je les poursuivrai devant les tribunaux, je...

— Il valait mieux vous taire et ne pas colporter sur mes faiblesses des plaisanteries de la force de : *Plessy, monseigneur;* en tout cas vous en êtes la victime, car c'est l'empereur qui m'a fait remettre ce matin ce journal, en me renvoyant la demande de nomination que je lui avais adressée pour vous.

Et comme M. Arago protestait et se désespérait :

— Si au moins vous me promettiez de ne plus faire de calembours !

— Prince, je le jure, fit M. Arago avec véhémence, et en étendant le bras comme dans le serment des Horaces.

— Ne jurez pas ! vous avez juré qu'on ne pourrait jamais vous mystifier ; — vous venez de voir comment vous tenez votre parole.

Et le prince lui expliqua tout le roman imaginé par Villemot.

Impossible de dépeindre la joie de M. Arago qui, une fois sorti du Palais-Royal, se précipita dans le kiosque d'une marchande de journaux pour constater qu'il venait de voir chez le prince un numéro unique du *Figaro*.

Villemot l'attendait à la porte et ne lui ménagea pas, comme on pense, les plaisanteries que la férocité humaine décerne à l'infortuné qui a perdu un pari.

Vers cette époque Villemot avait l'habitude d'aller, un peu comme tout le monde, faire quotidiennement un tour à l'exposition universelle ; son plus agréable passe-temps était, à l'heure des repas, de s'arrêter à regarder les provinciaux et les étrangers qui avaient la prétention de déjeuner ou de dîner chez les restaurateurs internationaux installés dans le temple de

l'Industrie, comme eût dit M. Prudhomme; un jour pourtant, que nous nous étions attardés par là tous les deux, nous nous décidâmes à entrer dans un restaurant allemand où la foule s'était donné rendez-vous.

Au bout d'une heure, nous n'avions pas encore pu voir un *kellner* pour lui commander notre dîner; je m'impatientais, Villemot riait toujours. Enfin un garçon apparaît, porteur d'une énorme saucière; je l'appelle, il s'avance et, se penchant pour m'écouter, répand une magnifique sauce blanche sur la manche de Villemot qui, sans se troubler ni s'emporter, se contente de s'écrier avec un air de réelle satisfaction : Ah ! enfin, on commence à me servir; garçon! un peu de pain pour tremper dans ma sauce!

Un jour que nous parlions avec Villemot du sort heureux des domestiques en France :

— Quelle belle profession que celle de garçon, me disait-il, surtout d'un garçon du Grand-Hôtel, qui peut faire poser à la fois un nombre de voyageurs bien plus considérable que dans n'importe quel autre hôtel de Paris. C'est là qu'il faut entendre carillonner les locataires; la Samaritaine d'autrefois n'était pas plus gaie, et ce qui le prouve, c'est ce que je vais vous dire.

Les garçons de cet établissement ont imaginé un jeu des plus ingénieux et des plus simples à la fois. Le

matin, vers neuf heures, ils se réunissent dans un petit vestibule où aboutissent toutes les sonnettes des chambres qui sont dans leur service. Chaque garçon, desservant un certain nombre de locataires, doit avoir constamment les yeux attachés sur un nombre égal de sonnettes. Eh bien, voilà le jeu qu'ils ont inventé : c'est une poule; une poule que gagne le garçon dont le voyageur a sonné le plus longtemps.

Un locataire sonne une première fois : un point pour son garçon; il sonne une seconde, une troisième, une quatrième fois : autant de points pour ledit garçon; s'il carillonne, le gain devient incalculable; il est basé sur la force physique et la persistance du voyageur.

— Je crois que j'ai beau jeu, disait froidement, hier, un de ces parieurs, pendant qu'une sonnette de son service se livrait à d'effroyables grelottements, je ne lui ai pas mis ses bottes et il n'a pas d'autres chaussures ; il doit être furieux !

J'avoue, pour ma part, que depuis que j'ai entendu cette historiette et qu'il m'arrive de voyager, si je suis obligé de sonner deux fois, il me semble toujours que je mets des atouts dans le jeu d'un garçon d'hôtel.

Dans tout ce qu'a écrit Villemot, ce qui frappe surtout, c'est l'extrême bon sens, la sincérité dans la fantaisie ; il sait donner à la vérité le relief nécessaire

à l'optique du lecteur, mais jamais il n'invente complétement; tout le monde se reconnaît, retrouve son voisin dans les crayons du bourgeois du dix-neuvième siècle qu'il nous a laissés; de même pour les faits de haute fantaisie qui forment les trois quarts de ses chroniques; personne n'a aperçu le fameux *troubadour* du carnaval, dont nous allons reproduire l'odyssée d'après lui, et il semble à tout le monde qu'on l'ait vu passer par un de ces fastidieux mardis-gras qui, une fois par an, attirent les Parisiens sur les boulevards.

Voici le résumé de l'histoire du *troubadour* chanté par Villemot:

Le carnaval est fini; tout est consommé, y compris le bœuf gras, qui, tous les ans, a la bonhomie d'aller en personne offrir son propre filet chez les princes et les banquiers...

Le bœuf gras représente, aujourd'hui, tout le carnaval; — le masque dédaigne de venir geler sur les boulevards en cabriolet découvert. Déjà, dans mon enfance, on prétendait que les masques de la rue étaient payés par la police, pour soutenir la gaieté française.

Livré à lui-même, le carnaval est devenu une étonnante mystification. Un garçon tailleur éprouve la fantaisie de se déguiser en troubadour; il réalise sa chimère, et deux cent mille Français se mettent aux

fenêtres et gèlent sur les trottoirs pour voir passer le troubadour.

— Papa ! maman ! le troubadour ! Ah ! ah ! ah !... le troubadour !

De son côté, le gouvernement a mis six mille municipaux à cheval pour contenir le troubadour. On s'arrête et on s'interroge avec émotion :

— Avez-vous vu le troubadour ?

— Oui, je viens de le voir à la porte Saint-Martin.

— Ah ! mon Dieu, et ma fille qui ne l'a pas vu !

— Eh bien, restez là ; le troubadour est à la Madeleine, il va repasser.

— Ah ! ah ! le voilà, le revoilà.... C'est le troubadour !!!

J'observais mardi le troubadour : sa situation était vraiment pénible ; — lui-même sentit qu'elle était ridicule, et, vers trois heures, il essaya de *lancer le carnaval*, en s'écriant le plus joyeusement qu'il put : « Ohé ! les autres, ohé !... »

Un silence navrant, pareil à celui qui, au cimetière, accompagne la première pelletée de terre, répondit seul au troubadour.

Un honnête bourgeois monta sur le marchepied du cabriolet qui traînait le troubadour au supplice, et, en lui remettant un chiffon à carreaux rouges, que j'aurais pris pour un rideau de marchand de vin, lui dit avec une politesse raffinée :

— Monsieur, vous perdez votre mouchoir...

— Merci, monsieur, répliqua avec attendrissement le troubadour... Pourriez-vous me dire l'heure? ajouta-t-il timidement.

Le bourgeois déboutonna son paletot, déboutonna son habit, déboutonna son gilet, et tira paisiblement de son gousset une montre de famille.

— Monsieur, il est quatre heures moins un quart, dit-il.

— Quatre heures moins un quart! reprit tristement le troubadour. Merci, monsieur!

Vers cinq heures, le troubadour me parut énervé et vaincu. Il s'était enveloppé dans le manteau du cocher et mâchait du jujube. La plume qui surmontait sa toque à créneaux paraissait également consternée. A ce moment, il était à la hauteur de la rue Drouot et semblait passer en revue les municipaux rangés en bataille. Ceux-ci, de leur côté, semblaient se faire cette réflexion : « Dire que sans ce mauvais troubadour, tout cela ne serait pas arrivé; que tous ces bourgeois seraient tranquillement assis dans leurs comptoirs, et nous chaudement enfermés au quartier! Enfin, le peuple français a ses jours de folie; il faut bien en prendre son parti. »

Villemot avait un recueil d'histoires de carnaval, de bals de l'Opéra, qu'il a pour la plupart racontées dans ses chroniques; je me rappelle, entre autres, une

anecdote sur son ami Gontier, un colosse, qui, ayant passé trois jours et trois nuits en débardeur et voulant finir son carnaval, lui dit en le rencontrant sur le boulevard : Je suis tellement fatigué que je vais m'habiller en bergère pour me délasser!

Gontier, du reste, était un excellent père de famille que Villemot trouva quelques jours après, berçant sa petite fille sur ses genoux, et qui lui dit en le voyant entrer : Vois-tu, mon ami, il n'y a vraiment que cela de bon dans la vie.

Cette petite fille est maintenant la ravissante madame Randoin, dont le mari était, il y a un an, secrétaire de M. Gavini, préfet de Nice.

La gaieté de Villemot, on peut le voir, n'avait pas besoin pour se manifester de ce qu'on appelle une *tête de turc;* le mérite de la tête de turc est d'épargner à l'esprit la fatigue de l'invention ; un écrivain qui tient à être appointé comme l'homme gai de son journal, ne manquera généralement pas de s'attaquer à tel ou tel personnage que les événements ou sa valeur ont mis en évidence; il le picotera de sa plume, il l'agacera de ses plaisanteries bilieuses dans l'espoir d'une polémique productive, et si un jour il a lancé un trait plus ferme et plus empoisonné qui ait touché l'homme tête de turc soit au cœur, soit à l'honneur, il se trouvera d'autres bilieux qui diront du plumitif en question : Est-il assez gai cet animal-là !

On pourrait citer des journaux, bien misérables il est vrai, qui n'ont pas d'autre industrie; je n'essayerai pas d'écrire leurs noms, ma plume cracherait dessus.

L'histoire du troubadour que je viens de rapporter a fait son tour du monde, de même que celle du chirurgien de marine qui,appelé près d'un voyageur gratifié, par l'explosion d'une chaudière à vapeur, d'une broche qui l'avait traversé d'outre en outre, commence par lui demander où il a mal.

— Au ventre, monsieur, répond le blessé.

— Ah bien! comment cela vous est-il arrivé?

Le malade fait le récit de sa catastrophe.

— Est-on sujet à cet accident dans votre famille, monsieur?

Le malade affirme que son père, sa mère, ni aucun de ses parents n'a jamais été embroché.

Le médecin se recueille et dit au blessé, en lui tâtant le pouls :

— Vous devez avoir beaucoup de peine à vous coucher sur le ventre?

— C'est exact, monsieur.

— Vous devez éprouver la même difficulté à vous mettre sur le dos?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je vous engage fort à vous coucher sur le côté.

Et il se retire majestueusement après avoir rédigé son ordonnance.

Il faudrait écrire de gros volumes si on voulait rapporter toutes les anecdotes, les reparties qui ont fait à Villemot sa réputation de charmant conteur; chose rare, il avait aussi ce qu'on appelle l'à-propos, ce don de nature qui fait si souvent défaut à bien des gens d'esprit, pour qui la méditation est un indispensable collaborateur.

Je me rappelle à ce sujet qu'un soir que Villemot causait sur le théâtre avec madame Rose Chéri, le régisseur, qui ne l'avait pas remarqué et n'avait vu que la grande artiste assise et placée comme elle devait l'être au commencement de la pièce, fit lever tout à coup le rideau.

Tout autre se fût troublé; mais Villemot se rappela la présence d'esprit de Frédérick Lemaître trouvant, dans je ne sais quelle pièce, un casque oublié par le pompier, sur une cheminée, et s'écriant: Tiens, une pendule de l'Empire!

Sans se déconcerter, Villemot se leva et s'inclinant respectueusement devant Rose Chéri, lui dit:

— Madame, j'aurai l'honneur de faire connaître votre désir à M. de Beuzeval, qui se fera un devoir de se rendre auprès de vous.

Puis il se retira gravement.

Le public fut convaincu que la pièce devait commencer ainsi et attendit, jusqu'à la fin de la pièce, la visite de M. de Beuzeval si bien annoncée.

M. de Beuzeval ne vint pas, mais la représentation ne fut pas compromise.

Si la gaieté de Villemot était bonne, franche et honnête, c'est que Villemot était bon, franc et honnête. Il ne choisissait pas ses amitiés au hasard ; toujours très-réservé dans ses relations, ce n'est pas de lui qu'on eût dit ce qu'a écrit Daudet en parlant de Carjat : « C'est une machine à poignées de main » ; il avait le sentiment de sa valeur et ne se livrait qu'à bon escient. Sa liaison d'amitié avec Bixio fait autant honneur à l'un qu'à l'autre.

Bixio, plus versé dans ce qu'on appelle : les affaires que ne pouvait l'être Villemot, s'occupait des intérêts de son ami ; depuis de longues années, Villemot comptait sur Bixió pour veiller à tout ce qui avait quelque importance dans sa vie.

C'est lui qui servit de témoin à Villemot dans son duel avec D... Lorsqu'on en vint à fixer les conditions du combat, D... demanda à se battre au sabre.

— Volontiers ! s'écria Villemot, mais le sabre est une arme ridicule dans une main civile, je ne le comprends que dans la main d'un militaire, et je ne veux, moi, me battre qu'habillé en dragon ; c'est à prendre ou à laisser !

Le duel en resta là.

Bixio possédait une de ces natures énergiques qui

restent fortes jusqu'à la fin ; je n'en veux pour preuve que le fait suivant, qui aurait suffi à illustrer un personnage de l'antiquité.

Un peu médecin lui-même, il s'était occupé de l'effet des blessures des armes à feu, et avait discuté sur ce fait singulier, que celui qui reçoit une balle dans la poitrine tombe toujours en avant.

Deux ans après, lorsqu'en juin 1848, il s'élança à la tête de la troupe pour prendre une barricade à Ménilmontant, Bixio fut frappé d'un coup de fusil en pleine poitrine.

— Tiens, c'est vrai ! dit-il en tombant, ne songeant qu'à constater l'effet produit par la balle qu'il avait reçue, et qu'il conserva toute sa vie.

Ce fut à cette occasion que le gouvernement le décora, et lui alloua une pension de 1,200 francs, à titre de récompense nationale.

Lorsqu'il se sentit près de mourir, il voulut revoir une dernière fois ses meilleurs amis. C'était une cruelle épreuve pour eux, comme on doit le penser.

Au nombre de ces visiteurs de la dernière heure était M. Labrousse, l'ancien proviseur ; cherchant à offrir à Bixio cette consolation qu'on donne aux malades et qui consiste à les tromper sur la gravité de leur situation, il lui dit en entrant dans sa chambre :

— Comme tu as bonne mine aujourd'hui !

— Voyons, lui répondit Bixio en souriant, tu es donc une vieille bête, mon pauvre Labrousse ; tu viens voir un homme qui n'a plus qu'un quart d'heure à vivre et tu veux lui faire croire qu'il a bonne mine ; allons, une poignée de main, cela vaut mieux pour un homme que tous ces petits mensonges-là.

Et se tournant vers Villemot, il lui dit, en lui montrant un fauteuil au pied de son lit : Mets-toi là, mon vieil ami ; je ne suis pas bien sûr de ton courage et je veux te montrer comment un homme doit mourir.

Il lui prit la main, parla quelque temps encore, parut s'assoupir, proféra quelques paroles, puis expira, tenant toujours la main de Villemot dans la sienne.

Villemot vint me voir le soir même et me raconta cette scène avec une émotion si vraie, avec des détails si simples, si touchants que je n'ai pu l'oublier.

Bien des fois nous reparlâmes de Bixio ; le temps adoucissant peu à peu l'amertume d'une perte aussi douloureuse, Villemot aimait à rappeler les souvenirs les plus lointains de cette amitié ; entre autres anecdotes, celle-ci me revient à la mémoire.

C'était en 1851 ; Bixio, arrêté à la mairie du douzième arrondissement, avec un grand nombre de députés, fut incarcéré ; ses amis vinrent trouver madame Bixio et lui dirent qu'ils avaient obtenu un

permis de visite au lieu de sa détention, en son nom et en celui de son fils, alors âgé de sept ou huit ans.

On part, on arrive ; la visite a lieu dans une grande salle, relativement confortable, où se trouve consigné le détenu ; l'heure accordée par l'administration s'écoule, les visiteurs se retirent.

Madame Bixio, bien que triste au fond, se considérait comme heureuse d'avoir pu voir son mari, et le disait à ses amis ; seul, le petit Bixio ne cessait de répandre des torrents de larmes ; en vain cherchait-on à le consoler, rien ne pouvait le calmer.

— Ces émotions sont trop fortes pour son âge, dit un des amis de Bixio, cette prison l'a impressionné.

— C'est que je croyais voir papa dans son cachot, na ! s'écria l'enfant avec l'accent du plus profond désappointement.

Quoique Bixio fût républicain et Villemot orléaniste, jamais un nuage ne s'éleva entre eux ; leur honnêteté réciproque les mettait au-dessus de tous les dissentiments que les sympathies politiques traînent toujours à leur suite. Quand il fut question de la décoration pour Villemot, jamais il ne voulut la demander ; des années s'écoulèrent sans qu'il consentît à faire la démarche exigée d'habitude par l'administration, pour éviter lès refus à la Courbet.

Convaincu qu'il n'était pas de sa dignité de demander une marque de distinction, il se refusa à formuler les quelques mots de dévouement qu'on exigeait de

lui. Ses amis lui en épargnèrent la peine, et Villemot fut décoré en 1869.

Pour moi, qui l'ai connu intimement, je déclare que, dans ma vie de journaliste, je n'ai pas rencontré d'homme plus scrupuleusement honnête que lui.

Je me rappelle qu'un jour il vint me trouver chez moi pour causer d'une petite affaire ; c'est la phrase consacrée toutes les fois qu'on veut, au contraire, parler d'une chose à laquelle on attache de l'importance.

— On me propose, me dit-il, d'entrer à l'*Indépendance belge*, avec de gros appointements ; mon traité me lie à vous : décidez ce que je dois faire.

A cette époque, le *Figaro*, dont Villemot était l'un des créateurs, était incessamment traqué par le gouvernement ; son existence ne tenait qu'à un fil, et, il faut le dire, rien n'était moins certain pour lui que la vie du lendemain.

Je répondis à Villemot que j'étais convaincu qu'en le laissant partir je faisais le plus grand tort à mon journal, mais que, comme je pensais qu'en ce moment ses intérêts seraient plus en sûreté à l'*Indépendance* qu'au *Figaro*, je le déliais de ses engagements envers moi.

Le lendemain, je lui envoyai comme souvenir dix actions du *Figaro ;* elles ont été dédoublées depuis et ont formé vingt actions qui lui ont rapporté jus-

qu'à sa mort 2,400 fr. par an, ce qui, joint aux 24,000 fr. qui lui étaient payés pour ses deux causeries par semaine, lui permettait d'oublier le temps où je ne lui donnais que 80 fr. par mois.

Son existence était des plus simples; sa grande dépense était son voyage à Bade, où il allait jouer... aux dominos avec Dantan jeune, Bressant, Got, etc.

Sa mort a été une douloureuse surprise pour tout le monde; il représentait à ce point la vie pour ceux qui le connaissaient, que personne ne voulut d'abord y croire.

C'était le 18 septembre 1870, les communications de Paris avec la province venaient d'être coupées par les Prussiens, le siége de la capitale commençait; Villemot avait dîné très-simplement à la Maison d'Or; il rentra chez lui le soir, fut pris d'un malaise; on crut à une indigestion; le lendemain, le médecin qui vint le visiter déclara qu'il avait été frappé d'une congestion au cerveau et qu'il était perdu; il mourut le soir sans avoir repris connaissance.

L'avis de tous ses amis est qu'il avait eu l'esprit bouleversé par la perspective des maux que la France, et tout particulièrement les Parisiens, étaient à la veille de subir.

L'enterrement eut lieu au cimetière du Montpar

nasse, au bruit du canon du combat de Châtillon, notre première défaite sous les murs de Paris. La plupart des amis de Villemot, en uniforme (tout le monde était de la garde nationale), l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure; dès que la funèbre pelletée de terre fut jetée sur notre ami, chacun retourna à son poste; Paris commençait à ne plus compter ses morts.

Villemot a quitté la vie comme on quitte un salon, discrètement, sans bruit, ainsi que l'a fait Roqueplan, à cette différence près que Roqueplan, plus habitué aux choses de théâtre que ne l'était Villemot, est mort sans avoir vu seulement le commencement de l'effroyable comédie à laquelle nous assistons depuis un an. Villemot, plus curieux, a écouté le premier acte, a compris ce qu'était le reste de la pièce et s'est bien vite retiré.

De cette façon, il a vécu et est mort en homme d'esprit.

II

FÉLIX SOLAR

Mon intention n'est pas de faire la biographie de Solar; les détails de cette existence accidentée, comme celle de tous les gens d'affaires de notre époque, rempliraient plus de volumes que les œuvres complètes d'Alexandre Dumas; tout ce que je sais des commencements de Solar, c'est qu'il est né à Bordeaux, que son père était marchand de vin en gros, et que, dès qu'il se sentit vivre, il se lança à corps perdu dans le journalisme. Millaud et Mirès, jeunes alors, étaient ses amis intimes, et c'est en leur compagnie qu'il fit ses premières armes.

Peut-être bien que les tribunaux de la Gironde, un peu trop chatouilleux en matière de presse, l'empêchèrent de prendre sa volée; toujours est-il qu'il arriva un beau matin à Paris, décidé à y faire fortune. D'argent il en possédait peu, mais sa confiance en lui-même était inépuisable. Il se lia, presque à son arrivée, avec Lubize et Louis Lurine; ce dernier devint son intime et c'est avec lui que se passa cette vie de bohême — qu'il lui arriva quelquefois de regret-

ter dans ses jours de prospérité, comme je le dirai plus loin. Courts instants de misère que son industrie savait rendre assez doux, puisque dans ses jours de détresse il a toujours trouvé moyen de dîner au vin de Champagne, avec son inséparable Louis Lurine.

La personnalité de Solar ne commença véritablement à prendre de relief que lorsqu'il fonda cet immense journal que les gens de quarante ans se rappellent bien, et qui prit le nom de l'*Époque*.

C'était une énorme feuille de papier qui, vu ses dimensions, pouvait, tout en contenant la matière de plusieurs journaux, être imprimée en très-gros caractères; j'ai, du reste, imité l'*Époque* lorsque j'ai fondé le *Grand-Journal*.

La rédaction se composait de Solar, Granier de Cassagnac, Anténor Joly, B. Jouvin, qui plus tard devint mon gendre, Achard, Vacquerie, Paul Meurice, Bohain, Lireux, Lamartinière, Paul Féval et bien d'autres dont les noms sont maintenant sortis de ma mémoire.

Solar et Granier de Cassagnac étaient spécialement préposés à la politique, Jouvin rendait compte de la musique, au grand désespoir d'Anténor Joly qui, absolument sourd, voulait être chargé d'aller entendre les opéras nouveaux. « Oui, disait-il, je sais que vous allez objecter que j'ai l'oreille un peu paresseuse,

mais c'est une raison pour que je sois plus attentif qu'un autre. » Ce plaidoyer n'obtint qu'un succès d'estime, et Jouvin conserva la partie musicale.

Quant à Jacques Arago qui, comme tout le monde le sait, était déjà aveugle, il était venu demander à faire partie de la rédaction et à rendre compte des ballets de l'Opéra.

En vain lui faisait-on remarquer, le plus doucement possible, que son infirmité ne lui permettait pas de pouvoir juger de la mise en scène et des entrechats des danseuses, Arago n'en voulait pas démordre, et son argument était celui-ci :

— Comment, vous ne comprenez pas l'avantage que vous avez à me confier le compte rendu des ballets, justement parce que suis aveugle ? Songez donc que puisque je n'y puis pas voir, je suis obligé de m'informer, de recueillir des opinions, celles de dix, vingt personnes, tandis qu'un critique voyant ne vous donne jamais que son appréciation personnelle, qui est rarement celle du public.

Comme la proposition d'Anténor Joly, celle de Jacques Arago fut repoussée, à sa grande fureur, car il n'était pas d'humeur facile, ainsi que se le rappellent ceux qui l'ont connu.

Singulière destinée que la sienne ! malgré sa cécité, il parvint, au moment de la fièvre d'or qu'avait excitée la découverte de la Californie, à former une caravane

de chercheurs d'or qu'il *guida* lui-même jusqu'à San-Francisco.

Le *Charivari* n'avait pas manqué une si belle occasion de lui être désagréable et l'avait représenté en mineur, ouvrant d'un coup de pioche la tête d'un de ses compagnons que la faiblesse de sa vue lui avait fait prendre pour une pépite d'or.

La réputation de mauvaise tête d'Arago était bien connue ; querelleur, quinteux, il provoquait sans rime ni raison ses amis comme ses ennemis ; sa manie était de proposer le duel au pistolet à tout le monde ; il exigeait d'habitude que l'adversaire eût les yeux bandés sans accepter d'être traité de la même façon ; la rencontre dans de pareilles conditions était régulièrement refusée, sous le prétexte assez plausible qu'Arago pouvait y voir un peu et que la partie n'était plus égale.

Un jour qu'il avait une rancune à passer sur Monrose, il se rend au Théâtre-Français et se fait conduire dans les coulisses pour lui chercher querelle ; les propos se croisent, les gros mots se déchaînent, et Arago, furieux, frappe sur sa propre joue.

— Gifflez toujours! lui criait Monrose en riant, j'en veux encore et plus fort que cela !

L'humeur batailleuse de Jacques Arago ne lui avait

guère réussi, et cette leçon eût dû lui suffire; mais incapable de dompter sa nature, il se rendit tellement insupportable à tout l'équipage, en quittant la Californie, que les voyageurs se virent forcés de le déposer dans une île et de continuer sans lui leur route vers l'Europe.

Mais revenons à l'histoire du journal l'*Époque.*

Amédée Achard y écrivait les *Lettres de Grimm;* supposant que le grand critique pouvait correspondre des sombres bords avec les vivants, Achard signa du nom du célèbre baron des lettres qui eurent un grand retentissement. Il était payé 150 francs par feuilleton, ce qui, pour cette époque, où l'or était tellement rare qu'on enveloppait précieusement un louis dans un morceau de papier, était une somme considérable. Ce fut Achard qui rédigea le prospectus de ce journal dont l'apparition devait faire tant de bruit; il lui fut remis 500 francs pour ce travail qu'il fit en une nuit.

Lireux, sous le nom de Desroches, donnait un feuilleton intitulé la *Sardine de Fécamp,* Bohain et Lamartinière administraient, Paul Féval publiait le *Fils du Diable*, Griollet et Jules Migeon baillaient des fonds.

Ce Griollet, dans un beau mouvement de vengeance, pour faire pièce à M. de Girardin, qui avait relevé une faute de français dans une de ses lettres, s'était

empressé d'envoyer cent mille francs à l'*Époque*.

A cette attaque, M. de Girardin avait riposté par cette phrase effrayante pour l'avenir des fonds de M. Griollet: — « M. Griollet ferait mieux d'apprendre le français, cela lui coûterait moins cher. »

Il faut reconnaître que l'idée qui avait présidé à la fondation de ce journal était excellente, et la guerre implacable que M. de Girardin lui avait faite suffirait pour prouver ce que j'avance. Il eût semblé que M. de Girardin, l'inventeur de la presse à quarante francs, ce qui lui a valu, dans un temps où elle en coûtait quatre-vingts, plus d'ennemis que s'il avait commis un grand crime, il eût semblé, dis-je, que M. de Girardin dût plutôt encourager que combattre ceux qui, imitant son exemple et devinant l'importance de l'annonce, faisaient entrer le journalisme dans une ère nouvelle.

Loin de là, le directeur de la *Presse* les combattit pas à pas dès le commencement de leur opération; et au moment même où l'administration émettait ses premières actions et commençait à former son capital, M. de Girardin établit clairement, en analysant les chiffres, qu'il était impossible à un journal de vivre dans les conditions où se trouvait l'*Époque*.

Les poursuivant impitoyablement de sa logique, le directeur de la *Presse* leur prouvait qu'en supposant que les administrateurs de l'*Époque* n'eussent ni frais

de rédaction, ni frais de bureau, ceux du papier, du timbre, du tirage, de la poste devaient absorber au delà de ce qu'ils pourraient jamais encaisser.

Granier de Cassagnac, chargé de répondre à M. de Girardin et de le réfuter victorieusement, faisait de longs articles, bien sonores, bien éloquents, mais ne se hasardait pas à aborder la question de chiffres avec M. de Girardin.

Et, malgré cela, quel est le journal qui peut se vanter d'avoir eu des commencements aussi merveilleux que celui-là? Grâce au tapage, aux coups de grosse caisse, disons-le, d'Anténor Joly, de Lamartinière et de Bohain, le fondateur de l'ancien *Figaro* de la Restauration, les abonnements de la première semaine montèrent au chiffre fabuleux de seize mille! Les réclames n'avaient du reste pas été économisées ; tous les murs de la capitale étaient couverts d'affiches disant impérieusement aux passants : « Lisez l'*Époque!* » Le premier numéro, délivré gratis, avait été tiré à cent mille exemplaires; de tous côtés circulaient dans Paris des domestiques en livrée, guêtrés (nous reviendrons sur les guêtres) et habillés comme des garçons de banque ; primes, annonces, rien ne manqua, tout faisait présager un succès monstre.

Mais les affiches, les annonces et les réclames ne leur suffisaient pas, il fallait trouver à tout prix du neuf, de l'éblouissant, quelque chose qui pût frap-

per tout le monde; il fallait impressionner jusqu'à cette espèce si connue de lecteurs qui, dédaigneux des annonces, jettent toujours leur journal sans les avoir aperçues et ne s'avisent jamais de lire les réclames que le génie parisien trouve moyen de multiplier sous ses yeux, de la façon la plus inattendue.

Le carnaval de 1847 apporta une idée aux administrateurs de l'*Époque*. Un char gigantesque fut confectionné, dans lequel on fit prendre place à une collection de garçons bouchers refusés au cortége du bœuf gras, à des figurants, des apprentis imprimeurs, représentant chacun un des personnages du roman de Paul Féval, le *Fils du Diable;* d'autres étaient chargés de symboliser tous les corps d'état que fait vivre la presse, l'imprimerie par Guttenberg, etc., etc.

Quelques timides administrateurs se récrièrent bien contre les frais énormes des costumes, des cavalcades, des oriflammes; rien n'y fit, Anténor Joly et Lamartinière prouvèrent qu'il n'existait pas de meilleur moyen de produire un grand effet, et le char et ses accessoires furent acceptés.

C'était le samedi; le dimanche le char devait faire sa première apparition et circuler jusqu'au mardi. On s'aperçut tout à coup qu'il manquait au travestissement un personnage indispensable, une femme qui devait représenter je ne sais quelle divinité de

l'Olympe. Peu de dames du monde, on le sentait bien, auraient brigué l'honneur de figurer dans un pareil cortége, et d'un autre côté le préfet de police M. Delessert, qui poussait l'honnêteté jusqu'à l'austérité, avait absolument interdit l'exhibition d'aucune drôlesse, comme cela se pratiquait généralement pour le char du bœuf gras.

Il fallait non-seulement une femme, mais une très-belle femme, puisqu'elle devait être placée, sceptre en main et couronne de carton doré en tête, au point culminant du char.

Solar, Lamartinière, toute la rédaction, tout le conseil d'administration, se trouvaient dans un embarras inexprimable, lorsqu'un domestique vint annoncer à Solar qu'une dame qui ne parlait qu'anglais avait fait comprendre qu'elle désirait le voir et lui faisait passer sa carte.

Solar examina la carte ; elle portait au dos une recommandation du célèbre romancier Dickens.

— Faites entrer cette dame, dit-il au domestique.

La visiteuse qui avait remis la carte de Dickens entra.

C'était une merveilleuse créature d'outre-Manche, aux cheveux d'or, aux yeux de lapis lazuli, une Vénus de Milo, plus la vie et les deux bras.

Solar, resté seul, la pria d'exposer l'objet de sa visite.

— Mon Dieu! fit la solliciteuse, j'habite Londres depuis mon enfance, mais je n'en suis pas moins Française de cœur, et, quoique ne connaissant pas vôtre langue, j'en ai pu apprécier, par des traductions, les principaux chefs-d'œuvre. Justement émue par la lecture des œuvres de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Musset, de tous vos grands écrivains enfin, j'ai eu la témérité de composer un roman que j'ose soumettre à votre appréciation.

Solar prit le manuscrit; la dame se leva.

Au moment où elle allait se retirer, une inspiration subite lui avait traversé l'esprit.

— Restez, madame, fit-il avec empressement, vous m'êtes adressée par le plus grand romancier moderne de l'Angleterre et je ne dois pas vous cacher la vérité : seule et sans nom connu en France, il vous est impossible de prétendre publier la traduction d'un roman dans un journal comme le nôtre; nous avons ici une sorte de franc-maçonnerie du talent à laquelle il faut être initié pour pouvoir se produire dans le monde des lettres.

— Mais alors, murmura l'Anglaise avec émotion, je n'ai plus qu'à repartir pour l'Angleterre.

— Non, madame, ajouta Solar, il ne sera pas dit que M. Dickens vous aura en vain adressée à moi; je suis convaincu que votre roman est l'œuvre d'une

personne de mérite; voulez-vous me faciliter les moyens de le publier?

— Mais je ferai tout ce qu'il faudra! s'écria l'Anglaise qui voyait le ciel se rouvrir pour elle.

— Eh bien! apprenez que demain tous les littérateurs français et quelques sommités étrangères, Hugo, Balzac, Dumas, Scribe, Musset, E. Sue, Th. Gautier, Lamartine, Meyerbeer, Alphonse Karr, Paul de Kock, Litz, Thalberg, Roger de Beauvoir, tous enfin, désireux de donner des marques de sympathie à mon journal, se réunissent en une superbe cavalcade, et, déguisés en personnages de l'œuvre gigantesque de Paul Féval, le *Fils du Diable*, que nous publions, vont traverser Paris, les uns à cheval, les autres sur un char splendide fourni par la Société des gens de lettres.

— Mais quel rapport?... fit l'Anglaise avec anxiété.

— Un rapport tout naturel : s'il vous était donné de figurer dans cette touchante manifestation, vous vous trouveriez en relation avec toutes les gloires littéraires de la France; dès lors vous ne seriez plus une inconnue pour aucun de ces messieurs, et comme votre nom serait publié avec les leurs par les journaux qui rendront compte de cette fête, je pourrais...

— J'ai compris! fit l'Anglaise enthousiasmée.

Un instant après une voiture l'emportait chez un costumier, et le lendemain les badauds de Paris pouvaient voir dans un magnifique char, au milieu de

tous les figurants et garçons bouchers empruntés au cortége du bœuf gras, la fille d'Albion habillée en divinité, bras nus et décolletée outre mesure, heureuse et fière de se trouver en pareille compagnie.

Solar avait eu soin, pour éviter tout accident, de mettre un homme sûr à côté d'elle. Naturellement cet interprète eut à répondre à toutes les questions de la romancière, et quand elle lui demanda le nom d'un grand gaillard à longs cheveux qui tournait la machine à l'imprimerie de l'*Époque*, il ne manqua pas de lui dire : Ce gentleman, c'est Théophile Gautier.

— Je n'aurais jamais cru, disait-elle le lendemain à Solar, que tous ces grands hommes fussent si gais et si simples : Meyerbeer et Balzac n'ont cessé de toute la journée de manger du pain et du cervelas ; quant à M. Scribe et à Victor Hugo, ils ont fait arrêter le char à la porte de tous les marchands de vins.

Jamais la naïve personne ne fut détrompée, car trois jours après son équipée, sa famille qui l'avait fait rechercher la rappelait sur les bords de la Tamise.

Qu'on ne croie pas que j'invente, tout Paris a vu ce char et cette divinité improvisée.

Pour celui qui a vécu loin de ce qu'à Paris on appelle *les affaires*, et qui ignore l'existence de cet étrange personnage qui s'appelle l'actionnaire quand même, la caisse et le cabinet de l'administration de l'*Époque* eussent été un champ d'observations bien curieux.

Il faut qu'on sache qu'en principe il n'est si mauvaise opération, présentée sous le jour le plus défavorable, qui ne trouve toujours un certain nombre de naïfs pour lui apporter quand même et en toute hâte le montant des économies de toute leur vie ; à plus forte raison une affaire annoncée comme l'était celle de l'*Époque* devait-elle faire accourir des quatre points cardinaux les gens qui portent dans leur cœur l'amour bien naturel du dividende.

L'opinion que je viens d'émettre au sujet des actionnaires a toujours été enracinée dans mon esprit, comme on en pourra juger par l'anecdote suivante :

A cette époque je demeurais rue Larochefoucault et j'avais organisé une sorte de basse-cour au bout de mon jardin ; j'ai toujours aimé les animaux, et tous mes volatiles, jusqu'au moindre poulet avaient leur part de mon affection. Chacun d'eux avait son nom ; les *Mystères de Paris* florissaient alors, aussi avais-je baptisé ma basse-cour de tous les noms des héros de ce roman. Une petite poule s'appelait Rigolette, un vieux coq, à patte cassée, Tortillard, un horrible canard, le Chourineur, une petite poule de soie, Fleur

de-Marie, un superbe coq Brahma, Rodolphe, etc., etc. ; après avoir épuisé les noms des personnages des *Mystères de Paris*, j'avais choisi des noms de professions, tels que le notaire, le poëte, etc., etc. ; ceci posé, je continue :

Un beau matin, je reçus la visite inattendue de l'un de mes amis de province ; après les premiers épanchements, je lui demandai ce qui l'amenait chez moi.

— Rien de plus simple, me dit-il ; mon beau-père est fort riche, il m'a chargé de prendre pour lui une certaine quantité d'actions de l'*Époque ;* je viens vous consulter.

Je ne savais guère que répondre ; certes, d'un côté, la fortune de mon ami m'intéressait, mais, d'un autre, il m'était bien difficile de discréditer une opération entreprise par des gens avec lesquels je me trouvais en relations depuis si longtemps.

Je tournais autour de ma réponse, en ayant l'air de m'étonner qu'on prît des actions de quelque journal que ce soit, quand tout à coup la porte de mon cabinet s'ouvrit ; ma petite fille y entra aussitôt tout essoufflée et en criant : « Papa ! papa ! l'*actionnaire* qui vient de se sauver !... Ah ! le voilà. » Puis nous la vîmes s'enfuir comme elle était entrée, en poursuivant un superbe dindon qui courait à grands pas en lançant un : piault ! piault ! piault ! rempli d'inquiétude.

Mon ami se leva, me serra la main avec toutes les marques de la plus profonde reconnaissance, en me disant :

— Je n'ai plus besoin de consultation, ce que j'ai vu et entendu me suffit.

Mon dindon lui avait sauvé une somme assez ronde.

J'ai parlé plus haut de Lamartinière, qui représentait le côté administratif du journal ; il y remplissait le ministère d'entraîneur d'actionnaires et nul mieux que lui ne s'acquittait de ce métier difficile entre tous : sûreté du coup d'œil, instinct des nuances de politesse à employer avec tel ou tel, il possédait tout cela au suprême degré. Les bureaux de l'administration étaient installés dans une grande maison située sur le boulevard Montmartre, entre le théâtre des Variétés et la rue Montmartre.

Le cabinet de Lamartinière se trouvait à l'entrée, un garçon guêtré, le col orné d'une chaîne d'argent pour la circonstance, y introduisait les gens qui voulaient lui parler.

Son bureau, placé dans l'angle obscur de la pièce, lui permettait de voir, baignés dans la lumière, ceux qui venaient s'informer des chances de gain qu'ils couraient s'ils mettaient leur argent dans son journal.

Un superbe chien de Terre-Neuve étendu sur un

paillasson, entre lui et le public, complétait la mise en scène.

Quant à sa tenue, elle n'avait rien de prémédité pour impressionner l'actionnaire ; il n'était pas vêtu de noir, ne portait pas de cravate blanche, il avait le costume de fantaisie que voici, et que tout naturellement il trouvait d'un excessif bon goût :

Habit bleu à boutons d'or et à queue de morue, pantalon gris perle, gilet jaune, une énorme chaîne en or serrée dans un anneau qui rejoignait le nœud d'une cravate lilas à raies roses avec des bouts brodés, le tout surmonté d'un chapeau gris soigneusement brossé... à rebrousse-poils, genre Glais-Bizoin ; et qu'il ne conservait sur sa tête que pour avoir l'occasion de se découvrir s'il venait quelque grand personnage.

Je montai le voir un jour par curiosité : je constatai tout ce que je viens de vous dire ; il m'entraîna auprès de son bureau et nous nous mîmes à causer de choses absolument indifférentes.

J'étais auprès de lui depuis quelques instants, lorsqu'un individu se présenta pour lui parler ; je le vis entrer de loin ; c'était un brave bourgeois qui me sembla devoir habiter quelque banlieue de Paris ; il avait la tournure embarrassée, la politesse exagérée et la physionomie comique de l'acteur Boutin.

Du plus loin qu'il aperçut Lamartinière il commença

à le saluer ; en passant devant les deux domestiques qui étaient à la porte du bureau, il fit une courbette qui lui fut à peine rendue, il s'inclina devant le domestique à la chaîne, retint un salut ébauché devant le chien de Terre-Neuve et arriva plein d'émotion devant le bureau derrière lequel nous causions.

Lamartinière l'avait déjà *jaugé*, comme on dit en langage pratique, et l'arrêtant d'un geste au moment où il allait parler :

— Pardon, monsieur ! chacun son tour, fit-il en me désignant.

Le visiteur, tout confus, alla s'asseoir sur un banc, au bout de la pièce.

— Mais, fis-je tout bas à Lamartinière, occupez-vous de vos affaires, je n'ai rien d'important à vous dire.

— Je le sais bien, me répondit-il de même, mais il faut qu'il en soit ainsi.

Nous causâmes encore pendant quelques minutes, au bout desquelles Lamartinière daigna faire un signe de la main à ce brave homme qui ne le quittait pas des yeux.

Immédiatement il se leva, recommença consciencieusement ses salutations et se rapprocha du bureau.

— Mon Dieu, monsieur, fit-il un peu ému, je viens

pour faire le versement de mes quinze actions.

— Fort bien, monsieur, lui répondit sèchement Lamartinière, adressez-vous en face, à la caisse.

L'actionnaire l'écouta, mais sans bouger de place ; Lamartinière le regarda d'un air qui voulait dire : Eh bien, ne m'avez-vous donc pas compris ?

— Je vous demande mille fois pardon, balbutia la victime, d'abuser de moments aussi précieux que les vôtres, mais j'aurais une petite requête à vous présenter.

— Faites vite, répondit Lamartinière en homme qui ne cherche pas à dissimuler son impatience.

— Voilà, monsieur : j'avais demandé à M. Solar la délivrance de vingt-cinq actions ; il ne m'en a accordé que quinze ; oh ! je ne me plains pas ! je sais qu'il y a eu des gens moins bien traités que moi ; mais comme je suis un des premiers qui en aient demandé, j'ai osé espérer qu'il pourrait peut-être m'en donner quelques-unes, à titre de faveur.

— Mon Dieu, monsieur, fit Lamartinière, la répartition a été faite pour tout le monde avec une équité absolue; enfin, ajouta-t-il, comme un homme qui fait un effort sur lui-même, je veux bien parler de votre affaire à M. Solar.

Il se leva et je le suivis.

Nous passâmes dans une grande salle voisine, dont il ferma soigneusement la porte; des menuisiers étaient occupés à raboter des planches et à disposer

des casiers pour mettre les collections : il m'expliqua les aménagements qu'on faisait dans la maison, parla à celui-ci d'une cloison, à celui-là d'une cimaise ; je crus qu'il avait absolument oublié l'homme aux quinze actions.

Quand il eut bien fini de causer avec les ouvriers, nous repassâmes dans son cabinet.

De même qu'un chien qui aurait vu son maître entrer dans une chambre, l'actionnaire n'avait pas détaché ses yeux de la porte par laquelle nous étions sortis ; il rougit légèrement dès que nous rentrâmes; il était en proie aux émotions d'un accusé qui voit revenir le jury qui lui rapporte son verdict.

— Eh bien, monsieur? fit-il à Lamartinière d'une voix qui trahissait des alternatives de crainte et d'espoir.

— M. Solar regrette d'être trop occupé pour vous recevoir.

— Oh! monsieur, je le comprends bien.

— Il me charge néanmoins de vous dire qu'exceptionnellement pour vous et sur les actions qui lui appartiennent, il vous complétera le chiffre que vous avez demandé.

— Ah! monsieur, fit l'actionnaire ému jusqu'aux larmes, témoignez-lui, je vous prie, toute ma gratitude, ma reconnaissance, mon dévouement, qui se mêlent à l'admiration que j'ai pour son grand talent.

— C'est bien! monsieur, fit avec bienveillance Lamartinière en se rasseyant et en le congédiant de la main.

La malheureuse brebis ne bougea pas.

Lamartinière le regarda.

— C'est... monsieur, que j'ai encore un service important à vous demander.

— Lequel?

— Je voudrais bien être autorisé à faire deux versements aujourd'hui même; je suis forcé de partir en voyage, et comme le premier versement sera naturellement absorbé par les frais d'organisation, je vous demanderai à verser le tout afin de n'être pas en retard pour le second.

— Vous demandez là une chose bien difficile, fit Lamartinière avec un semblant de douceur.

— Oh! monsieur...

— Mais pour en finir je vais vous donner un mot pour la caisse.

Puis, trempant une plume dans son encrier, il écrivit rapidement et en grosses lettres sur une large feuille de papier : Recevez à titre de dépôt et par faveur exceptionnelle; il souligna d'une grosse barre, *à titre de dépôt*, et fit un paraphe illisible que n'eût pas renié le général Buonaparte.

Sur son ordre, le garçon à chaîne d'argent se leva et conduisit l'innocente victime à la caisse pour y recevoir les derniers sacrements de l'actionnaire.

À ce moment, midi sonnait à l'horloge voisine! J'étais attendri et émerveillé.

— Ce n'est pas possible! fis-je en me frottant les yeux, c'est un faux actionnaire, inventé pour encourager les autres.

— Il est absolument véritable.

— Mais alors pourquoi l'avoir brutalisé au lieu de l'avoir traité avec toute la déférence qu'on doit au courage malheureux?

— Pourquoi? Parce que si je l'avais reçu plus poliment, il aurait eu des craintes et n'eût pas demandé d'autres actions.

— Vous pouviez au moins lui offrir un de ces fauteuils.

— S'il s'était assis là-dedans, fit Lamartinière avec conviction, il se serait dit : ces gens-là sont trop polis pour être à leur aise, et n'eût pas seulement fait le premier versement.

Je voulus savoir le nom de cet homme que je prenais pour le merle blanc de son espèce; il n'était pas très-âgé, j'espère pour lui qu'il est encore vivant et je livre son adresse aux amateurs d'actionnaires.

C'était un ancien médecin qui habitait rue Monsigny, nº 6.

— Vous en verrez bien d'autres! me dit Lamartinière, tout fier de ses succès; et pour me prouver que

l'actionnaire florissait aussi bien en province qu'à Paris, il me fit voir une lettre qu'il venait de décacheter et qui était ainsi conçue :

« Monsieur le directeur de l'*Époque*,

« Je suis professeur au collége de Pontlevoy depuis quinze ans ; à force d'ordre je suis arrivé à mettre de côté une certaine somme que je destine à la dot de ma fille ; je vous serai reconnaissant de vouloir bien me faire parvenir tous les renseignements nécessaires pour que je puisse le plus tôt possible convertir cette somme en actions de votre journal.

« Signé X...

« P.-S. Répondez-moi, s. v. p., à l'adresse ci-jointe qui n'est pas la mienne ; je tiens beaucoup à ce que ma femme ignore la décision que je viens de prendre. »

Je me demandais s'il était possible qu'un individu qui avait passé plus de la moitié de sa vie à amasser une petite somme pût se décider à la risquer aussi facilement; cet homme, qui n'avait probablement jamais touché une carte, me semblait jouer sa fortune dans une partie plus hasardeuse qu'un coup de lansquenet.

Je quittai Lamartinière en proie à ces réflexions.

Rentré chez moi, je n'y tins plus ; je pensai qu'il

était de mon devoir d'empêcher un père de famille de commettre une pareille folie; je songeai qu'il était mon compatriote, que je le verrais peut-être un jour et que je me ferais certainement un reproche de ne pas l'avoir arrêté sur le chemin de la ruine; d'un autre côté, je me rappelai Solar, ces gens qui étaient mes amis et que je pouvais discréditer par mes scrupules; rien n'y fit, et moi qui n'ai de ma vie écrit de lettre anonyme je me décidai à commettre ce jour-là ma première et ma dernière.

J'adressai donc au professeur de Pontlevoy la lettre suivante :

« Monsieur,

« Un hasard m'a fait savoir que vous aviez l'intention de convertir en actions du journal l'*Époque* une somme que vous avez consacrée à la dot de votre fille.

« Ne me lisez pas avec la défiance que doit inspirer un homme qui ne signe pas sa lettre; je suis l'ami de ceux chez qui vous voulez placer vos économies; mais je suis certain que l'opération, qu'ils croient excellente, est mauvaise; de plus, je suis père de famille, et à ce titre je ne puis m'empêcher de vous informer que le placement que vous voulez faire ne peut être que ruineux pour la fortune de votre enfant.

« Je serais bien heureux de penser que cet avis ait pu modifier votre détermination, et je suis certain

que tôt ou tard vous me serez reconnaissant de vous l'avoir donné.

« Agréez, etc.

« *Signé :* UN COMPATRIOTE. »

Je ne sais ce qui est arrivé et si ma lettre a produit le résultat que je désirais obtenir ; j'ignore si le professeur de Pontlevoy est encore vivant ; mais, s'il existe encore et que ces lignes lui tombent sous les yeux, il saura à qui il doit d'avoir conservé son argent.

Peut-être bien aussi a-t-il suivi sa destinée et ses économies ont-elles été rejoindre celles de tant d'autres, car l'acharnement de celui qui veut devenir actionnaire dans une affaire quelconque ne connaît pas d'obstacle.

Il m'est nécessaire, pour prouver ce que j'avance, d'abandonner pour un instant l'*Époque* et Félix Solar ; nous les retrouverons dans quelques pages.

Le chapitre des sociétés californiennes tiendra certainement une place importante dans l'histoire de l'agiotage de notre époque ; la fièvre des lingots d'or avait gagné tout le monde ; je voulus un jour visiter l'une de ces administrations qui venait d'installer ses bureaux au-dessus du passage Jouffroy ; les blutoirs, les instruments inventés pour l'extraction de l'or, exposés sur la terrasse, avaient piqué ma curiosité, comme celle de tout le monde ; et bien que je fusse

convaincu qu'ils ne serviraient jamais à rien, malgré les envois en Californie annoncés à coups de réclame, je voulus aussi les voir de plus près.

Je pensais en entrant ne trouver que des figures inconnues, il me semblait ne devoir rencontrer là qu'un monde tout nouveau; quel ne fut pas mon étonnement de trouver, affairés, courant de tous côtés, montant, descendant les escaliers, traversant les couloirs des papiers à la main, une foule d'Israélites, gros nez busqués et tordus, barbes et cheveux rouge ardent ou noir d'ébène, que j'avais vus cent fois à la Bourse. Je pourrais les nommer tous, et la plupart d'entre eux sont devenus millionnaires. On m'eut bien vite expliqué après quelques mots de conversation que la société ne pouvait que gagner des millions; cet aveu m'encouragea à proposer l'insertion d'une annonce dans la *Chronique* que je rédigeais alors.

Ma proposition fut immédiatement acceptée, comme je savais déjà qu'il ne faut pas perdre de temps avec les sociétés financières qui, brillant du plus pur éclat aujourd'hui, sont éclipsées au lendemain, je fis paraître la *Chronique* cinq jours plus tôt; ma confiance en ces sortes d'opérations étant déjà très-limitée, je me hâtai de me présenter aux bureaux de la Toison-d'Or (c'était le nom de la Compagnie) le jour même de mon insertion; toute mon am-

bition était d'y toucher les 500 fr. qui m'étaient dus.

A mon grand étonnement on m'écouta sans sourciller et on m'indiqua un guichet; l'employé qui était chargé d'y recevoir le public prit mon bordereau, l'examina, l'épingla à un autre, puis y apposa un timbre sec; ce travail fait et comme je m'attendais à le voir toucher aux boutons d'un coffre-fort qui était près de lui, il m'indiqua, fort poliment du reste, un autre employé qui, courbé sur un bureau grillé, releva la tête à mon arrivée, prit mes papiers sans mot dire, les examina attentivement et y mit deux cachets de couleurs différentes.

— Passez au visa! me dit-il, en me rendant mes papiers.

Je passai au visa! mais, je dois l'avouer, sans la moindre espérance d'y être payé.

Arrivé là, le viseur s'empara de mes pièces, les soumit à un nouveau contrôle, les timbra derechef et me dit, en m'examinant avec curiosité : Passez à la caisse!

Cette fois j'éprouvai une forte émotion : mais elle fut de courte durée; le caissier, dès que je me présentai, me dit en relevant ses lunettes :

— Il faudrait voir M. le directeur, monsieur!

J'étais décidé à faire tout ce qu'on me dirait; je demandai le directeur; je fus reçu au bout d'une assez courte antichambre.

Quel ne fut pas mon étonnement quand, dans ce

président dont la poitrine était chamarrée de croix étrangères, je reconnus le chevalier d'Abunza, un homme du monde que j'avais rencontré dans les meilleures maisons ; il me reçut en véritable gentilhomme, comme un ministre (non républicain) qui accorde une audience.

Ses employés ou chefs de bureaux lui témoignaient le plus profond respect; peut-être bien, pour dire vrai, qu'ils le tutoyaient dès que le client avait tourné les talons, mais il était impossible de s'en douter à leurs salutations d'entrée et de sortie.

Le chevalier d'Abunza me demanda avec une grâce parfaite ce que je désirais de lui ; je l'eus bien vite mis au courant.

Il prit à son tour mes malheureux papiers, les noircit de sa signature et parut réfléchir un instant. Je *la* vois venir ! fis-je à part moi ; j'ai une signature de plus, mais je ne toucherai pas un maravédis !

Jugement téméraire s'il en fut ! le chevalier sonna, et, pour m'éviter la peine de me déranger, envoya à la caisse un garçon en superbe livrée, qui revint et posa devant moi cinq colonnes de pièces de cinq francs en vrai argent.

Je n'en pouvais croire mes yeux ! j'étais payé ! Bien vite je pris mes pièces de cinq francs et j'en fis deux rouleaux que je mis dans mes poches.

— Causons, maintenant ! me fit de son air le plus aimable le chevalier d'Abunza.

Un froid me passa dans le dos, il me semblait que chacune de mes pièces de cinq francs s'agitait dans mes poches pour retourner vers leur maître ; je prétextai une affaire urgente qui devait me retenir une heure, au bout de laquelle je reviendrais causer avec le plus grand plaisir.

En effet, je courus chez moi déposer cette recette inespérée, et une heure après je remontais l'escalier du passage Jouffroy.

Si les flots sont changeants, les aspects des sociétés californiennes ne le sont pas moins ; une foule énorme stationnait à la porte de la Toison-d'Or ; j'entrai néanmoins et assistai à un spectacle aussi imprévu que possible ; les commis, si vifs et si pimpants tout à l'heure, avaient arboré des airs plus modestes ; la justice venait de faire une descente, et un commissaire de police, escorté de secrétaires et d'agents, ceint de son écharpe tricolore, verbalisait sur le bureau du caissier qui m'avait reçu si majestueusement.

Je voulus demander quelques détails à un brave monsieur qui était auprès de moi et qui paraissait s'intéresser à tout ce qui se passait là.

— Quel contre-temps, me dit-il de l'air du monde le plus désappointé ! moi qui venais pour prendre des

actions! Puis, tirant sa montre avec précipitation et comptant sur ses doigts : Il est quatre heures moins un quart, d'ici à la rue de Trévise quatre heures, parfait! j'ai encore le temps d'aller au Lingot d'or.

Le Lingot d'or était une société californienne dont l'histoire fut celle de la Toison-d'Or.

Les victimes de ces compagnies qui firent tant de bruit se recrutaient dans toutes les classes de la société.

Témoin ce brave curé qui, à l'époque où florissaient les sociétés californiennes administrées par des gens recrutés dans la forêt de Bondy ou ses environs, m'adressa la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Je m'abonne à votre journal; les idées chrétiennes et légitimistes que vous émettez sont les miennes. Cette communauté d'opinions m'enhardit jusqu'à vous prier de vouloir bien me rendre un petit service.

« Voilà de quoi il s'agit :

« Je vous envoie ci-joint mille six francs; les six francs représentent le montant de mon abonnement à la *Chronique*, les mille francs vous serviront à prendre en mon nom quelques actions dans les différentes sociétés californiennes à votre choix, que je vous

serai fort obligé de me transmettre le plus tôt possible.

« Pardon de ce dérangement.

« Veuillez agréer, etc. »

Comme je connaissais à fond le passé, le présent et l'avenir des sociétés californiennes, j'écrivis de suite à mon brave curé :

« Monsieur le curé,

« Vous avez eu une bonne inspiration; vos six francs sauveront vos mille francs que j'ai l'honneur de vous renvoyer ci-joints après renseignements pris sur les différentes sociétés, dont tous les gérants sortent du bagne ou sont sur le point d'y entrer. »

Trois jours plus tard, je recevais une nouvelle lettre de mon abonné ; la voici mot pour mot : je l'ai sous les yeux et je la copie :

« Monsieur de Villemessant,

« Je profite de votre excellent conseil, veuillez donc n'en prendre que pour les 500 francs ci-joints.

« Votre dévoué, etc., etc.

« B..., curé de.... »

Je pourrais rapporter des centaines de faits qui caractérisent, comme celui-ci, l'intrépidité de l'ac-

tionnaire en général et de l'actionnaire de journal en particulier. Le succès fabuleux de la *Gazette des Tribunaux* a été l'occasion de la perte de bien des millions. De même que les avocats ne manquent jamais de citer l'affaire de Calas ou celle de Lesurques, pour impressionner les jurés qui tremblent pendant que les coupables se rassurent, de même le *lanceur* d'un journal n'oublie jamais de rappeler les fortunes qu'a faites la gazette en question pour attirer les actionnaires dans ses filets.

En effet, comment ne pas être au moins ému quand on vous apprend que chacune des 36 actions émises à la fondation de la *Gazette des Tribunaux*, et représentant 2,000 francs chacune, vaut aujourd'hui 30,000 francs! sans compter que les actionnaires n'ont jamais versé plus de 250 francs par action! D'abord divisées en deux, les actions ont été de nouveau partagées par moitié, en sorte qu'il y a présentement des quarts qui valent 7,500 francs. Voilà qui prouve surabondamment pour ceux qui en douteraient, la force et l'importance de l'annonce pour le succès d'un journal; les faillites, les jugements, les ventes, etc., c'est là qu'il faut chercher l'explication de la fortune de la *Gazette des Tribunaux*.

Un garçon du café où déjeunaient quelques rédacteurs de la *Gazette* fut assez heureux pour prendre deux actions qui ont fait sa fortune.

Les légendes des actionnaires de notre siècle rempliraient des volumes ; je me rappelle qu'à l'occasion de la fusion du *Cabinet de lecture* avec un autre journal, les actionnaires furent réunis par le nouveau directeur ; ceux-ci, fidèles à la convocation, arrivèrent avec leur résignation accoutumée, pour apporter chacun les vingt-cinq ou trente francs que l'administration leur demandait à la fin de l'année.

Quelle ne fut pas leur surprise quand le directeur, après un discours fort éloquent, arrivé au chapitre de l'appel de fonds, annonça à son auditoire que le journal ayant commencé à faire d'assez bonnes affaires, il leur serait délivré un dividende.

Chacun se regarda avec le plus profond étonnement ; il semblait qu'on fût dupe d'une mauvaise plaisanterie.

La stupéfaction fut si vive qu'il me suffira de citer un fait pour en donner idée.

Un des actionnaires, M. de Nonjon, habitué à rapporter régulièrement une somme plus ou moins forte à toutes les convocations, arrive à cette réunion, après que le gérant a prononcé son discours : comme d'habitude il porte dans sa poche un petit sac contenant le montant du tribut qu'il a coutume de [illegible].

À l'appel de son nom par le gérant, il tire d'instinct [illegible] de sa poche et demande [illegible]

Celui-ci ne comprend pas bien, et offre de lire son rapport.

— Je vous demande combien? dit M. de Nonjon en insistant.

Il fallut bien finir par s'entendre; mais l'étonnement de M. de Nonjon fut si grand qu'il demanda à s'asseoir; une fois dans un fauteuil il y perdit connaissance; on le rapporta chez lui et le lendemain il était mort.

Comme on le voit, l'actionnaire est naturellement disposé à la perte et il est bien rare qu'il proteste beaucoup quand il voit ses actions n'avoir plus d'autre valeur que celle du papier à la livre. Papier bien cher cependant et dont la gravure, le choix de la couleur, le format ont coûté bien des hésitations, bien des peines aux lanceurs d'affaires!

Les discussions des conseils d'administration pour savoir s'il faut choisir un papier rose, aventurine, cendre de rose, jaune souci, vert d'eau, sont au moins aussi orageuses que celles de nos députés; on ne manquait pas, sous l'empire, de prendre le violet ou le vert pour une affaire qu'on voulait laisser croire patronnée par le gouvernement; presque toujours le gris est repoussé; il rappelle le demi-deuil et il ne faut pas donner l'idée d'une perte à ceux qui doivent apporter leur argent; le bleu a beaucoup de succès,

c'est la couleur du ciel pur... les nuages viendront plus tard!

N'allez pas croire que l'actionnaire se sépare de son action, même quand il lui est bien prouvé que l'affaire qu'elle représente est tombée dans l'eau, et que directeur et conseil de surveillance sont aux galères, occupés à sculpter des noix de coco. Loin de là, il garde précieusement son morceau de papier, et il a raison, car un jour ou l'autre un individu se présentera chez lui pour le lui acheter. Je tiens le renseignement d'un syndic et je le donne gratis aux âmes candides qui se demandent ce qu'on peut faire d'actions dont pas un seul coupon n'a été et ne sera jamais détaché.

Voici l'explication fournie par le syndic en question.

Un monsieur quelconque éprouve le besoin de faire faillite les poches pleines, le tribunal lui demande compte de ses pertes, il pousse l'indiscrétion jusqu'à vouloir savoir ce qu'est devenu l'argent entré dans la caisse. Bien vite cet honorable commerçant ouvre un volumineux portefeuille et étale aux yeux de la justice une liasse de papiers multicolores : mouzaïas, chaudronneries, dîners de la rue Laffitte, forêts de chênes-liéges dans des pays qui ne produisent que des champignons, tout y passe.

Le tribunal apprécie, il ne peut pas admettre qu'un

monsieur qui collectionne des actions de toutes les mauvaises affaires soit autre chose qu'un imbécile, et le tour est joué.

Si, comme je viens de le constater, l'actionnaire est généralement disposé à la perte et témoigne parfois des sympathies au gérant qui le ruine, il faut reconnaître aussi que, par un étrange phénomène, il devient difficile dès que les dividendes apparaissent à l'horizon, et tout à fait intraitable quand ils dépassent ses prévisions.

Je me rappelle qu'un jour, en quittant une réunion d'actionnaires qui venaient de toucher des sommes auxquelles ils ne devaient guère s'attendre, deux d'entre eux, qui marchaient devant moi, s'arrêtèrent sur le palier de l'escalier en discutant avec véhémence. J'écoutai en passant un fragment de leur conversation que je reproduis textuellement :

Premier actionnaire. — En voilà un dividende ! qui est-ce qui se serait jamais attendu à cela quand on a lancé l'affaire ?

Deuxième actionnaire. — Cela prouve que nos gérants doivent en fourrer fièrement dans leurs bottes ! — Il faudra les surveiller.

Une étude bien curieuse à faire serait celle, non

pas de ceux qui exploitent ces sociétés, mais des gens qui exploitent ces exploiteurs.

En principe, dès qu'une affaire se manifeste dans le monde financier, on voit apparaître un misérable qui, flairant le scandale et pensant bien que ceux qui se mettent à la tête de ces compagnies d'aventure ne sont pas sans avoir quelques petites peccadilles sur la conscience, vient, sous prétexte de journalisme et de réclame, tenter de les *faire chanter*.

Je me rappelle avoir vu à cette époque une sorte de pâle bossu, moins la bosse et l'esprit, qui s'était fait une spécialité de ce charmant métier; si jamais ce monsieur, à qui je ne ferai pas le déshonneur de le nommer et que je me contenterai de désigner sous le titre de *l'homme aux petits ménages*, avait le courage ou l'imprudence d'aller visiter Toulon, il y retrouverait sans aucun doute un grand nombre des clients qu'il a le plus chaudement patronnés.

Le procédé de ce malfaiteur de lettres est bien simple; dès qu'une société est fondée, il lance dans son *journal* et sous forme d'entre-filet une invite qui se résume à ceci: « MM. X.., viennent de fonder une société au capital de tant de millions; il ne serait pas mauvais, dans l'intérêt de ceux qui ne savent à qui ils portent leur argent, de connaître les antécédents non-seulement de ces messieurs, mais aussi des membres du conseil de surveillance; nous allons en

faire une *étude sérieuse*, et nous pourrons sous peu de jours renseigner nos lecteurs sur la solidité de leur compagnie, etc. »

Pour éviter des attaques, la société n'a rien de plus pressé que de capituler et de payer des réclames qui, vu le maigre tirage du journal, ne sont jamais lues par personne. Si par hasard la compagnie résiste, on fait un exemple qui sert d'épouvantail aux sociétés de l'avenir; la colère du maître chanteur ne connaît plus de bornes.

Mais, me direz-vous, afin d'arriver à produire un nombre d'exemplaires assez considérable pour porter une atteinte sérieuse à la réputation d'un homme et d'une compagnie, il est nécessaire que ce morceau de papier infect ait un certain tirage.

Grave erreur; notre artiste en chantage a trouvé moyen de produire avec vingt ou trente numéros de sa feuille autant de mal au financier récalcitrant, que s'il avait tiré à vingt mille exemplaires; si celui qu'on doit attaquer possède un passé qu'il est parvenu à dissimuler, soit à la famille de sa femme, par exemple, soit aux gens avec lesquels il était en relations d'affaires, bien vite on leur expédie par la poste un numéro du journal rempli d'effroyables révéltaions; les beau-père, belle-mère, amis, le notaire, le propriétaire, le concierge, le tailleur, les fournisseurs

de toutes sortes, le cercle, le café, le commissaire de police du quartier, le procureur du roi, de la république ou de l'empire (suivant les régimes), reçoivent l'exemplaire dénonciateur dont le passage intéressant est entouré de crayon rouge.

L'industrie de ce misérable lui a permis d'amasser une malhonnête aisance.

Il essaye maintenant, dans sa feuille qu'on ne trouve que chez les décrotteurs, d'aboyer contre les journaux, dans l'espoir d'une polémique productive. Tout naturellement, personne ne daigne lui répondre; aussi gourmande-t-il de son mieux les pauvres diables qui sont à son service et qui ont épuisé toutes les injures de leur monde et du sien.

Vous allez me demander par quel hasard il ne s'est pas trouvé quelqu'un qui, lorsque ce remarquable drôle s'est présenté chez lui, pour se livrer à son commerce, ne lui a pas fait sauter les escaliers avec accompagnement de coups de pied au derrière.

Rassurez-vous, chers lecteurs, cet accident lui est arrivé plusieurs fois, mais il ne s'en est jamais vanté; il s'est, dans ce cas, contenté d'interrompre toutes relations avec son client, a considéré l'affaire comme avortée, et s'est bien gardé de recommencer.

J'arrête ici ma digression. J'ai voulu prouver par quelques exemples que les actionnaires formaient une

espèce particulière; des actionnaires aux sociétés et des sociétés aux gens qui les exploitent il n'y avait qu'un pas, je l'ai franchi. Je rentre dans mon chemin et je reviens à l'*Époque* et à Félix Solar.

Si l'*Époque* était une affaire difficile à conduire, il faut cependant reconnaître que, sans la polémique acharnée de M. de Girardin, Solar se fût peut-être tiré d'affaire; mais il était écrit que tout, même les réclames gigantesques de l'*Époque*, devait tourner contre elle.

Grands et petits, les journaux semblaient s'être donné le mot pour paralyser son essor. De même que le *Charivari* n'avait pas manqué, lorsque M. de Girardin créa la *Presse*, de lui faire dire: Je perds sur chaque abonné, c'est vrai, mais je me rattrape sur la quantité! il n'oublia pas non plus de caricaturer l'*Époque;* on voyait une lithographie représentant deux porteurs qui échangeaient le dialogue suivant :

— Quel sacré métier! je n'ai pas encore vendu un numéro.

— Eh bien, moi, répondait l'autre, je ne suis pas trop mécontent, j'ai failli en vendre un.

Malheureusement les caricatures avaient raison et l'administration de l'*Époque*, déjà bien malade, usait de tous les systèmes de réclame par l'intermédiaire de ses porteurs; exemple:

Le public, fatigué des aboiements de ses vendeurs, s'était plaint à la préfecture de police qui avait inter-

dit toute espèce de cris sur la voie publique ; l'*Époque*, ne voulant pas se résoudre à renoncer à un aussi excellent procédé d'annonce, avait cherché un moyen terme : elle avait trouvé ceci :

Quand il pleuvait et qu'un certain nombre de gens dénués de parapluie s'étaient réfugiés sous une porte cochère, bien vite un des porteurs guêtrés en question allait se mêler à leur foule et là, sans adresser la parole à personne, déployait un exemplaire du fameux journal et se livrait au monologue suivant :

— Vraiment ! c'est étourdissant ! Un journal comme celui-ci pour trois sous ! On me l'aurait dit que je ne l'aurais jamais cru ! Comment, qu'est-ce que je vois ? Un article de M. Granier de Cassagnac ! un article de M. Solar ! et, de plus, les *Lettres de Grimm*, par Amédée Achard ! Voilà la matière de trois journaux dans un seul et tout cela ne coûte que trois sous ! Mais c'est à n'y pas croire, ils veulent donc absolument se ruiner, ces gens-là !

Le passant, séduit, finissait généralement par demander un numéro de l'*Époque*, dont le marchand avait l'air de ne se séparer qu'avec la plus grande peine.

Malgré tous ces expédients, la vie de l'*Époque* touchait à son terme ; les notes à payer se multipliaient dans une proportion que les ressources du journal n'autorisaient guère ; —Bohain, qui était l'activité de

l'affaire, prenait une voiture, dans les cas pressants, et revenait toujours avec ce qu'il fallait. Un beau jour, il ne revint pas : l'*Époque* avait vécu ; elle avait échoué contre la facture du guêtrier, qui fit un procès dont M. de Girardin rendit compte dans son journal.

Aux petites causes les grands effets, comme disait Scribe : Cavaignac avait résisté à la guerre ardente que lui avait faite Girardin, il périt politiquement pour avoir retardé d'une heure le départ de la poste ; l'*Époque* avait lutté contre des échéances effroyables, elle vint échouer contre la faible note d'un vulgaire fabricant de guêtres ! *Sic transit gloria mundi,* dirais-je, si j'avais appris le latin, mais comme il n'y a guère que ceux qui ne le savent pas qui font des citations, je reste dans le droit commun.

Longtemps après qu'il n'était plus question de l'*Époque* que comme d'un lointain souvenir, Solar rentra chez Mirès et devint millionnaire ; mais les millions s'évanouirent, et chose bizarre, si Solar, quand il est mort à Marseille pendant le siége de Paris, a laissé de la fortune, il l'a due en partie à une affaire de bateaux à vapeur à laquelle il s'intéressa par obligeance.

Rien n'était plus curieux que Félix Solar chez

Mirès, qui l'avait recherché, je crois plutôt pour son incontestable honnêteté et son grand talent d'écrivain, que pour son intelligence financière. Il fallait le voir trônant dans son cabinet avec l'aspect d'un pacha. Abdomen proéminent, cheveux ras et noirs comme l'ébène, on l'eût pris pour un Turc, moins le fez.

Assis, ou plutôt étendu dans son fauteuil, il recevait avec un grand sérieux la foule des courtiers qui venaient le mettre au courant de ce qui se passait à la Bourse ; chacun d'eux lui présentait une fiche sur laquelle il laissait un instant errer ses yeux, et qu'il rendait en disant nonchalamment : Bien !

Un jour que j'assistais à l'une de ces séances, je lui dis bas à l'oreille : — Avouez que ces petits papiers sont écrits dans une langue que vous ne savez pas plus que moi, et que vous comprendriez aussi facilement le chinois.

Solar sourit doucement et, se penchant à son tour vers moi : — C'est peut-être plus vrai que vous ne le pensez ce que vous dites là !

Au milieu de son opulence improvisée Solar se prenait souvent à regretter sa bohême passée.

C'était ce qu'il ne cessait de répéter à Gaiffe, son inséparable et son secrétaire, qui lui fit un jour la réponse suivante :

— Vous devez, lui dit Solar, avoir gagné une centaine de mille francs chez nous ?

— Mais je ne crois pas... fit Gaiffe avec embarras.

— Rien n'est plus facile que de faire vérifier par le caissier, dit Solar.

— Oh ! inutile ! répondit Gaiffe... Il est vrai que j'avais ici une centaine de mille francs, mais je les ai retirés pour les mettre chez Rothschild.

Le plus grand plaisir de Solar arrivé à la fortune était de revoir les amis de ses commencements et de leur rendre service. Parmi ceux qu'il n'avait pas cessé de fréquenter était Louis Lurine, dont j'ai parlé au début de cette notice.

Par un étrange caprice, le nom singulier de Lurine était un nom de son choix ; et Dieu sait les plaisanteries qu'il lui a values !

Je me rappelle à ce sujet un mot d'Alexandre Dumas, qui, apprenant que Lurine venait d'être décoré, s'écria: « Je le savais, je sais même qu'il a promis au ministre de ne plus manger d'asperges ! »

Son véritable nom était Lurinas ; bien que né à Bordeaux et d'origine espagnole, Louis Lurine avait l'aspect d'un créole ; il était fort distingué de tournure et de manières ; toujours vêtu de noir, il se présentait avec un air funèbre qui étonnait tout d'abord.

Il avait travaillé pour le théâtre de l'ancien Vaudeville avec Ancelot, Maurice Alhoy et Jacques Arago ;

abandonnant le théâtre pour s'occuper de publications de librairie, telles que *les Prisons de Paris, les Couvents de Paris, la Police de Paris, les Rues de Paris, les Pêcheurs en eau trouble* dans le *Figaro*, il se fit une réputation d'homme d'esprit, mais ne put jamais toucher à un certain niveau de renommée et d'influence que bien des gens qui lui étaient inférieurs avaient atteint et dépassé. De là l'humeur sombre ou plutôt mélancolique que tous ceux qui l'ont connu remarquaient en lui.

La fortune cependant parut lui sourire un instant. En 1859, Solar le commandita quand il prit la direction du Vaudeville. Il pouvait enfin espérer trouver le bien-être après lequel il courait depuis si longtemps, quand une suite d'affaires désastreuses vint le forcer à se retirer de son théâtre. Le chagrin qu'il en éprouva, joint à la douleur qu'il ressentit de la perte de son frère, vint mettre fin à son existence.

Louis Lurine avait beaucoup d'esprit, d'esprit de mot surtout. Il était fort brave et très-soucieux de sa dignité.

Un jour, en se promenant dans le passage Jouffroy, il surprend un individu insultant une femme. Louis Lurine s'avance et l'interpelle vertement. L'individu lui dit sottement :

— Est-ce parce que vous êtes décoré que vous croyez me faire peur ?

— C'est justement parce que j'ai un ruban rouge à ma boutonnière, lui répliqua-t-il, que j'entends me faire respecter.

Et là-dessus, une paire de soufflets administrés au monsieur qui se tint pour satisfait.

Un autre jour, se trouvant chez une actrice assez connue, on vint annoncer que le protecteur de la dame montait l'escalier. Louis Lurine, n'étant pas homme à se cacher dans une armoire, l'attendit de pied ferme.

On devine la tournure que prit la conversation dès que ces messieurs eurent échangé seulement un coup d'œil.

— Comment vous appelez-vous, enfin, monsieur? demanda impérieusement le protecteur.

— Je m'appelle Lurine!

— Mais quand on porte un nom comme le vôtre, s'exclama d'un air triomphant le monsieur, on sort par la fenêtre!

— C'est défendu par les ordonnances de police! répondit fièrement Louis Lurine en le regardant entre les deux yeux.

Inutile de dire que le protecteur, comprenant qu'il était en présence d'un homme sérieux, renonça à la malencontreuse idée de lui faire prendre le chemin qu'il venait d'indiquer.

Après Louis Lurine, Gaiffe était celui que Solar

affectionnait plus particulièrement ; c'est dans son sein qu'il épanchait ses secrets ennuis ; les femmes avaient toujours joué un rôle très-important dans sa vie et il ne pouvait s'empêcher de soupirer en reconnaissant que les petites dames qui l'assaillaient de toutes parts s'occupaient plus de la conquête de son portefeuille que de celle de son cœur.

Gaiffe souriait en pensant aux tourments de ce sultan qui voulait être aimé pour lui-même.

Un jour pourtant il se présenta chez Solar et lui tint à peu près ce langage :

— Vous avez raison, il n'est rien de plus doux que de ne devoir l'affection des femmes qu'à son mérite personnel.

Solar le regarda avec étonnement ; Gaiffe continua :

— Tel que vous me voyez, j'ai inspiré une passion véritable à une petite fleuriste que j'adore et qui me prend pour un ouvrier ciseleur.

— Vous vous moquez de moi, fit Solar.

— Non, et la preuve c'est que je veux vous associer à mon bonheur.

— Qu'entendez-vous par là ?

— C'est bien simple : je veux vous faire une félicité toute pareille à la mienne ; ma fleuriste, qui demeure au faubourg Saint-Antoine, reçoit demain soir à dîner une piqueuse de bottines de ses amies, qui n'a que dix-huit ans, et qui est belle comme les amours.

Solar se leva subitement et serra la main de Gaiffe.

— Merci! mais je ne suis pas plus bête qu'un autre; si innocente que soit votre piqueuse de bottines, elle saura mon nom, les femmes devinent tout; elle ne pensera qu'à me demander une voiture et des chevaux sans examiner si je vaux seulement la peine d'un caprice.

— Laissez-moi terminer, fit Gaiffe qui l'avait patiemment écouté; demain donc, la piqueuse de bottines vient dîner à six heures. A six heures moins cinq minutes, je casserai par maladresse un carreau. Il faudra bien le remplacer pour ne pas rester dans un courant d'air; on guettera un vitrier, on le fera monter, et comme malgré son humble costume il sera beau garçon et de bonne façon on finira par l'inviter à dîner.

— Vous êtes fou, vous voulez que je me déguise en vitrier!

— Absolument; seulement, soyez là à l'heure juste; le hasard pourrait faire passer un autre vitrier et tout serait perdu.

Cette fois Solar ne se tint pas de joie; il riait comme un enfant à l'idée de cette aventure, et son cœur tressaillait d'aise en pensant qu'il serait enfin apprécié... fût-ce par une simple piqueuse de bottines.

Le lendemain, à six heures moins cinq minutes, les

habitants du faubourg Saint-Antoine entendaient le bruit d'un carreau qui volait en éclats; au même instant passait un vitrier criant : *Oh vîtriii! oh vîtrii!*

Un psitt! très-accentué perça les airs et le vitrier grimpa dans la maison...

Arrivé devant la fenêtre où il devait remettre un carreau, le vitrier se trouva si embarrassé qu'il aima mieux casser par maladresse celui qu'il apportait que d'essayer de le poser; il s'excusa si poliment de ce contre-temps, servit des phrases d'un ton si délié et si galant, qu'il fut immédiatement trouvé au-dessus de sa position ; deux ou trois madrigaux de haut goût firent un si bon effet qu'on ne voulut pas se séparer et que l'ouvrier fut invité à dîner entre les deux jeunes filles, vis-à-vis le ciseleur.

Il avait du reste fort bon air sous son bourgeron bleu et avec sa casquette de gamin sur l'oreille.

Longtemps le prétendu ciseleur et le faux vitrier se rencontrèrent chez les deux grisettes, et toutes les fois qu'il revenait du faubourg Saint-Antoine, Solar ne manquait pas de dire à Gaiffe :

— Enfin, je suis aimé pour moi-même !

A quoi Gaiffe se gardait bien de rien répondre; car il lui eût fallu avouer que les deux grisettes n'étaient autres que des cocottes à qui il avait donné deux rôles dans la comédie qu'il avait jouée lui-même au bénéfice de son ami.

III

NESTOR ROQUEPLAN

Depuis que j'ai repris la publication de ces mémoires, un grand nombre de personnes m'ont reproché d'y parler beaucoup des autres et peu ou point de moi ; reproche doux s'il en fut jamais et que je suis, je dois l'avouer, fier d'avoir mérité.

Je répondrai néanmoins à ceux qui me l'ont adressé, qu'outre que je ne trouve pas mon personnage assez intéressant pour consacrer un ou deux volumes à ses faits et gestes, je me suis engagé avant tout, en commençant ce travail, à relever les morts tombés dans nos rangs, pendant une si terrible tempête que ce n'est guère qu'aujourd'hui qu'on s'aperçoit de leur disparition : c'est bien le moins, ce me semble, que la vie d'hommes comme Alexandre Dumas, Villemot, Solar, Roqueplan, etc., etc., soit connue de ceux pour qui ils ont dépensé tant d'esprit et de talent.

Peut-être bien que les lecteurs sévères remarqueront que parmi le grand nombre d'anecdotes, de mots qu'on retrouve dans ces mémoires, il en est qu'ils ont

déjà entendus ou qui ne leur paraissent pas absolument inédits. Je répondrai que la remarque est sensée, mais que n'ayant pas l'intention de fabriquer des bons mots pour les mettre à l'actif de tant et de si considérables gens d'esprit, j'ai dû me contenter de répéter les reparties, les plaisanteries qu'ils ont faites devant moi, ou celles qui m'ont été rapportées par des tiers.

Non content de ce que je savais par moi-même de Roqueplan, j'ai voulu compléter la présente étude à l'aide des souvenirs de ceux qui, vivant plus que moi avec lui, devaient m'apporter ces détails de l'existence intime, cent fois plus précieux pour l'observateur qui veut connaître un personnage, que toutes les phrases et dissertations du monde.

C'est auprès de MM. Eugène Gautier, Gustave Claudin, de Rovigo, Siraudin, etc., etc., que j'ai puisé mes meilleurs renseignements ; si j'avais connu à dix lieues à la ronde quelqu'un de mieux informé qu'eux, je n'aurais pas hésité à me mettre en campagne pour le forcer à collaborer à ma notice. On voit donc que c'est bien volontairement que j'ai pris dans mes mémoires un second plan, pour laisser le premier aux personnages que je veux faire connaître à mes lecteurs.

Nestor Roqueplan est pour moi l'être le plus heu-

reux qui ait vécu à Paris; il l'avait étudié à fond et savait admirablement jouir de toutes les ressources que notre capitale offre aux hommes intelligents; né sans fortune, il a trouvé moyen de vivre comme un millionnaire qui saurait dépenser son argent.

Pour ceux qui ne le connaissaient que peu, Roqueplan était un sceptique dont l'esprit pouvait bien avoir tué le cœur et dont l'égoïsme accompli devait étouffer tout sentiment humain. Je n'ai jamais, pour moi, été dupe de ses allures, et je sais de source certaine à quel point il était bon pour les siens.

Que de fois j'ai vu Nestor aller visiter son frère Camille, un véritable artiste qui bien que mort vit encore aujourd'hui dans son œuvre. Que de fois j'ai vu de ma fenêtre, qui faisait face à l'appartement que Camille occupait rue Drouot, Roqueplan monter chez son frère et, par un raffinement du cœur, affecter de s'étendre avec lui sur le petit toit de sa terrasse en disant: Moi aussi je tousse comme toi et je viens me refaire au soleil!

J'avais l'habitude de leur souhaiter le bonjour de mon balcon; nous causions ensemble, nous riions par-dessus la rue. Un jour, hélas! il n'y eut plus ni causeries ni rires, la fenêtre de Camille resta fermée, et quand Nestor Roqueplan redescendit de chez son frère, qui venait de mourir, je vous jure que personne ne l'eût pris pour un sceptique.

Nestor Roqueplan débuta très-jeune dans le journalisme ; il était entré sous la Restauration au *Figaro*, à l'avénement de Bohain, son ami intime. Il y écrivit des articles sur le *Salon*, inspirés, dit-on, par son frère Camille et spirituels comme tout ce qu'a dit ou écrit l'auteur des *Nouvelles à la main*. Il y faisait aussi le compte rendu du Théâtre-Italien.

Roqueplan était, du reste, l'un des plus largement rétribués parmi ses jeunes collègues ; l'administration lui *promettait* cinquante francs par mois, cinq francs de plus qu'elle ne faisait espérer à Janin, et celui-ci ne le lui a jamais pardonné. On n'a pas oublié la polémique soulevée par les deux ex-confrères à l'occasion du *Juif-Errant*, et dont cet ouvrage ne fut évidemment que le prétexte spécieux.

Cette guerre littéraire d'un directeur de théâtre et d'un journaliste pourrait bien, dans l'histoire, avoir nom : *Le Duel à l'effigie d'une pièce de cent sous*. Les arrérages de cette somme de cinquante francs, longtemps accumulés, furent transformés par la suite en une action représentant la deux-cent cinquantième partie de la propriété du journal. Le jour où la munificence de son ami Bohain le mettait à la tête de ce capital *homœopathique*, nul doute que Roqueplan ne dût se croire un personnage autrement important qu'à l'époque de sa prise de possession directoriale à l'Opéra.

J'ai parlé plus haut de la polémique entamée entre

Roqueplan et Jules Janin. Bien que les adversaires aient fait depuis longtemps la paix ensemble, il peut être curieux de voir jusqu'à quel point Roqueplan savait être agressif quand il le voulait.

En réponse à un feuilleton de Jules Janin, à un maître feuilleton comme le prince de la critique en sait faire à ses jours d'humeur sarcastique, Roqueplan monté au paroxysme de la colère répondit :

« Votre plume crache, étoile le papier et ne sait pas courir droit ; votre phrase est incertaine et insoumise ; marchant au hasard et sans ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres malades d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent ; le mot ne vient jamais !

« Aussi permettez-nous de la disséquer, votre phrase grassouillette, pouparde et vieillotte ; nous répondons que cette enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, peut-être pas une veine !

« Ayant reconnu vous-même sans doute, d'abord que vous n'entendiez rien à la critique, ensuite que votre style avait épuisé tous ses pétards, vous avez voulu devenir raisonnable, prendre du ventre et faire le savant.

« Cette entreprise fut difficile, etc. »

Et plus loin :

« On se demande pourquoi, n'y étant forcé par rien, ni par la nature de votre besogne, ni par la condition de vos lecteurs, vous consommez tant de Théo-

crite, d'Aristophane et d'Horace, à moins que vous ne nourrissiez encore l'illusion d'un fauteuil à l'Académie... (Ici ce pauvre Roqueplan n'était point devin !)

« Est-ce pour en faire accroire à Grassot que vous parlez si souvent latin ?

« La belle affaire, en rendant compte de ***Grassot embêté par Ravel,*** vaudeville du Palais-Royal, que de poser cette question : ***An Ravelus embêtat magis Grassotum quam Grassotus embêtat Ravelum ?***

« Comme votre domaine s'enrichit quand vous dites : ***Invenio*** (Ammianus Marcellinus), cet acteur ***jocosum histrionem*** (Velleius Paterculus), plus drôle, ***droliorem***, comme dit Tacite, que son partenaire, son camarade, son rival, ***æmulus,*** selon l'expression belle et simple de Salluste.

« Quant au grec, vous n'en savez pas grand'chose, si je puis en juger.

« Du reste, je m'en rapporte à mon neveu, enfant de treize ans et demi, élève de quatrième, dernière division, professeur M. Brosselard, collége Saint-Louis ; il vient de passer auprès de moi ses derniers jours de congé.

« J'ai fait lire à cet enfant votre article. Triste lecture ! triste congé ! ***Tristes ferias !*** diriez-vous. Quoi qu'il en soit, il me paraît bon que cet enfant sache de bonne heure ce que sont les hommes et les choses de ce temps-ci ; je ne veux pas qu'à l'âge de dix-huit ans il honore des renommées décrépites, et si

vous écrivez encore alors, il faut qu'il dise avec étonnement : « Est-ce que le vrai Janin écrit toujours ? » comme on dit à l'Hippodrome : « Est-ce vraiment bien la vraie madame Saqui qui danse encore sur la corde ? »

« Donc, mon neveu s'est arrêté dans sa lecture : « Monsieur Janin ne sait pas le grec ! s'est-il écrié : la bonne racine qu'il a *imaginée;* sur trois mots grecs, un barbarisme et un solécisme ! *Braduglultos*, barbarisme ; *to arton*, *le pain*, on doit dire : *o artos*, solécisme. »

« Mon neveu a raison, et, dans son langage de collége, il vous appelle cancre.

« Donc, à genoux ! l'élève Janin ! à genoux au milieu de la classe, avec un bonnet d'âne !... Cinq cents vers à l'élève Janin !

« Quand je pense que j'ai grondé mon neveu pour n'avoir été que le seizième en grec à la dernière composition !

« A pédant, pédant et demi. J'en suis honteux moi-même; mais il est moral que Grassot ne vous croie pas plus longtemps fort en grec et en latin. »

Ce qui n'empêchait pas Roqueplan de constater que Jules Janin, pour avoir peut-être moins fort frappé sur lui, n'avait pas frappé moins juste.

Pendant que nous parlons du *Figaro*, rappelons

qu'à l'époque de sa fondation, en 1826, il n'intervint que pour sangler, à droite et à gauche, dans la question des romantiques, sur le vieux M. de Jouy et sur le jeune Victor Hugo. Le poëte s'étant décidé à venir visiter les rédacteurs dans la cave qui leur servait de bureau de rédaction, les hostilités cessèrent; mais ce ne fut que plus tard, sous le ministère Martignac, que le journal prit une position en avant dans le camp des novateurs et servit ouvertement trois maîtres : le libéralisme, le dieu Shakespeare et son prophète Victor Hugo.

Au nombre des amis et collaborateurs de Roqueplan au *Figaro*, était Hippolyte Rolle, dont la toilette mérite un souvenir. Sa tenue était irréprochable : pantalon jaune collant, cravate blanche à carcan et à nœud à rosace, habit couleur flamme d'enfer à manches à gigot; on ne pouvait lui opposer comme maître ès élégance que son camarade Roqueplan, pour qui la toilette a toujours été une affaire importante; nous reviendrons du reste sur la manie des costumes de Roqueplan qui mérite, comme on le verra, un chapitre particulier.

Forcément lancé à pleines voiles dans la politique, Roqueplan fut, en 1830, l'un des signataires de la protestation contre les célèbres ordonnances de Charles X; tous ceux qui avaient adhéré à cette protestation furent décorés de juillet et autorisés, plus

tard, par arrêté ministériel, à échanger leur ruban tricolore contre celui de la Légion d'honneur.

Ce fut d'abord à qui ne ferait pas le premier pas pour obtenir cette faveur de la nouvelle monarchie ; mais on se raisonna, on se dit qu'après tout on n'avait pas affaire à un tyran, on vanta son libéralisme et on demanda la fameuse croix ; Roqueplan fut un des premiers qui firent la démarche, il arbora le ruban rouge et les autres firent comme lui.

Resté dans les rangs de la presse, bien qu'ayant pris, en 1831, la direction du Théâtre des Nouveautés, situé sur la place de la Bourse, avec Bohain et Bossange, Nestor Roqueplan était rédacteur d'un journal intitulé *la Charge,* subventionné par le gouvernement, et rédigé par A. Brindeau, Waleski, Latour Mézeray, etc. Ce serait beaucoup avancer que de dire que ces messieurs passaient leur vie penchés sur la copie du journal, car il résulte des renseignements de l'époque que le but de la rédaction était moins d'impressionner les contemporains par ses doctrines que d'émarger au ministère. La même composition servait à plusieurs numéros, et le plus souvent on se contentait de changer la date du journal pour toucher les fonds à la caisse du ministère.

Il est vrai de dire que Roqueplan ne se contentait pas de la *Charge* et qu'il écrivait un peu partout. Sa

plume, des plus déliées, était agressive, et c'est bien probablement à elle qu'il a dû son duel avec le colonel Gallois, duel qui a beaucoup occupé la presse en 1833.

Le colonel Gallois ayant déclaré qu'il arracherait le ruban que Roqueplan portait à la boutonnière, celui-ci lui fit savoir qu'il se rendrait au foyer de l'Opéra-Comique pour lui faciliter l'accomplissement de son projet.

En effet le soir, pendant le spectacle, Roqueplan, apercevant le colonel Gallois, se plaça droit devant lui, le regarda bien en face et lui dit :

— Il s'agit maintenant de tenir votre promesse.

Le colonel fit un mouvement, les témoins intervinrent, les cartes furent échangées, et le lendemain (12 août 1833) on pouvait lire dans le *Constitutionnel* le procès-verbal du duel que nous reproduisons textuellement.

« Nous recevons des témoins de M. le colonel Gallois la note suivante :

« Une rencontre a eu lieu ce matin entre M. Gallois et M. Nestor Roqueplan, au bois de Meudon. M. Gallois ayant eu la main droite fracassée d'un coup de mitraille dans la campagne de Moscou, insistait pour que le combat eût lieu au pistolet. Sur le refus absolu de M. Roqueplan, qui prétendit avoir le

choix des armes, le combat à l'épée fut accepté.

« Après un engagement de dix minutes, interrompu à deux reprises, les témoins ont arrêté le combat. M. Nestor Roqueplan avait été atteint d'un premier coup d'épée au visage, d'un second à la poitrine, qui n'a pas pénétré, et d'un troisième à la main droite. M. le colonel Gallois avait été atteint d'un coup d'épée au genou, et les deux adversaires étaient dans une égale impossibilité de continuer le combat à l'épée.

« Dans cet état, M. Gallois voulait, suivant la première proposition, reprendre le combat au pistolet, à cinq pas. M. Roqueplan, malgré de pressantes et dures sommations, s'y étant refusé, les témoins et les adversaires se sont séparés.

« Témoins :

« Léon Pillet pour M. Roqueplan ;

« Guinard pour le colonel Gallois. »

Peu satisfait de ce dernier paragraphe, Roqueplan répliqua le lendemain 13 août dans le *Constitutionnel* par la lettre et la note suivantes :

« Monsieur le rédacteur,

« Vous avez cru devoir insérer la relation du duel qui a eu lieu entre M. Gallois et moi, d'après une note qui vous a été communiquée par ses témoins. Je pense que vous ne ferez aucune difficulté d'insérer

également la note ci-jointe, qu'en ma qualité d'adversaire de M. Gallois, j'ai l'honneur de vous faire parvenir.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« NESTOR ROQUEPLAN.

« Hier dimanche, M. Gallois et M. Nestor Roqueplan ont eu une rencontre à Meudon. Le combat a eu lieu à l'épée, ainsi qu'il avait été convenu la veille, après plusieurs pourparlers entre les témoins des deux adversaires. Les conventions étaient, d'après la demande de M. Roqueplan, offensé, que le duel aurait lieu à l'épée, à outrance, soumis d'ailleurs à toutes les règles établies pour ces sortes de rencontres et sans aucune des conditions accessoires, inusitées et inadmissibles qu'on y voulait joindre.

« Le duel a eu lieu en conséquence.

« Après un engagement de dix minutes, M. Gallois a été atteint dans l'articulation du genou, et le chirurgien qui l'accompagnait, M. Jules Cloquet, ayant déclaré qu'il y avait impossibilité de continuer le combat, les témoins l'ont fait cesser. De son côté, et précédemment, M. Nestor Roqueplan avait été atteint de plusieurs coups d'épée, l'un dans la figure, l'autre dans la poitrine, et le troisième dans la paume de la main. Ces blessures n'ont aucune gravité. Avant de se séparer, M. Gallois a renouvelé la proposition

de se battre au pistolet, proposition qui avait été écartée la veille d'un commun accord, et à laquelle on n'a pas dû donner suite. C'est en ces termes qu'on s'est quitté. »

De son côté, M. Gallois répondit dans le *Constitutionnel* du 14 août par cette petite note :

« A l'occasion de la note de M. Roqueplan, que nous avons insérée hier, M. le colonel Gallois nous écrit pour nous faire observer que cette note n'est signée que de son adversaire, tandis que celle précédemment publiée était, selon l'usage, signée par les deux témoins. »

Là ne devait pas s'arrêter l'affaire ; les témoins ne s'étaient pas contentés de s'en tenir à leurs rôles de témoins et les journaux du 15 contenaient les entre-filets suivants :

« Une rencontre a eu lieu ce matin, à Asnières, entre M. Guinard et M. Léon Pillet ; le combat a eu lieu à l'épée, et à deux reprises; dans la première, M. Léon Pillet ayant porté à son adversaire un coup que les témoins croyaient l'avoir atteint dans la poitrine, le combat a été suspendu par eux un moment.

« A la seconde reprise, les deux adversaires s'étant

trouvés corps à corps, M. Léon Pillet a été légèrement atteint au menton. Les témoins s'étant interposés une seconde fois, M. Léon Pillet leur a donné l'assurance que sa blessure était infiniment trop légère pour l'empêcher de continuer, mais ils s'y sont unanimement opposés, en déclarant que l'affaire devait être terminée. (*Bulletin du soir.*)

« Le *Messager* publie ce soir la note suivante sur la même rencontre :

« Quelques moments avant l'engagement qui a eu lieu hier au bois de Meudon entre le colonel Gallois et M. Roqueplan, M. Guinard, témoin de M. Gallois, a cru devoir détacher de la boutonnière de M. Léon Pillet, l'un des témoins de M. Roqueplan, le ruban de la Légion d'honneur que portait M. Léon Pillet.

« Par suite de cet incident, une rencontre a eu lieu aujourd'hui à Asnières, entre MM. Guinard et Léon Pillet; au bout d'un très-court engagement, M. Léon Pillet a reçu à la partie gauche du cou *un coup qui saigna immédiatement avec abondance* (*sic*). Les témoins étant intervenus pour arrêter le duel, M. Léon Pillet se déclara satisfait. (Communiqué par les témoins à M. Guinard.) »

Une des particularités les plus singulières du duel de Roqueplan avec le colonel Gallois est que tout Pa-

ris ayant eu connaissance de l'aventure, le combat fut pour ainsi dire public; pendant que les adversaires ferraillaient, les témoins priaient la foule qui les regardait de ne pas envahir le terrain sur lequel tomba, au bout de quelques instants, le colonel Gallois.

Un ami intime de Roqueplan nous a raconté, au sujet de ce duel, l'anecdote suivante qui ne manque pas d'originalité.

La veille du jour fixé pour le rendez-vous à Meudon, Roqueplan reçut une lettre de M. Gisquet; le préfet de police l'invitait, sans plus d'explications, à passer à son cabinet pour affaire qui le concernait; se doutant bien de quoi il s'agissait, Roqueplan se rendit bon gré mal gré à la préfecture de police. Arrivé au cabinet de M. Gisquet, il le trouva environné d'un grand nombre de visiteurs; Roqueplan se tenait discrètement près de la fenêtre lorsque le préfet, après lui avoir souhaité le bonjour, lui dit gravement : Vous allez vous battre, monsieur Roqueplan?

Roqueplan lui fit oui de la tête.

Comprenant que la scène qui allait se passer était tout intime, les visiteurs se retirent; pendant les adieux de la sortie, Roqueplan, qui était resté à sa place, se sentait rougir d'indignation; il était évident, pensait-il, que le préfet allait s'opposer au duel, et que ses amis, qui le savaient lié avec M. Gisquet, sup-

poseraient peut-être qu'il s'était adressé à lui pour éviter cette rencontre à laquelle il tenait tant!

Ne pouvant plus se contenir, dès que tout le monde fut sorti, Roqueplan alla résolûment à M. Gisquet et lui dit : Monsieur le préfet, vous êtes un homme! vous ne ferez pas cela.

Absorbé par une idée, M. Gisquet ne répondit pas; Roqueplan brisait de rage les bords de son chapeau; M. Gisquet ouvrit une armoire, en tira deux fleurets à l'ébahissement de Roqueplan, et lui dit simplement en lui en remettant un dans la main : Puisque vous vous battez demain, laissez-moi vous dire que j'ai tué un *verdet* (on appelait ainsi les légitimistes) avec le coup que voici.

Et, mettant la théorie en pratique, il boutonna trois fois, sans le laisser se remettre, Roqueplan qui ne s'attendait guère à une telle réception.

Pendant dix minutes, les échos du cabinet de la rue de Jérusalem retentirent de coups de semelles, de cliquetis de fleurets, de : Ah! parez-moi cela! Touché! Fendez-vous! qui n'eussent pas été déplacés dans la meilleure salle d'armes de Paris.

Roqueplan partit enchanté et pourvu d'un coup qui, pour n'être pas le coup Gisquet, bien connu des joueurs de bouillotte, n'en avait pas moins sa valeur.

Ce ne fut pas le premier ni le dernier duel de sa

vie ; les rencontres armées étaient alors à la mode, et c'est, disait-il, à l'un de ces rendez-vous qu'il avait pris ce tic, cette grimace des yeux, ce brusque mouvement de tête que se rappellent ceux qui l'ont connu.

Blessé sur le terrain par un colonel allemand à qui il disait tout en ferraillant : Ah ! mon Dieu, que vous êtes laid ! vous êtes velu comme un singe ! l'épée lui traversa la poitrine, pénétra près du cœur, et du désordre qu'elle y apporta résulta le tic dont je viens de parler.

Peut-être bien la supposition de Roqueplan est-elle parfaitement erronée ; je la soumets en tout cas aux hommes de la science, qui diront ce qu'ils en pensent.

Quant à Roqueplan, il avait pris le bon parti, il aimait son tic et disait à qui voulait l'entendre : C'est peut-être singulier, mais ce n'est pas commun ; jamais nous ne trouverez un manant qui se permette d'avoir un tic comme le mien.

Malgré l'agitation incessante de sa vie, Roqueplan poursuivait sans relâche la réalisation de son rêve permanent : être directeur d'un théâtre.

Les Nouveautés n'avaient pas fait sa fortune, il s'en fallait de beaucoup ; il créa en 1835 le *Théâtre de la Porte-Saint-Antoine*, aujourd'hui Beaumarchais, avec le concours d'Anténor Joly, que j'ai déjà nommé

quand j'ai parlé de l'*Époque*, et de Villeneuve le vaudevilliste.

Hélas! le théâtre de la Porte-Saint-Antoine se conduisit avec Roqueplan comme avait fait celui des Nouveautés, et la seule belle opération qu'il y fit fut de céder sa part à M. de Tully, sous-directeur de l'administration de la Monnaie, qui s'y ruina ou à peu près.

Ce ne fut qu'en 1841 qu'il prit le théâtre des Variétés, où, malgré son extrême légèreté, il parut manifester quelque aptitude aux choses de théâtre. Il avait acheté la direction à MM. Leroy, Opigès et Jouslin de Lassalle; c'était M. Olinski qui s'était chargé de constituer sa commandite.

Au bout de deux ans d'exercice, la direction des Variétés était loin de prospérer.

Décidé à tout prix à faire des recettes, Roqueplan se mit en quête de ce qu'au théâtre on appelle *une étoile*. Bouffé brillait alors de son plus vif éclat au Gymnase; naturellement il tourna les yeux vers lui, d'autant plus volontiers que l'engagement de Bouffé devait expirer au bout de six mois.

Bien vite on entre en pourparlers, toutes les exigences du grand comédien sont satisfaites à peine exprimées, l'affaire semble conclue; il ne restait qu'un petit article au bas de l'engagement contracté par Bouffé avec le théâtre du Gymnase, mais qui, pour

être court, n'était pas moins intéressant; il ne contenait que quelques lignes dont la rédaction fit reculer d'épouvante toute l'administration des Variétés :

« *Art.* — Les soussignés, directeur du théâtre du Gymnase, et M. Bouffé se soumettent respectivement à l'exécution du présent engagement sous peine d'un dédit de la somme de *cent mille francs,* payable en es pèces par celle des parties qui voudrait annuler l'engagement. »

Donner cent mille francs pour rompre un engagement de six mois, était chose inadmissible, et pourtant Roqueplan voulait que Bouffé entrât immédiatement aux Variétés; c'était à qui chercherait à arranger cette affaire bien peu arrangeable. Si précis que fût le terrible article, il se présenta cependant un avocat qui prétendit qu'avec un bon procès on pourrait peut-être réduire le dédit à 50,000 francs.

— Cinquante mille francs ! s'écria Roqueplan, vous n'y songez pas ! je veux que le public sache que j'ai payé cent mille francs de dédit à la direction du Gymnase, pour attacher Bouffé aux Variétés; si je le prends en ne dépensant que cinquante mille francs, on dira que j'ai marchandé, que Bouffé ne vaut pas ce qu'il valait, puisque j'ai hésité ; je veux payer cent mille francs, et je paye cent mille francs.

En effet, la somme fut versée, et Bouffé fit son en-

trée aux Variétés, où il joua tout son répertoire, ***la Fille de l'Avare, Pauvre Jacques, le Gamin de Paris***, etc., etc.

Son succès fut si grand, que pour le contrebalancer et pour conjurer les inconvénients qui résultent pour un directeur de l'importance que prend un acteur qui sauve un théâtre, Roqueplan engagea presque en même temps Déjazet; il lui paya, il est vrai, de lourds appointements; mais il obtint ainsi le système de contre-poids qui est le principe de tout bon gouvernement.

Roqueplan était avant tout un directeur fantaisiste, et si on se reporte aux journaux de l'époque, on les trouvera remplis de mots ou d'anecdotes dont il était l'auteur et le héros.

Le chapitre de la réception des pièces à son théâtre semblerait inventé, si presque tous les auteurs avec qui il a été en relations n'étaient encore là pour dire que je n'avance rien qu'ils ne puissent certifier.

Voici, entre mille, une de ces historiettes, bien connue de ceux qui fréquentaient alors le théâtre des Variétés.

Un jour, un brave garçon nommé Boulé, je crois, ancien régisseur des Variétés, rencontre Roqueplan; il lui avoue qu'il a fait un vaudeville et que son ambition est de le lui lire; le tic de Roqueplan redouble, il

se sent pris dans un piége, donne un rendez-vous avec l'intention bien arrêtée de ne s'y pas trouver et s'éloigne radieux.

Mais Boulé connaissait tous les détours du théâtre; il guette le lendemain Roqueplan, au moment où il ouvrait la porte de son cabinet, s'y glisse avec lui, déroule son manuscrit et prend l'attitude et l'aspect de gaieté forcée d'un auteur qui va lire sa pièce.

Roqueplan comprend qu'il est perdu, il allume un cigare et, s'étendant sur son divan, dit à l'auteur : Allez.

La lecture commence, triste lecture s'il en fut, car Boulé bégayait horriblement; quand le supplice fut fini, Roqueplan se redressa sur son séant et dit au lecteur qui attendait anxieusement sa réponse :

— C'est une idée très-originale que vous avez eue là de faire bégayer tous vos personnages; cependant, à votre place, j'aurais peut-être fait une exception en faveur de l'amoureux.

— Mais, monsieur! fit Boulé, pepersoonne ne ne bébégaigaie dansdansdans maa pièpièce!...

— Alors, répondit Roqueplan en prenant son chapeau, elle ne vaut pas le diable, il n'y avait que cela de drôle! remportez vite votre manuscrit.

Une autre fois, un auteur qui avait probablement étudié le procédé Boulé pour pénétrer dans son cabinet obtint ainsi une lecture forcée de Roqueplan.

Ce cabinet — je le vois encore — était tapissé de reps vert, confortablement meublé et pourvu d'une alcôve cachée par deux grands rideaux. Le bureau était au milieu de la pièce, tournant le dos à la cheminée ; les patients — je veux dire les auteurs — s'asseyaient faisant face au bureau.

— Mettez-vous dans ce fauteuil, dit Roqueplan au jeune homme au manuscrit ; pendant que vous lirez, je m'étendrai en fumant un cigare sur le divan qui est au fond de cette alcôve. Je ne puis pas apprécier autrement. Commencez... Je vous écoute.

Le pauvre auteur but une goutte d'eau dans le verre traditionnel, toussa légèrement et commenca.

Roqueplan était déjà dans son alcôve, les rideaux étaient retombés sur lui.

Le talent d'un bon lecteur est de savoir graduer ses effets ; chaque auteur a ses procédés ; celui-ci imite la voix des acteurs à qui sont destinés les rôles, celui-là se lève, gesticule et joue véritablement la comédie, témoin Dupin, qui s'est fait une réputation de lecteur, et qui ne négligeait aucun moyen pour toucher ses auditeurs ; il poussait le réalisme jusqu'à sortir de l'appartement pour frapper ou sonner si le personnage de la pièce devait exécuter un de ces jeux de scène.

Un jour qu'il lisait un drame dans le foyer des artistes, devant le directeur et les acteurs, on le voit

tout à coup changer de figure; il pâlit, se redresse, passe sa main sur son front comme pour en chasser une terrible pensée, s'écrie : Non! c'est trop souffrir que de vivre ainsi! puis, il tire un pistolet de sa poche, le dirige sur son cœur, une détonation se fait entendre, Dupin tombe à terre, se démène dans les convulsions d'une affreuse agonie jusqu'au moment où, tout le monde se précipitant à son secours, il se relève un peu vexé en disant: Vous ne comprenez donc pas que je lisais!

Le même M. Dupin avait fréquemment collaboré avec Scribe, qui, on le sait, était d'une grande honnêteté littéraire, témoin l'histoire de *la Chanoinesse,* dont il avait fait un vaudeville en un acte, de cinq actes qui lui avaient été apportés par un jeune auteur. Bien qu'il ne fût rien resté que l'idée de la pièce, et qu'un général eût été transformé en chanoinesse, Scribe exigea que les droits que le vaudeville rapporterait fussent partagés en deux moitiés égales.

Pour revenir à M. Dupin, je me rappelle que lorsqu'on donna *Michel et Christine* au Gymnase, celui-ci bien qu'enchanté du triomphant succès qu'elle obtenait (le public une fois le rideau tombé sur la pièce l'avait fait recommencer), ne put s'empêcher de s'écrier : Et Scribe qui n'a laissé que quatre personnages! Il y en avait dix-huit quand je lui ai apporté ce

sujet-là! Je ne me plains pas; mais cependant, jugez quel succès s'il les avait gardés!

Une dernière anecdote sur ce spirituel et charmant collaborateur de l'auteur du *Verre d'Eau.*

M. Dupin est myope à rendre trois points à Paul Foucher et deux à Jouvin, ce qui ne l'empêchait pas, quand il était directeur des Italiens, d'être sensible aux attraits du beau sexe. Sur la route de son domicile au théâtre, rue Monsigny, se trouvait une boutique de modiste qu'il n'a pas dû oublier et qu'il me semble voir encore à travers les années. Un matin M. Dupin aperçut dans l'ombre du magasin, dans le comptoir et paraissant se pencher vers la montre où se fait l'étalage, une ravissante tête de jeune fille; il ne s'arrête pas, mais se promet de jeter le lendemain, toujours en passant, un regard rapide à travers les vitres, pour mieux se rendre compte de la beauté étrange qui avait produit sur lui une si étonnante impression.

C'était, en effet, une tête d'une régularité parfaite, bandeaux plats d'un noir d'ébène, descendant fort bas et relevés légèrement derrière les oreilles, yeux bleus à fleur de tête et d'une grandeur extraordinaire, longs cils noirs et sourcils minces arqués à la chinoise, bouche petite, lèvre inférieure vermeille, un peu forte

peut-être, sensuelle, enfin, peau d'une blancheur mate, pommettes un peu colorées de ce rouge particulier, hélas! aux poitrinaires.

Toujours au magasin, toujours assise à la même place, la pauvre fille ne pouvait que dépérir et s'étioler. Son seul plaisir était la toilette; elle mettait par jour deux ou trois coiffures différentes, sans doute pour plaire davantage à son admirateur!

Jamais Dupin ne lui adressa la parole, mais comme il était certain qu'elle se trouvait toujours là à la même heure, il ne manquait jamais de s'incliner légèrement en passant, et ce n'est que lorsqu'il perdit la direction du Théâtre-Italien qu'il cessa de soupirer devant le magasin où était la jolie modiste. De son côté, la jeune poitrinaire ne sortit jamais de son silence, et si Dupin désire aujourd'hui se procurer un sérail complet de jeunes filles identiquement semblables à l'objet de sa passion, il n'a qu'à aller passage du Caire, où il en trouvera autant et plus qu'il en voudra à raison de 1 fr. 50 par tête; car l'infortunée n'était autre chose qu'une tête de carton, sur laquelle la modiste essayait ses chapeaux et ses bonnets.

Mais il est temps de délivrer l'auteur que nous avons laissé enfermé dans le bureau de Roqueplan, et qui y est prisonnier, ce me semble, depuis quelques instants. Il était un peu de l'école de Dupin,

et les: Misérable! tu mens! Vous pâlissez, colonel! Vous ne m'attendiez pas, madame la comtesse! faisaient à qui mieux mieux retentir les échos du cabinet directorial.

Les trois actes y passèrent sans que Roqueplan fît seulement une observation. Enchanté, l'auteur demande au directeur s'il reçoit son ouvrage. Pas de réponse!... Se serait-il endormi? L'auteur soulève le coin du rideau; horreur! Roqueplan avait, dès le commencement de la lecture, ouvert une petite porte qui se trouvait au fond de l'alcôve et causait tranquillement sur le théâtre au milieu d'un groupe d'amis.

Roqueplan avait trop d'esprit pour ne pas savoir, comme il le disait, *rouler sa boulette dans du sucre.* Quelques mots l'eurent bien vite réconcilié avec l'auteur, à qui il dit, en le reconduisant:

— Excusez-moi; je croyais que votre pièce avait quatre actes; si j'avais su qu'elle n'en eût que trois, je serais revenu un quart d'heure plus tôt.

Ce qu'il faut dire à la louange de Roqueplan, c'est que ce n'était pas seulement pour les pièces des jeunes auteurs qu'il témoignait cette aversion incompréhensible chez un directeur. Quand Siraudin, qui avait déjà sa réputation d'homme d'esprit complétement faite, voulut lui lire la *Vendetta* qu'il avait faite en collaboration avec Dumanoir, il ne put pas arriver

à se faire donner un rendez-vous par cet étrange impressario.

Décidés à faire jouer leur pièce, sur laquelle ils comptaient beaucoup, les deux auteurs apprennent que Roqueplan s'est retiré à Auteuil où il passe sa journée à fumer et à faire des mots. Bien vite ils font le voyage, pénètrent dans un grand jardin et aperçoivent de loin Nestor qui, assis sur l'herbe au pied d'un gros arbre, paraissait doucement déguster sa sieste. Siraudin et Dumanoir ont vite compris le parti qu'il y a à tirer de la situation du directeur; ils prennent la corde d'une escarpolette, s'avancent sur la pointe du pied auprès de Roqueplan, lui passent rapidement plusieurs tours du câble autour du corps et l'attachent solidement à son arbre.

— Misérables! c'est vous! s'écrie Roqueplan qui comprend tout, vous voulez me lire votre pièce!

Siraudin ne répond même pas par un sourire, il place deux siéges de jardin, devant Roqueplan enchaîné, s'assied, fait asseoir Dumanoir et commence gravement la lecture de la *Vendetta.*

Il n'avait pas lu douze lignes que Roqueplan demandait grâce en promettant de signer le lendemain le traité qu'on voudrait lui infliger.

— Nous avons tout prévu, dit Siraudin, et sur un geste qu'il lui fit, Dumanoir tira de sa poche un

traité tout fait, une plume et un petit encrier.

— Je ne peux pas signer! je suis attaché, dit Roqueplan en baissant les yeux sur les cordes qui l'enlaçaient.

— Qu'à cela ne tienne! fit Siraudin, et, le traitant comme Buridan dans la tour de Nesle, il lui délia un bras seulement, avec lequel il parapha les deux traités faits, comme on dit, doubles et cependant de bonne foi.

La pièce fut jouée avec le succès que tout le monde sait, et Roqueplan, qui ne voulait pas avouer qu'il l'avait mise en répétition sans la lire, disait à ses amis :

— N'est-ce pas que j'ai eu du flair pour la *Vendetta?*

Voyant qu'il n'était tel que l'imprévu pour avoir raison de Roqueplan, Siraudin avait imaginé cent moyens plus pittoresques les uns que les autres pour arriver à obtenir des lectures ; un jour qu'il avait fait avec Lafargue une pièce dont le titre m'échappe et que Roqueplan lui avait impitoyablement refusé sa porte, on vit une échelle double se dresser sous la fenêtre dudit Roqueplan qui était en train de se faire la barbe; Siraudin et Lafargue apparurent à son sommet et commencèrent leur lecture.

— C'est convenu! je vous reçois, ne me faites pas couper, leur cria-t-il, le menton tout ensavonné et sans vouloir entendre seulement un mot.

Autre histoire de ce fantaisiste directeur :

Un jour, un vaudeville froid au début de la lecture qu'il en faisait, captiva tout à coup l'attention de Roqueplan.

A mesure qu'il avançait dans la pièce, il y découvrait de nouvelles beautés et surtout il entrevoyait un rôle écrit à souhait pour l'originalité douteuse de son premier sujet d'alors, mademoiselle X..., fort protégée par son principal commanditaire.

Dès le lendemain, la pièce fut mise en répétition.

L'auteur, M. L..., fut naturellement convoqué, mais il déclina l'invitation.

La répétition générale arrivée, Roqueplan mit M. L... en demeure de se présenter.

Cette fois, il se rendit à l'injonction, et il aborda le directeur en lui disant :

— Mon cher Roqueplan, je suis désolé, mais comme vous m'avez laissé deux ans sans réponse, il y a six mois que j'ai porté ma pièce au Gymnase où elle a été jouée et où... elle est tombée.

— Peu m'importe, répliqua Roqueplan, votre vaudeville est charmant ; et je le joue. Vous en serez quitte pour changer de titre.

On joua, en effet, la pièce le lendemain et elle obtint un succès fou.

Un autre jour, il s'agissait cette fois du *Tricorne*

enchanté, et Siraudin accompagné de Théophile Gautier son collaborateur, était parvenu à franchir, malgré son manuscrit, la porte de l'insaisissable Nestor.

Celui-ci était à sa toilette, occupation qui constituait la besogne la plus considérable de sa journée; Siraudin l'avait vaincu, mais Roqueplan résistait encore; son tic nerveux augmentait dans des proportions inquiétantes; enfin s'asseyant dans son fauteuil, il fit signe à Siraudin de commencer.

— Ce serait bien volontiers, lui répondit celui-ci, mais je n'ai pas envie de lire ce matin.

— Allons donc! et pourquoi?

— Ma foi, je n'en sais rien, mais le cœur n'y est pas.

— En ce cas, lisez, dit Roqueplan un peu étonné, en se tournant vers Théophile Gautier.

— Mon Dieu, mon cher Roqueplan, fit ce dernier, je vous avouerai que je lis très-mal, que je ne sais pas lire enfin, et que je craindrais de vous donner une mauvaise opinion de notre ouvrage.

— C'est trop fort, dit Roqueplan, des auteurs qui ne savent pas lire! ce n'est pourtant pas bien difficile.

Et il déroula le manuscrit.

— Je vous demande un peu, continua-t-il, ce que cela coûte de lire comme on parlerait. Je ne lis ni plus mal ni mieux qu'un autre, mais si j'étais à votre place

je m'y prendrais comme ceci, et Roqueplan se mit en devoir de lire la première scène de la pièce, puis la seconde, puis le reste.

Enchantés, les auteurs ne cessaient de rire et d'applaudir. Dès que Roqueplan eut fini ils s'écrièrent d'une seule voix : Nous recevons notre pièce ! et la pièce fut jouée à la satisfaction générale.

C'est à Roqueplan, il faut bien le dire, qu'on doit l'invention des pièces de théâtre dites à *femmes*, faites pour faciliter à de candides jeunes filles, connues dans les coulisses sous le nom de *grues*, l'accès de la scène, où elles ne disent jamais plus d'un mot ni plus d'un vers de couplet.

Je me souviens que me promenant un jour avec un de mes amis, grand coureur de théâtres, l'une d'elles vint à lui et lui dit avec les marques du plus violent dépit :

— Je quitte les Variétés parce que Roqueplan veut m'augmenter.

— Eh bien, mais vous devez être enchantée, lui dis-je avec étonnement.

— Comment ! monsieur, fit l'ingénue indignée, je lui donnais 60 francs par mois, et il m'en demande cent maintenant !

Depuis ce temps-là, combien de directeurs, et

parmi les plus amis de l'art, n'ont-ils pas mis à profit l'invention du directeur des Variétés?

Il faut dire, à la louange de Roqueplan, que tant qu'il a été directeur, il a maintenu autant que possible le respect de la langue dans les pièces qu'il a fait représenter à son théâtre.

Sous une apparence frivole, Nestor cachait un homme très-érudit, presque un savant. Très-fort en histoire, en blason, en linguistique, il avait une horreur invincible des locutions vicieuses et des phrases toutes faites. Il n'admettait pas qu'un homme du monde lettré se servît d'expressions usitées dans certaines corporations. Il disait que c'était ainsi que les bonnes traditions de la langue française se perdraient, et ne supportait pas l'argot des coulisses dans les pièces qu'on lui apportait et qu'il était appelé à jouer. Il poussait si loin cette manie grammaticale que nous l'avons vu maintes fois gourmander ses voisins de table, soit au café Riche, soit à la maison Dorée, sur les dispositions qu'ils avaient à se servir du langage des garçons de restaurant. C'était sa guerre perpétuelle avec le docteur Véron et Armand Malitourne (un des esprits distingués et presque oubliés des temps derniers).

— Garçon, disait Véron, un beefteak aux *pommes*.

— On ne dit pas aux *pommes*, faisait Nestor, ces

abréviations sentent l'office, on dit aux *pommes de terre.*

Puis, quand un autre demandait une bouteille de *Beaune première*, nouvelle colère de Roqueplan.

— Que veut dire première, sinon première qualité? Eh bien, parlez donc votre langue et non celle des garçons, qui n'est qu'un français de cuisine et de sommelier!

A l'époque où Nestor trônait aux Variétés, M. Montigny venait de prendre la direction du Gymnase. M. Montigny n'était pas alors le juge infaillible que nous admirons aujourd'hui; il se trompait même assez souvent, et Nestor, qui s'amusait à supputer les *fours* de son voisin, ne se faisait pas faute d'annoncer que ledit voisin *n'en avait pas pour trois mois*. Cependant le trimestre s'écoulait, et M. Montigny restait debout. En fin de compte, la sinistre prophétie se trouva si constamment réfutée par l'événement que les rieurs se tournèrent contre le prophète. Celui-ci, pour se relever, inventa la légende du prisonnier de M. Montigny. Au dire de Roqueplan, chaque fois que le trimestre se soldait en perte, M. Montigny descendait en furieux à la cave, se précipitait sur son prisonnier, qui était un riche capitaliste, et le secouait jusqu'à ce qu'il en eût fait tomber cent mille écus.

Roqueplan avait également *trouvé* l'invalide qui fai-

sait les pièces de M. Dennery, moyennant trois francs par jour et la nourriture.

De même on avait imaginé vers la même époque la légende d'un forçat qui, retiré dans les carrières de Montmartre, écrivait la part de collaboration d'un vaudevilliste du nom de Gabriel, qui comptait un grand succès dans ses œuvres, c'était *Victorine ou la nuit porte conseil.*

On affirmait qu'un jour qu'il était venu sans ses collaborateurs à la répétition d'une pièce, et qu'on lui avait demandé de changer un vers d'un couplet, il avait prétexté de la blancheur de l'encre, de la mauvaise qualité du papier et des plumes pour s'enfuir en disant qu'il allait travailler chez lui.

Naturellement, on l'avait suivi; on l'avait vu arriver à l'entrée d'une carrière de Montmartre, disparaître dans sa profondeur, et revenir à la lumière du jour, porteur de l'hémistiche qu'il venait d'arracher à son forçat.

Ce qui n'empêchait pas Gabriel d'être un homme charmant et un homme d'esprit; forçat à part.

Ce fut certainement le temps de la vie la plus active de Roqueplan que celui où, en même temps qu'il dirigeait le théâtre des Variétés, il publiait les *Nouvelles à la main* qui ont tant fait pour sa réputation et qui lui ont créé de si nombreux ennemis.

Épigrammes, anecdotes, études philosophiques à la manière de Gavarni, il y prodiguait périodiquement les ressources de cet esprit brillant et paradoxal que, par un rare privilége, il a conservé jusqu'à son dernier jour.

Parmi ceux qui ont eu le plus à souffrir de la verve de Roqueplan à cette époque, il faut citer en première ligne M. Thiers et M. de Rambuteau.

C'était surtout au point de vue de l'orthographe que l'auteur des *Nouvelles à la main* se plaisait à agacer M. de Rambuteau. Que le dédain du préfet de la Seine pour la grammaire ait été vrai ou inventé à plaisir, toujours est-il qu'à la fin de chaque livraison des *Nouvelles à la main*, Roqueplan donnait régulièrement un exemple de la soi-disant façon fantaisiste dont M. de Rambuteau écrivait : J'ai l'honneur de vous saluer ; tantôt c'était : *Jé l'honeur de vous salué*, ou bien : *Gez l'honeure de vous salluer*, — *Gelonneur de vous saluez*, ou : *Jé l'auneur de vou çalués*, etc.

Quant à M. Thiers, dont il respectait l'orthographe, Roqueplan lui avait consacré certains chapitres qui devaient le rendre parfois rêveur. Je prends au hasard parmi les amabilités qu'il lui décochait chaque jour.

Par exemple :

« La lorette connaît très-bien la maison de M. Thiers,

qui habite son quartier. Quand M. Thiers est au pouvoir, le soir en rentrant elle caresse, à travers la grille, le chien jaune qui garde la maison déserte du ministre.

« Quand elle voit de la lumière dans les appartements, quelques fiacres à la porte, elle dit : Tiens, voilà mademoiselle Dosne qui est revenue ! on les a donc encore renvoyés ! »

Et plus loin :

« M. Thiers se propose de visiter les champs de bataille illustrés par Napoléon.

« Comme il ne s'agit pas d'une simple exploration des lieux, mais aussi d'une critique raisonnée des opérations de l'empereur, M. Thiers n'a pas cru devoir entrer en campagne dans le modeste équipage d'un historien ; pour donner à son expédition un caractère guerrier, l'émule poucet du grand homme emporte une redingote grise, des éperons et un petit chapeau.

« Tout sera militaire autour de M. Thiers. M. Dosne est nommé munitionnaire général et M. Taillefer, chef de l'état-major général. Singulière chose, M. Thiers fait tout le contraire de ce qu'on doit attendre d'un petit homme comme lui, tout taillé dans le civil, qui porte des lunettes, qui a une petite voix d'huissier audiencier, un petit ventre de chansonnier

gourmand, enfin des petites allures pacifiques; il s'est jadis adonné au plaisir du cheval, pour avoir un prétexte d'éperons, puis à l'admiration de l'empereur pour prétexte à la guerre: équitation, bataille, bulletin, dictature, voilà ce qu'il aime, ce qu'il rêve, ce qu'il écrit aujourd'hui par dépit de ne pouvoir le faire. »

Roqueplan, pour conclure, prêtait à M. Thiers la réflexion suivante: « Je suis heureux de n'avoir pas vécu du temps de Napoléon; nous n'aurions jamais pu nous accorder. »

Plus loin, il annonçait sous la rubrique: ***Dernières dépêches***, cette nouvelle piquante:

« Madame Thiers apprend l'arabe, pour comprendre quelque chose aux affaires de son mari. »

Nous ne saurions du reste mieux faire que de citer les extraits suivants de l'étude que Roqueplan a faite sur le remarquable homme d'État, en écartant cependant les traits un peu trop acérés que son esprit caustique lui décochait parfois.

En prenant la responsabilité de ces suppressions, que nous indiquons par des lignes de points, nous ne ferons certainement que ce que Roqueplan eût fait lui-même s'il avait eu à parler de celui qui, arrivé à l'âge de soixante-quinze ans, à l'heure du repos, a couru l'Europe pour lui exposer les malheurs de sa

patrie, et qui, ralliant les débris d'une armée démembrée, a sauvé la civilisation française surprise par les bandes de la Commune.

ÉTUDE SUR M. THIERS.

J'ai dit plus haut que Roqueplan avait consacré plusieurs chapitres à M. Thiers. Voici en quels termes il commençait sa biographie :

« Depuis que les restes de Napoléon nous sont rendus, la France éprouve le besoin de savoir à quoi s'en tenir sur quelqu'un qui n'est pas de la famille, mais qu'on prétend l'héritier du héros, non pas l'héritier du sang dont une portion est à Ham et l'autre en exil, mais le véritable héritier par le génie et le sacre d'un nouvel enthousiasme.

« Essayons de combler cette lacune des chroniques parisiennes, de satisfaire la curiosité publique sur l'homme d'esprit que la sottise des amitiés ou des haines pose en troisième prétendant ; parlons à fond de M. Thiers, cette espèce de duc de Normandie de la race impériale. Aussi bien nous comptons parmi ceux qui eurent la prescience de M. Thiers avant sa fortune, le courage de le défendre contre la calomnie, le désintéressement de le fuir quand le pouvoir lui est tombé dans les mains.

« Il nous va donc incomber le lourd fardeau de dire

le vrai sur ce personnage singulier devenu inexplicable à force d'être expliqué par l'adulation ou par l'envie.

« Ceux qui ont étudié l'histoire avec un peu plus de patience que M. Thiers n'en met à l'écrire, le connaissent bien avant que d'avoir fait sa connaissance; il y a longtemps qu'ils ont lu son portrait dans Saint-Simon, à propos d'un petit M. Rémond fort mêlé aux affaires de la régence, à la politique anglaise du cardinal Dubois, et qui, sans avoir travaillé en maître, nous est représenté par le grand écrivain comme ayant fourré dans tout, à cette époque, sa main agile et audacieuse.

« Le provincial, l'enfant du peuple lancés vers la vie parisienne, si peu qu'ils soient, de si bas qu'ils partent, sont soutenus par une paternité quelconque: M. Thiers, au contraire, tuteur de sa famille, nous est arrivé comme un petit sauvage qui attend tout de la société, à laquelle il ne doit rien, et rien des siens qu'il ne connaît pas.

« Car le pavé de Paris, si dur à ses habitants, est moelleux comme un tapis pour tous les provinciaux, les étrangers, les Génevois, les juifs polonais qui veulent faire fortune. Ici, le fils d'un boutiquier honnête n'a guère d'autre chance que de devenir conscrit ou acteur de la banlieue.

9

venu célèbre. Exploitant la veine d'utilité de chacun, il demandait à tous des renseignements pour son *Histoire de la Révolution* : car c'est sa manière de procéder, par des conversations forcées et la mémoire des autres, à tous ses travaux : frère quêteur bien plus que bénédictin de l'Histoire.

« Parce qu'il fréquentait un financier, il crut l'être devenu. Pendant sa notice sur Law, il ne voulut voir que des financiers, depuis M. le baron Louis jusqu'à M. Ouvrard, alors à Sainte-Pélagie.

« L'*Histoire de la Révolution française* avait été d'abord conçue par Félix Bodin, qui avait pris M. Thiers comme adjoint, et, ce qui était possible dans ce temps-là, comme secrétaire : au bout de trois mois de collaboration et d'un volume, M. Thiers était propriétaire de cette histoire, et, comme M. Tartufe, il mettait, mais plus décemment, Orgon-Bodin à la porte de son livre.

« Vif, sans façon, hardi comme un myope, M. Thiers espéra tout de sa nouvelle position, espéra même des succès d'élégance et de galanterie. C'est à cette époque qu'on lui connut un cheval pie et quelques liaisons idem, qu'on le vit le matin l'habit boutonné, la badine à la main, parader sur le perron de Tortoni comme un brave de la Loire cherchant des



gardes du corps, et le soir au Gymnase faire, auprès de la ***veuve à vingt ans d'un colonel***, le mauvais sujet à la façon de Gontier.

« Après avoir ainsi tourmenté la renommée par des prétentions, il voulut la fixer par des titres, et aussitôt parut l'*Histoire de la Révolution française*.

« Arrive 1830 : des caprices du financier, des fredaines de l'homme du monde, des passions du journaliste, des études de l'historien, M. Thiers passe à l'action. Attendez. Nous allions oublier le fait caractéristique de la fondation du *National*, qui était une ingratitude contre son père adoptif le *Constitutionnel*. Tel est M. Thiers : entrebâilleur de toutes les portes, il les ferme vite à tout le monde ; et une fois installé au *National*, il ne voulut rien laisser faire et tout faire, pour noyer dans son abondance laxative le talent de Carrel, dont il jalousait déjà la supériorité. Carrel avait des convictions, du caractère et du cœur. Au lieu de se laisser exporter dans une préfecture, il garda le *National* que M. Thiers quittait au plus vite pour courir, après la victoire, au partage d'un pouvoir naissant, en curieux plus encore qu'en affamé, il faut le dire. M. Thiers était avide de tout prendre pour tout apprendre, impatient de fureter les secrets de toutes les archives, de jouer avec tous es ressorts de la machine administrative, au risque de les casser, comme font les enfants ; entrant par-

tout, s'offrant à tous, à Lafayette, au duc d'Orléans, à M. Guizot, se réclamant de M. Laffitte, du baron Louis, obtenant enfin son entrée au conseil d'État et au ministère des finances.

« Député nouveau, il se dévoua à la besogne de faire la guerre à la gauche et d'empêcher la France de la faire à l'étranger ; rapporteur du budget, il se donna toutes les fantaisies monarchiques, défendit l'hérédité de la pairie, les pensions des Vendéens, la nécessité des gros chiffres pour les traitements ou la liste civile ; toutes choses dont il trouvé plus tard la satire très-ingénieuse dans les lettres de M. Cormenin. Soldat de pamphlet en même temps que de tribune, il continue la session dans son écrit *de la Monarchie de* 1830, contre la double opposition naissante des radicaux et des légitimistes ; persiflant avec le dernier mépris M. Barrot, M. Berryer et les *monstrueuses coalitions*, dont ces messieurs lui ont cédé plus tard le drapeau.

« Il est ministre enfin : quelle joie pour l'ambitieux et le curieux, car l'un ne se sépare pas de l'autre ; l'ambitieux tient un portefeuille, le curieux trouve dans ses attributions la police et le télégraphe : enthousiaste alors de Fouché, il se mettait au fait de toutes ses traditions et voulait absolument faire un grand coup. La duchesse de Berry fut arrêtée.

« Inspiré par M. de Talleyrand, cautionné par les doctrinaires, il fit pourtant de piètres débuts à la Chambre : on riait à l'entendre, et M. Laffitte recevait des reproches pour avoir inventé cet homme d'État nasillard, décousu, doué seulement de la faculté de gasconner longuement, de relâcher une discussion par des répétitions languissantes et des cancans de portière. »

. . . .

« La rédaction des lois sur la presse ne revenait pas à M. Thiers, mais à M. Persil.

« Eh bien ! c'est au ministère de l'intérieur qu'un enfant de la presse disait à ses collègues : « Donnez-« moi tout cela. J'ai appris dans l'opposition ce qu'on « peut faire avec des journaux ; je vais vous les tuer « d'un coup. » C'est par M. Thiers que furent forgées ces armes qui tueraient, en effet, la liberté de la presse, si l'on osait les appliquer avec le même génie infernal qui les inspira à un journaliste parvenu.

. . . .

« Phryné de tous les partis, blasphémant contre d'anciennes amours, M. Thiers ne mit plus de pudeur dans ses infidélités, se prit à appeler les lois de septembre une infamie, la paix une honte ; l'ancienne majorité une quantité sans qualité ; le centre Lamartine une académie de rêveurs ; le centre Passy une coterie de vieillards, de transfuges ; et l'épée du maréchal Soult un glaive de bois.

« Nous avons vu M. Thiers prendre dans des conversations de journal ou de salon les éléments de ses premiers livres; mais, au 1er mars, il voulut organiser lui-même des flottes et des armées dans l'intérêt de son histoire de Napoléon. Au bout de trois mois, M. Thiers avait tout brouillé au dedans et au dehors, pour s'instruire. Son éducation était complète, sauf celle des batailles, qui eût été trop chère; il l'a reconnu par la note du 8 octobre et s'en est allé gaiement après s'être répété, sans doute, ce que M. Cousin dit naïvement dans un des derniers conseils du 1er mars : « Il est temps que l'on nous renvoie à nos livres, car nous pourrions bien fermer celui de la monarchie. »

« On a beaucoup parlé de la Camarilla de M. Thiers; mentionnons-la sans allusion aux prétendues influences d'un autre sexe, que le sérieux de cet article se plaît à éloigner, et que la main d'une femme de grand talent a pu seule toucher, en une charmante comédie dont le succès a été étouffé dans un salon, par les gardes municipaux littéraires que M. Thiers avait apostés à toutes les issues de la pensée.

« Quelle est donc cette Camarilla ?

« Elle se compose de M. Mignet, de M. Mottet; M. Madier de Montjau n'en est plus. »

Rien de curieux comme cette petite étude sur les engouements bien connus de M. Thiers :

« Quand le hasard ou la distraction l'amènent sur une matière neuve pour lui, il s'en éprend comme de la conquête d'un nouveau monde ; son admiration le déborde. Ses intimes se souviennent de celle qu'il fit éclater pour Denys d'Halicarnasse et Diogène Laërce qui venaient de lui tomber sous la main.

« Christophe Colomb perpétuel, il est toujours dans la fièvre des découvertes.

« Écrivain ou orateur politique, il est encore et toujours le journaliste ; allant au plus pressé, à l'effet du moment, faisant *de la colonne* à la tribune, c'est-à-dire prolixe, commun, *bonne femme*, abusant de ce préjugé général et parlementaire, qui prend le trivial pour le bon sens, et la négligence pour la clarté.

. . . .

. . . .

On a fait à M. Thiers un chagrin qu'il ne méritait pas. On suspecta la pureté de ses actes, et rien n'est plus injuste, ni plus odieux. M. Thiers est un honnête homme ; il est trop artiste, trop peu soucieux de l'avenir, trop étourdi même pour descendre dans les ténèbres d'une concussion.

. . . .

« M. Laffitte livra tout le ministère des finances à cette vivacité d'écureuil ; et une fois à l'œuvre, le prétendu représentant de la révolution, qui, dans ses dix volumes, n'avait pas trouvé un mot de sympa-

thie pour le peuple, faillit, par son coup d'essai de l'impôt de quotité, ruiner le gouvernement dans les affections populaires. »

. . . .

. . . .

« Le petit, si vous le contrariez, disait M. Madier de Montjau en parlant de M. Thiers aux conservateurs, le petit perdra ce pays pour vous punir ! »

« Le défaut dominant de M. Thiers, c'est le mépris des autres, sa plus grande qualité, la confiance en lui-même. Impatient et distrait, bon diable et mauvaise langue, sans amitié et sans haine, sans souci des opinions, y compris la sienne, diplomate retors et musard, causeur excellent dans le monologue, il semble toujours chercher une trappe ou attendre le ballon pour s'échapper.

« Quand il se livre à l'éloquence, il faut que tout concorde à son succès de tribune. « Je fais, dit-il, comme les chirurgiens qui s'essayent d'abord pour rien, dans les hôpitaux, à des opérations que leurs clients admirent et paient très-cher plus tard. Je fais parler tout le monde, je recueille souvent des paroles ingénieuses, je rencontre des difficultés inattendues ; je parle, on me réplique, cela dans une matinée, et à une heure mon discours est fait. Je plastronne comme un homme qui fait des armes avec un

ami avant d'aller se battre avec un adversaire. »

« C'est que M. Thiers manque d'instruction, ce qui peut sembler extraordinaire, et qu'il n'apprend et ne prépare rien qu'au moment même, procédé suffisant pour discourir devant nos Assemblées.

« On n'est pas gêné par le bagage des souvenirs ou de l'érudition. Le vaisseau va d'autant plus vite qu'il a plus petite charge.

« Il applique, disait-il, à l'éloquence et à l'histoire le procédé de Scribe, d'Horace Vernet et d'autres qu'on appelle la facilité, et qui consiste à ne donner au public que la dose d'esprit qu'il supporte. »

Et cette singulière prophétie :

« Quand M. Thiers aura fini son ouvrage (*le Consulat et l'Empire*), il s'apercevra, en quelque état que soit notre patrie, qu'il a l'âge de Barras et passé celui de Bonaparte ; qu'il peut bien se fourrer dans l'histoire de Napoléon, mais que jamais Napoléon ne l'eût mis dans la sienne.

« *Quant à la donner comme un prospectus de dictature personnelle, on nous trouvera toujours incrédule à de si tristes illusions.* »

Il faudrait transcrire les nombreux volumes de *Nouvelles à la main* si l'on voulait relever tous les traits malins que Roqueplan a lancés sur celui qui de-

vait un jour devenir président de la République française.

Nous nous contenterons de rappeler qu'après avoir cherché longtemps à définir M. Thiers, l'auteur des *Nouvelles à la main* se décida à formuler ainsi sa pensée :

« C'est M. de la Palisse très-spirituel, avec le courage de ses opinions ! »

Roqueplan ne s'en tint pas à M. Thiers et beaucoup d'hommes politiques encore aux affaires aujourd'hui, peuvent se procurer la satisfaction de trouver leur silhouette dans les terribles *Nouvelles à la main*.

Comme attaché à la fortune de M. Thiers, M. de Rémusat avait droit de figurer dans la lanterne magique de Roqueplan, il y passa comme un simple mortel; nous détachons ces quelques alinéas significatifs :

« M. de Rémusat qui pendant le 1er mars (1841) s'est montré le *triste à pattes* si dévoué de M. Thiers, ne s'est pas encore soustrait à l'aveugle servilité de ce rôle.

« Il part pour Florence.

« Parce que M. Thiers a vu Florence et prétend en écrire l'histoire.

« Il veut retrouver le nom de son petit président sur les registres d'auberges, y écrire le sien pour populariser le 1er mars en Italie, inspecter les fortifications autrichiennes de Vérone, dénombrer les régiments hongrois et rapporter à madame Eurydice une robe de l'endroit.

« M. de Rémusat, qui est redevenu ce qu'il était, un languissant et précieux écrivain de *revues*, ne voyage pas comme un homme politique, boudeur et dépité.

« Il est chargé d'une fourniture d'*Impressions de voyages* pour la *Revue des Deux-Mondes* ou la *Revue de Paris*, qui lui étaient si chères quand il était au pouvoir, et qui lui rendent en comptes de rédaction ce qu'il leur prêtait en bons procédés. »

Et plus loin :

« Ce pauvre petit M. Rémusat! comme il est gracieux dans ses manques de parole, dans ses abdications de principes, dans ses perfidies, dans son mépris des promesses, des engagements pris, comme il s'est bien perfectionné au voisinage de M. Thiers!

« M. Thiers fait ce joli commerce depuis longtemps : il attrape la gauche qui le croit guerrier et national, il attrape la presse qui le croit libéral et oublie les lois de septembre qu'on lui applique tous les jours.

« M. de Rémusat a cru que c'était le cachet de

l'homme d'État, d'écrire en sens inverse de ses paroles, de parler en sens inverse de ses écrits, de signer en sens inverse de l'un et de l'autre. Littérateur, il a persiflé les hommes de lettres ; négrophile, il s'est moqué des nègres et a choisi lui-même l'adversaire qui devait les combattre. Enfin, sous prétexte qu'il est un artiste insouciant, il se croit permis de changer du noir au blanc.

« M. de Rémusat, qui a été ministre et qui passe pour être un homme politique, aspire maintenant a passer pour un homme moral ; c'est pourquoi on annonce qu'il se présente à l'Académie des sciences morales et politiques pour remplacer M. Jouffroy.

« Quoi qu'il fasse, et qu'il soit ou non admis à l'Académie, M. de Rémusat ne pourra jamais effacer les souvenirs de son ministère au point de se faire prendre pour un homme grave.

« Quant à ceux qui se permettraient d'avancer que M. de Rémusat est un gamin sérieux, je leur répondrais que je ne crois jamais que la moitié de ce qu'on dit. »

Aux petits portraits politiques dont je viens de donner quelques extraits se trouvent mêlées

dans les *Nouvelles à la main* des anecdotes et des études de mœurs qui ont fait le tour du monde parisien.

C'est dans ce recueil, devenu rare aujourd'hui, que Roqueplan imprima pour la première fois la monographie de la lorette, dont il avait inventé le nom, nom devenu à jamais célèbre.

« On sentait du reste, dit Roqueplan, la nécessité de remplacer par un autre mot ce vieux, vilain et impropre mot de « filles entretenues », attendu qu'il n'y en a plus, et que, dans un temps où quatre familles d'avoués se réunissent pour avoir un jour de loge par semaine aux Italiens, dans un temps où l'avarice et la ladrerie sont des vertus publiques, on se trouve très-ridicule d'entreprendre, à soi tout seul, le bonheur de qui que ce soit. Il n'y a donc plus que des lorettes. »

Continuant sa revue du monde parisien, du monde déclassé de préférence, Roqueplan aborde le chapitre des femmes déchues, qu'il faudrait lire en entier pour savoir la puissance d'observation d'un écrivain qui a toujours été et a toujours voulu être traité d'homme léger.

« *La femme déchue*, dit-il, est toujours mal à l'aise, repoussée d'un monde qu'elle regrette et qu'elle hait,

peu faite pour un autre dont elle est et qu'elle méprise ; dans le principe, elle ne voit plus les femmes, mais encore les hommes de son ancienne société. Bientôt ce cercle se rétrécit ; alors elle se perd dans les broussailles de son imagination, et ne veut plus voir que les artistes : sous ce prétexte, tout ce qu'il y a au monde de batteurs de piano, de râcleurs de violon, de huitièmes premiers grands prix du Conservatoire, de tonneliers ténors, de peintres barbus comme des fleuves, de lithographes crottés comme des omnibus, de poëtes velus comme des singes, vient lui boire son eau sucrée dans des soirées sans nom, où l'on se gave de *Schubert*, de *mélodies romantiques*, de *caprices styriens*, de *fantaisies morlaques* et de *poésies moresques.* »

Et plus loin :

« La *Minerve* exclue du monde, la *Minerve déchue*, s'enthousiasme d'un pianiste. Le piano, pour elle, c'est la cythare céleste, confiée par des anges au *Saint-Elphége* de son choix. Dans le travail clapotant de cet être crochu, qui, avec ses phalanges décharnées, gratte l'ivoire muet et stupide de ces touches correspondant à des élastiques de bretelles, dans le fourmillement maladif de ces doigts qui tourmentent un clavier rebelle et sans âme, elle voit la révélation d'idées aériennes ; ces sons mats et courts lui appor-

tent la parole d'en haut, et elle ne comprend pas que le piano n'est qu'un meuble comme le buffet et la commode, et n'a jamais été un instrument. »

Poursuivant ses investigations, il étudie les femmes déchues jusqu'à leur dernière heure : « Il vient un jour, dit-il, où elles s'aperçoivent que le pianiste qu'elles ont aimé n'est qu'un bellâtre orné de décorations étrangères, elles se réveillent ruinées pour la plupart du temps, et s'en vont tout droit piquer une tête au pont des Arts, consacré pour le suicide, comme jadis le bois de Boulogne pour les duels, avant que M. Dupin eût créé le soufflet sans rancune.

« On les repêche, c'est l'usage, parce que toute femme à grande passion sait nager. »

Vient ensuite la description de la mère de théâtre qui semblerait faite par Gavarni :

« La mère d'une femme de théâtre est un être auquel ne correspond aucune analogie de l'ordre social.

« Elle prend du tabac et en sème partout ; dans ses poches, elle entasse mille objets, des fichus décolorés, des clefs, des quatre mendiants, des écheveaux de fil, de vieux journaux, des pots de rouge et des chaussons ; ses bas de laine tombent à gros plis sur ses chevilles engorgées ; son bonnet couleur de

beurre tourné, mal attaché, sur des cheveux mêlés comme du foin ; sa robe, ouverte dans le dos, bâille sur un corset aux œillets arrachés ; et tout ce vêtement, qui tient par des fils usés, par des cordons précaires, exhale une odeur de chat et de vieux linge.

« Elle a l'air de ne s'être jamais habillée ni déshabillée.

« Pour sa toilette de ville, elle possède un chapeau couleur de suie mouillée, et un châle dont les franges pleurardes balayent le trottoir. »

Et ces quelques lignes dédiées aux choristes de l'Opéra, qu'il avait déjà bien étudié et où nous le retrouverons plus tard :

« Quant aux choristes, parlons des femmes : ce sont d'honnêtes personnes, dont la plupart n'affichent pas de prétentions à la beauté.

« Les choristes, hommes et femmes, ont un foyer spécial, dans lequel ne vont jamais, et pour les causes ci-dessus, les habitués des coulisses.

« Les hommes sont ou de vieux musiciens dont la carrière s'est arrêtée là, dont l'ambition se borne à dire :

« Jurons ! — Oui, tous ! Si parmi nous il est des « traîtres ! — Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire ! » et autres choses qui ne se disent qu'à plusieurs.

Les salons n'échappaient pas non plus à ses observations, et c'est en les étudiant qu'il a trouvé la plupart de ces heureuses fantaisies qui semblent écrites d'hier. Le chapitre des *Pigeons*, ces roucouleurs du grand monde, est rempli de charmants détails, de photographies saisissantes des plus petites choses de la vie ; rien que ces quelques lignes peuvent donner idée de l'ensemble de l'œuvre :

« Ainsi, dans le monde, on annonce madame *une telle*, toute seule, et sans son mari : à cinq minutes d'intervalle apparaît M. *un tel.*

« En général, on suppose qu'ils sont arrivés ensemble, et dans la même voiture, jusqu'à la porte cochère de la maison, et que, par décence et pour ne pas afficher les mystères du colombier, ils se sont séparés pour un instant.

« La *colombe*, entrée la première, s'assied avec un air d'aisance affectée, et dirige son œil d'émail vers la porte.

« Le tendre *pigeon* se présente, fait ses petites salutations obligées, et, tout haut, demande froidement de ses nouvelles à la *colombe*, comme quelqu'un qui n'aurait pas voyagé tout à l'heure dans le même coupé, patte contre patte, aile contre aile...

« Au grand dédain du cocher, habitué à conduire sans malice et sans regarder derrière son pigeonnier ambulant. »

Puis vient le tour des hommes, qu'il classe selon

leurs ridicules, avec autant de soin qu'un naturaliste, par races, par espèces, par divisions, par subdivisions, etc. ; après avoir énuméré les différents genres et sous-genres de *suiveurs*, comme il les appelle, il arrive aux faiseurs d'œil dont voici la description :

« Dans le monde, dans les concerts, dans les bals, dans les salles de spectacle, on rencontre aussi le *faiseur d'œil*. Le *faiseur d'œil* n'a pas de prétention positive et précise. Il promène sur toutes les femmes son regard de vautour amoureux ; ses yeux sont illuminés d'un feu de charbon de terre ; il a toujours l'air d'un Européen lâché dans un sérail ; sa prunelle s'abaisse, se relève comme le soufflet d'un accordéon. Pourtant, aucune femme n'est le point de mire de cette fusillade de regards. C'est au sexe entier qu'il en veut. Il *fait l'œil*, et voilà tout. Il aime à distance, et se contente de l'idée qu'on lui trouve de beaux yeux.

« Le *torseur* procède par d'autres moyens. Le *torseur* fait l'indifférent, le myope, le distrait, ne regarde personne, et emprunte tous ses effets à son torse, toujours bardé d'une cravate à gros nœuds et d'un gilet bien étudié. Le *torseur* projette sa poitrine sur le devant d'une loge ou dans les embrasures de portes d'un salon, ou dans l'intervalle de deux rideaux de croisée. »

Plus loin, c'est une étude sur les *larmoyeurs* que

M. Jules Simon pourrait croire écrite d'hier, et dont nous détachons les quelques lignes suivantes :

« O vous qui pratiquez les femmes, les aimez beaucoup et les implorez souvent ! dites, combien de fois n'avez-vous pas appelé à votre secours la larme absente ? Combien de fois n'auriez-vous pas payé de plusieurs années de votre existence la plus petite des peaux d'oignon ?

« Heureux ceux qui pleurent, le royaume de ce monde leur appartient.

« L'art de pleurer est le premier des arts ; de lui tout dépend, sans contredit. Nous avons des écoles sans nombre ; chaque science, même la plus douteuse, chaque langue, même la plus inconnue, a ses professeurs, ses élèves, ses rudiments imprimés et offerts à qui veut les apprendre, et nous n'avons pas une école de larmes... C'est le parti des *larmoyeurs* ; la Société de Loyola n'est rien auprès ; nul obstacle n'arrêtera cette fraternité des larmes. »

Mais il faudrait tout citer de ces *Nouvelles à la main* tant de fois exploitées par les gens qui font profession d'esprit aujourd'hui, et qui cependant n'eurent pas à leur apparition le succès de vogue qu'elles méritaient.

Les études dont je viens de donner des extraits n'étaient pas, à vrai dire, du domaine de la nouvelle à la main, qui, sous une forme légère, doit toujours

et comme incidemment ou révéler un petit scandale ou raconter une anecdote inédite et intéressante au besoin.

C'est ainsi que dans sa monographie de la lorette et sous prétexte de mieux mettre le public au courant de la vie intime *des petites dames* de 1840, Roqueplan révèle quelques détails de la vie de garçon de jeunes princes qui sont des hommes aujourd'hui.

Par exemple :

« Sous le spécieux prétexte que le duc d'Aumale était prince du sang, fort riche et joli homme, toutes les demoiselles non entretenues se vantaient de l'être par lui.

« C'est mademoiselle F..., de l'Opéra, qui a mis cette plaisanterie en circulation.

« On ne pouvait arriver près de ces dames sans avoir passé deux heures dans une armoire, parce que, disait-on : *Il est là!* Un dimanche de novembre, dans diverses maisons, quelques jeunes gens sont morts de froid sur diverses gouttières, en attendant que *les* ducs d'Aumale fussent partis.

« Un jour, un flâneur très-versé dans le personnel des rues Navarin et Bréda se présente chez une de ces demoiselles :

« Filez, filez vite, *le prince est là?* »

« Chez une seconde : « Vous allez vous faire pin-
« cer, *il est là?* »

« Chez une troisième : « Vous voulez me perdre ! « partez, c'est son heure.. »

« Chez une quatrième : « Montez vite, *il* est déjà « au premier ; vous redescendrez dans une heure. »

« Il a ainsi compté quinze ducs d'Aumale.

« Non-seulement la lorette a inventé les *faux ducs* d'Aumale, mais encore les faux cigares du prince de Joinville ; elle en avait toujours sur sa cheminée une demi-douzaine qu'elle offrait avec mystère, et que les *Arthur* fumaient avec une délectation tout à fait dynastique. »

Plus loin, je trouve cette réponse épicée d'un banquier qui, selon la légende du temps, n'était autre que le roi de tous les banquiers :

« Chez une de nos lorettes les plus renommées pour leurs souvenirs, leur esprit et leur embonpoint, plusieurs rabbins se trouvaient réunis ; de ce nombre était un riche banquier.

« La lorette, qui se fait pieuse, cherchait à mystifier le Crésus qui ne l'adore plus, par des citations évangéliques.

« — Monsieur, lui disait-elle, en faisant parade de science religieuse, je vous le dis, en vérité, un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrerait dans le royaume des cieux.

« — Ma chère amie, répondit le banquier, votre

embonpoint me désole pour votre salut éternel !

« Ce mot fut compris, car on pria son auteur de se mettre à la porte. »

A part les nouvelles à la main proprement dites, les portraits, les études, etc. ; Roqueplan remplissait les pages de ses brochures de pensées, d'observations, d'aphorismes, de mots, de paradoxes dont je prends une poignée au hasard.

Par exemple :

« Il y a des gens qui ne parlent jamais de peur de dire des sottises, comme on ne sort pas à pied de peur d'être crotté. »

« Nous connaissons un aimable Italien (les Italiens ont l'avarice si spirituelle !) qui n'a jamais passé un jour de l'an ni dans sa patrie, ni à Paris, où il a, comme tout le monde, trop d'amis et trop de maîtresses ce jour-là. »

« Un jour, je citai à Scribe un mot dont je l'engageais à profiter. Scribe l'écrivit sur un petit portefeuille et me remercia beaucoup en me disant.

« — Voilà un mot qui sera délicieux dans deux ans. »

« Depuis j'ai retrouvé le mot dans une de ses pièces. Le mot était à point. — Les journaux l'avaient gâché. »

« C'est un de nos grands ridicules sociaux. Nous voulons à tout prix découvrir des vertus dans les morts, comme nous recherchons les vices dans les vivants. »

« Les vieilles lorettes font les jeunes portières. »

« Il vaut mieux condamner quarante innocents que d'absoudre un seul coupable. »

« On peut avoir besoin d'un plus puissant que soi. »

« L'homme qui économise 50 francs est perdu. Il n'a d'autre ambition que d'en avoir 50 de plus.

« A Paris, il faut avoir besoin de beaucoup d'argent pour faire fortune. On végète longtemps; mais un beau jour, on finit par trouver les 400,000 francs dont on a besoin. »

« Beaucoup de maris ne peuvent même pas obtenir de leurs femmes ce qu'on exigeait seulement des voleurs de Sparte : qu'ils commissent leurs délits avec adresse. Le bruit et l'éclat sont l'œuvre des femmes : ce sont toujours elles qui compromettent leurs amants. »

« Dieu a placé la femme sur la terre pour que l'homme ne fît pas de trop grandes choses. »

« Le meilleur moyen de se faire passer pour l'amant d'une femme est de lui faire un peu la cour et de s'en tenir là; car alors, elle est la première à parler de sa résistance, et personne n'y croit. »

« Deux manières infaillibles de se brouiller avec un ami :

« Lui prêter de l'argent, lui prouver que sa femme le trompe. »

« Voilà les chemins de fer jugés. Quand il n'y a pas vitesse, il y a ennui; quand il y a vitesse, il y a péril.

« Vivent les coucous!

« Comme moyen de transport, les chemins de fer sont encore condamnés :

« On ne voyage pas, on arrive. »

« Les femmes de nos jours dépérissent, mais ne vieillissent plus. »

« Jadis, vieillir était un art.

« Aujourd'hui ce n'est plus qu'un malheur. »

« Après dix ou douze ans d'éclat et d'agitation, une femme de nos jours commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain. »

« George Sand est le messie de l'adultère. »

« Les caprices du point d'honneur varient selon les conditions de notre état civil.

« Le mari de six mois met toute sa fierté à n'être point trompé; le mari de six ans à ne point le paraître. »

« La mauvaise foi est l'âme de la discussion. »

Quoique Roqueplan fût à la fois directeur de théâtre et homme de lettres, il s'en fallait de beaucoup qu'il eût fait sa fortune.

Il était bien arrivé à force d'audace à ramener le public aux Variétés, mais il connaissait trop bien la vie des théâtres pour ne pas savoir que c'est juste au moment où ils paraissent plus florissants qu'il faut se hâter de s'en défaire.

Heureusement pour lui, en 1847, M. Morin, professeur au Conservatoire, désireux de devenir directeur des Variétés, en fit l'acquisition moyennant une somme de 300,000 francs qui fut versée entre les mains de Roqueplan.

C'est alors que Duponchel lui proposa de partager avec lui la direction de l'Opéra que venait d'abandonner Léon Pillet; comment fut établie l'association, quel fut l'apport de Duponchel, je l'ignore; mais, ce que je sais, c'est que lorsqu'on demanda à Roqueplan

Tel fut son discours, dont personne ne demanda l'impression.

Comme on peut le voir, je n'aimais, déjà à cette époque, pas beaucoup les démagogues, et mon plus grand plaisir, quand les prisons eurent repris, après ces journées, les voleurs et les malfaiteurs qui nous avaient donné la République, fut de signaler les arbres de la liberté qu'avaient plantés ces misérables.

Je me rappelle à ce propos que chez Cremer où je déjeunais fréquemment, je chantais volontiers un couplet que j'avais inséré dans le *Lampion*, et qui finissait à peu près ainsi :

. . . .
Pour arbre de la liberté
On eût dû planter un vieux chêne,
Car le fruit qu'il aurait porté
Eût nourri ceux qui l'ont planté!

J'étais bien connu comme légitimiste et, tout le temps de mon repas, je discutais avec les libéraux du temps parmi lesquels, je dois le dire, se trouvaient des gens tout à fait indignes de figurer parmi ceux d'aujourd'hui, en ce sens qu'ils ne regardaient pas le pillage, l'incendie et l'assassinat comme les vertus fondamentales de toute bonne république.

Je me rappelle cependant l'anecdote suivante, qui

peut servir à prouver que la discussion tournait cependant quelquefois à l'aigre.

Un jour que j'émettais mes opinions devant Ambert, Thomas, Huber et autres de mes amis, je vis arriver M. Hingret, un colonel de la garde nationale de 1848.

J'étais placé au fond de la salle, à côté de la colonne, assis, ou plutôt enfermé, derrière ces tables de marbre qu'on rallonge parfois d'une plaque de zinc, je faisais face à ceux qui entraient dans le restaurant.

M. Hingret, peu au courant de la tolérance de nos opinions, entra donc chez Cremer tenant à la main un numéro de mon *Lampion*.

— Voilà, dit-il, en s'arrêtant au milieu de la salle, et en le froissant contre son dos, le cas que je fais de ce journal!

Il m'était impossible de sortir immédiatement de ma place où, comme je l'ai dit plus haut, je me trouvais absolument enfermé.

— Ma foi, lui répondis-je furieux de n'avoir pas pu me dégager, pour une fois que cela vous arrive, vous le faites avec bien de l'ostentation!

Tout le monde se mit à rire et M. Hingret se retira aussi blessé qu'étonné de son peu de succès.

Revenons aux arbres de liberté; ce que j'avais prédit arriva: presque tous furent coupés sans difficulté.

Celui de l'Opéra résista longtemps ; il était protégé par un grillage, planté dans un terrain humide, il ne pouvait que prospérer et je jouirais encore aujourd'hui de son ombrage si on ne l'avait abattu sur ma dénonciation.

Que ceux qui aiment les arbres de liberté me jettent les premiers la pierre !

Quand il s'agit de l'abattre, Roqueplan, qui se trouvait dans la cour de l'Opéra, se mit devant lui et dit avec l'accent le plus dramatique qu'il put trouver :

— On ne touchera à cet arbre que lorsque Duponchel aura terminé son discours !

Ce pauvre Duponchel ne le termina point et l'arbre fut bientôt à terre.

Quelques années après (il n'était déjà plus, depuis longtemps, directeur de l'Opéra), Duponchel tomba malade et mourut. Je me rappelle à ce propos un mot de lui qui s'est gravé dans ma mémoire et qui prouve que l'associé de Roqueplan ne manquait pas non plus d'esprit de repartie :

Lorsqu'arrivèrent ses derniers moments, un prêtre vint à son chevet qui lui dit :

— Réjouissez-vous, mon fils, de quitter ce monde pour un monde meilleur.

Le moribond fit un effort et répondit avec un soupir :

— Qui vous a dit, mon père, que je ne me contentais pas de celui-ci ?

Roqueplan, comme on a pu le voir dans les quelques pages que j'ai consacrées à sa direction des Variétés, prenait les choses de haut et s'évitait ainsi tous les ennuis qui résultent des détails d'une administration théâtrale ; quelquefois, par hasard, daignait-il s'occuper de ce qui se passait à l'Opéra.

Un jour qu'on lui faisait remarquer que Levasseur commençait à chanter faux :

— Cela s'entend-il du fond de la salle ? demanda-t-il en haussant les épaules ; non, eh bien ! c'est comme s'il chantait juste.

Les galeries ordinaires de Roqueplan à cette époque étaient au café anglais, sous le règne du Grand Martin, bien connu des élégants de 1848. Nestor y dînait tous les soirs, à la quatrième table, à droite en entrant, dans le grand salon, avec le docteur Véron. Cabarus arrivait généralement au moment du curaçao amer ; il aimait à parler et s'entendait très-bien avec Véron qui aimait à écouter : Nestor, lui, n'écoutait personne. La conversation tomba un soir sur le procès de Benoist le parricide ; Cabarus montra l'assassin contraint par l'éloquence de M. Chaix-d'Est-Ange à confesser son crime en pleine audience.

— Bravo ! s'écria Véron, c'est admirable !

— De quoi s'agit-il? demanda Nestor du ton d'un homme qui s'éveille.

— Vous n'aviez qu'à écouter, fit Cabarus un peu piqué.

— Si vous croyez que c'est facile! murmura Nestor.

Par bonheur, Véron, qui avait la digestion indulgente, résuma l'histoire en quelques mots.

— Je ne vois rien là d'extraordinaire, dit Nestor; moi, qui vous parle, je n'ai eu besoin que d'un seul mot pour obtenir un effet presque aussi remarquable.

— Vous, dit Cabarus, et dans quelle circonstance?

— Voici le fait. J'étais à Spa et je regardais tailler le trente-et-un. Le chef de partie signala l'apparition d'une somme oubliée, qu'en langue verte on appelle un *traînard*. A ce mot de *traînard*, une espèce de *grec* assis dans le fond de la salle se leva et se dirigea vers la table du jeu. Son approche excita dans l'assistance un rire étouffé qui parut l'intimider. Il avançait et retirait la main tour à tour; le démon du vol luttait évidemment en lui contre un reste de pudeur: je résolus de venir en aide à ses bons instincts.

— Et comment vous y prîtes-vous? demanda Cabarus.

— Je le regardai bien fixement dans le blanc des yeux, et je laissai tomber d'une voix grave cette parole solennelle: *En pareil cas un honnête homme n'hésite jamais!*

— Et, demanda encore le docteur, il se retira?

— Oui, monsieur, répondit Roqueplan du haut de sa grandeur, il se retira... en emportant le *traînard*.

Sous un air plaisant et indifférent, Nestor ne manquait jamais de dire à ses amis ce qu'il pensait d'eux et de leur conduite.

Nous avons tous connu un homme d'esprit qu'un mariage d'amour avait rendu fou. Séparé de sa femme qu'il adorait, notre homme n'avait trouvé qu'un moyen de se rapprocher d'elle : c'était de lui intenter procès sur procès. La femme, poussée à bout, se fâche, et le fait assigner à son tour ; le mari se frotte les mains : il va revoir sa femme. Mais, le grand jour arrivé, la femme ne se présente pas, et fait demander une remise. Fureur du mari, qui rencontre Nestor et lui crie du plus loin qu'il l'aperçoit : — Comment trouvez-vous ma femme ? Elle m'intente un procès, et, au lieu de plaider, elle demande une remise ! — Votre femme a tort, répond gravement Nestor ; à un pareil procès, ce n'est pas une remise qu'il faut : c'est une écurie !

Roqueplan, après être resté seul directeur de l'Opéra depuis 1849, quitta l'administration de ce théâtre en 1854. A cette époque, l'Opéra fut placé dans les attributions de la liste civile impériale, et M. Crosnier en fut nommé administrateur.

Vers la fin de 1857, M. Émile Perrin ayant aban-

donné la direction de l'Opéra-Comique, le privilége passa sans difficulté dans les mains de Roqueplan, qui fut enfermé de nouveau dans un théâtre de musique, qu'il disait avoir en horreur, prétendant que les musiciens l'en avaient dégoûté.

Les relations qu'il avait eues avec les compositeurs, dans les différents théâtres lyriques dirigés par lui, avaient laissé dans son âme les seules rancunes que nous lui ayons connues, rancunes qu'il exprimait parfois d'une façon bien amusante. Il ne pouvait oublier, par exemple, ses luttes contre certains *maestri*, à propos de coupures reconnues indispensables dans des partitions que les auteurs croyaient toujours, disait-il, être en or massif.

Et pourtant Nestor n'était pas sincère quand, parlant à son tour de la musique, que Théophile Gautier appelle le plus cher et le plus ennuyeux de tous les bruits, il s'écriait: Quel art charmant et méprisable que la musique! Je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante qui m'a été racontée par M. Eugène Gautier, le charmant compositeur: « On est heureux, me disait-il, de retrouver ici la poitrine de l'homme sous le plastron de ce brillant maître d'armes, qui tirait le paradoxe aussi bien que l'épée, et qui, aux yeux des indifférents et des étrangers, craignait autant de se montrer ému que de se faire voir en déshabillé :

« Un jour, rue Taitbout (c'est M. E. Gautier qui parle), toujours à l'heure du déjeuner, et comme la petite salle à manger tendue de perse fond rouge était pleine de visiteurs, sur l'invitation du maître de la maison, je me mis au piano.

« Je jouai d'abord un andante de Mozart, que Nestor appela, à cause de quelques signes de recueillement et d'admiration qu'il remarqua sur nos physionomies, de la musique pour laquelle auditeurs et exécutants se croyaient obligés « de se faire une tête. »

« Piqué, voulant venger mes dieux et désirant ajouter à la puissance de la musique le charme des souvenirs, afin de le forcer à redevenir lui-même, je jouai et je chantai de mon mieux plusieurs fragments de *la Lucie*, de *la Juive* et surtout des *Huguenots*, opéra pour lequel je savais qu'il avait une réelle admiration.

« Il me laissa terminer, m'écoutant en silence cette fois ; puis, s'approchant de moi tout à coup, il me dit à voix basse : « Venez donc un de ces matins me jouer cela à moi tout seul, pour que je puisse pleurer à mon aise ! »

Un autre jour, un compositeur moins que médiocre lui fait entendre un opéra ; l'audition terminée, le maëstro s'aperçoit que Roqueplan ne quittait pas des yeux les bustes de Beethoven, de Mozart, de Gluck, de Rossini, etc., placés au-dessus de sa bibliothèque.

— Pourquoi les regardez-vous ainsi? lui demanda le soi-disant musicien.

— Je me demande ce qu'ils viennent f...aire ici? répondit Roqueplan avec une franchise que n'a pas dû oublier le compositeur.

Dès qu'il fut installé dans son nouveau théâtre, Roqueplan ne manqua pas de s'y livrer à toute la fantaisie qui avait caractérisé ses autres directions.

Jamais, au grand jamais, on ne pouvait trouver Nestor à son cabinet s'il s'agissait d'une affaire sérieuse; aux flâneurs seuls la porte était grande ouverte; on entrait chez lui par la scène, on causait de choses indifférentes pendant que la foule des auteurs, des chanteurs, des créanciers peut-être, faisait queue à une autre porte toujours invariablement close.

Il arriva pourtant qu'on introduisit par hasard dans le cabinet de Roqueplan un jeune homme assez gauche, qui pour la vingtième fois venait réclamer de lui un moment d'entretien. Ce jeune homme demandait ses entrées à l'Opéra-Comique, parce que son grand-père, en 1801, avait fait représenter un opéra en un acte intitulé: *le Savetier cru sourd.*

Roqueplan dit à ce jeune homme: « Soit, monsieur, je vous accorde vos entrées, mais à la condition que vous allez me fredonner un des airs de l'opéra de votre grand-père. » Le solliciteur chercha et ne put rien chanter. Là-dessus Roqueplan l'engagea à se retirer, le forçant d'avouer que s'il ignorait à ce point

la musique paternelle, lui directeur l'ignorait bien davantage.

— Ils sont tous comme cela! dit Roqueplan, quand il fut sorti. Ce sera le dernier!

Et il tint parole.

Autre histoire:

On jouait la *Dame Blanche;* le ténor Audran, qui chantait le rôle de Georges Brown et qui cherchait inutilement depuis deux mois à parler à son directeur, aperçoit Roqueplan dans les coulisses.

— Ah! monsieur! lui dit-il, je suis bien heureux de vous rencontrer pour vous demander dix minutes d'entretien.

Roqueplan, se sentant pris, n'essaya pas de s'échapper; seulement, son tic redoubla d'intensité; il eût semblé qu'il venait d'avaler une mouche.

Au moment où Audran allait ouvrir la bouche, Roqueplan l'arrêta.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, nos positions ne sont pas égales : vous êtes en uniforme, je suis en bourgeois; vous avez l'épée au côté, je n'ai moi qu'une simple badine; vous êtes riche, vous ne pouvez pas le nier, puisque je viens de vous entendre dire que vous avez acheté un château sur vos économies, ce qui ne saurait être possible pour moi.

— Mais, monsieur Roqueplan, vous plaisantez.

— Non pas ! j'entends vos villageois qui vous appellent, rendez-vous à leurs vœux, que je ne vous empêche pas de faire leur bonheur.

Et, profitant de *l'entrée* d'Audran, il s'esquiva enchanté du moyen qu'il venait de trouver pour remettre une affaire.

Ce n'était pas seulement dans son théâtre que Roqueplan se livrait à ses excentricités, qu'il aimait du reste à raconter à tout venant.

Lors du mariage du duc d'Orléans (1838) un grand bal fut donné à l'Hôtel-de-Ville par le préfet de la Seine. Plus de dix mille invitations furent envoyées dans Paris. Toutes les classes de la société parisienne étaient représentées à cette fête qui fut vraiment féerique. Roqueplan, alors directeur d'un journal politique, y fut invité.

Le soir du bal arrive. Il était dix heures. Peu de voitures disponibles et un temps à ne pas mettre un roi constitutionnel à la porte (plaisanterie du *Charivari* d'alors). Que faire ? De plus, on venait à tout moment dire à Roqueplan qu'il y avait cinq files de voitures, n'avançant que très-lentement vers cinq portes différentes de l'Hôtel-de-Ville, et qu'il était probable que les privilégiés arriveraient sous la marquise de la préfecture de trois à quatre heures du matin.

Nestor avait fait des frais de toilette, un habit bro-

dé, un pantalon de casimir blanc; il ne voulait donc pas en être pour ses dépenses, et d'ailleurs il tenait essentiellement à paraître à ce bal.

Voici ce qu'il imagina :

Il fit venir une civière propre à transporter les malades, et la fit entrer dans la cour. Lui, Nestor, se coucha dans la civière, se fit bien couvrir de la toile à raies bleues, puis donna l'ordre aux deux porteurs de partir pour l'Hôtel-de-Ville en ajoutant quelques instructions au cas où on empêcherait son bizarre véhicule de circuler. En effet, arrivés près des halles, les porteurs furent arrêtés par l'encombrement des voitures. Mais à ces mots : *Un mourant pour l'Hôtel-Dieu!* les obstacles disparaissent, les voitures s'arrêtent, et, le cortége étant arrivé jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, Roqueplan saute lestement de la civière sur le perron, chaussé, ganté, cravaté, sans aucun retard et sans aucune maculature.

C'est vers cette époque qu'il faut placer la période de flânerie et de *noctambulisme* de Roqueplan.

Il était impossible de passer le soir sur le boulevard des Italiens, de onze heures et demie à une heure et demie, depuis le coin de la rue Drouot jusqu'à la rue Taitbout, sans le rencontrer au milieu de ce qu'il appelait son état-major, qui se composait de ce pauvre Cabarrus, l'homme doux et charmant par ex-

cellence, le médecin des chanteurs, qui recevait en riant toutes les plaisanteries pourvu qu'elles fussent lancées avec esprit; d'Edouard Lemoine, de *l'Indépendance belge*; d'Auguste Villemot; d'Aubryet, qui ne décolérait jamais, et à qui il n'a manqué que de faire de petits articles, d'écrire court pour être le premier des journalistes; de Gustave Claudin et de bien d'autres.

Gustave Claudin, un Parisien entre tous les Parisiens, avait, je me le rappelle, inventé le moyen d'être toujours en toilette, propre et net dès le matin, sans jamais avoir besoin de rentrer chez lui.

Il lui avait suffi de déposer trois paires de bottines dans trois boutiques de décrotteurs des passages, un chapeau chez son chapelier, etc, etc. Dès qu'une mouche de boue piquait le vernis de sa chaussure, il n'avait qu'un pas à faire pour changer de bottines; un coup de vent, une goutte de pluie ternissaient-ils le brillant de la soie de son chapeau, il entrait chez son chapelier et prenait le chapeau mis en pension, pendant qu'on redonnait un coup de fer réparateur à celui qu'il déposait pour le reprendre le lendemain.

Claudin avait quitté, pour venir à Paris, le *Nouvelliste de Rouen* où il écrivait avec Braine, un de nos charmants courriéristes, déjà oublié aujourd'hui. Braine était professeur, et je me rappelle qu'indigné

d'une décision du recteur qui l'envoyait à Alençon, il se contenta de lui écrire sur une grande feuille de papier: *Point d'Alençon!* et se consacra définitivement au journalisme.

Une des *scies* les plus usitées à l'égard de Claudin consistait à dire qu'il avait été amené à Paris pour y être perdu, comme le Petit Poucet, mais que, chemin faisant, il avait semé des pierres comme son devancier; son sac de cailloux s'étant épuisé devant les bureaux du *Moniteur*, il y était entré, s'y était fixé, et, pour comble d'infortune, y avait été décoré.

Henri Murger aussi faisait partie de l'état-major; le rendez-vous général était au café Riche, qu'on avait choisi parce qu'il était le dernier fermé et que les nouvelles y abondaient.

Les heures passent vite le soir; on atteignait bientôt le moment de la fermeture; c'était à qui abandonnerait le dernier la place; mais les garçons de café sont inexorables comme les règlements de police auxquels ils obéissent et, bon gré mal gré, on se retrouvait sur le boulevard; un petit groupe de personnages se formait auquel venaient s'adjoindre Aurélien Scholl, Lambert Thiboust, le plus endurci des noctambules, Alphonse Royer, moins gai que ce dernier, et Lanjeac, qu'on avait surnommé *la pluie qui marche*.

Comme bien on le pense, je n'avais garde de quitter si bonne compagnie, et si je ne l'avais fréquentée par plaisir, je l'aurais fait par devoir d'anecdotier et de conteur de nouvelles à la main.

C'est là surtout, dans ces interminables promenades, que Roqueplan dépensait le plus de son esprit, et, chose étrange, sans jamais se répéter.

Un soir que nous le reconduisions, car il avait le talent de ne rester sur le boulevard que juste le temps qu'il voulait, pour rentrer chez lui, rue Taitbout, sans avoir plus de cent pas à faire, Th. Sylvestre rencontre Roqueplan.

En quelques mots la conversation change de ton : Th. Sylvestre parle, avec la verve qu'on lui connaît, d'un journal qu'il veut fonder et dont l'utilité nous parut incontestable.

— Oui, il y a une idée, fit Roqueplan, séduit par l'éloquence de Sylvestre, faites bien vite ce journal-là !

— Faites-le est bien facile à dire, répliqua Sylvestre, mais il faut au moins 30,000 francs pour réaliser mon projet.

— Vous les trouverez, ou plutôt je vous les trouverai dans les vingt-quatre heures, fit Roqueplan avec l'accent de la conviction qu'il ressentait effectivement; donnez-moi votre adresse.

— Je demeure rue de la Vierge, au Gros-Caillou,

près de l'École-Militaire, dit Sylvestre, en cherchant sa carte.

— Près de l'École-Militaire! fit subitement Roqueplan en changeant de ton; je ne chercherai pas un sou pour vous! Auriez-vous la plus belle idée du monde, jamais un commanditaire n'aura confiance en la jeunesse, la vitalité de journaliste, d'un homme qui demeure à l'École-Militaire! bonsoir!

Et il rentra se coucher.

Une des thèses favorites de Roqueplan était l'horreur que lui inspirait la campagne; il la niait d'une façon absolue, n'y voyait que des routes poudreuses, des insectes, de la pluie, etc., tous les inconvénients enfin qu'on y peut trouver en cherchant bien.

— La preuve, disait-il, qu'il n'y a encore que Paris, c'est que tout le monde y accourt des quatre coins de l'Europe.

— Mais les arbres?

— Les arbres y viennent aussi! Regardez-les passer en chariot sur les boulevards; eux non plus ne peuvent pas souffrir l'air de la campagne, et c'est pour cela qu'ils se réfugient à Paris!

Un autre soir il nous racontait, sans suite et sans qu'elles fussent amenées par la conversation, des anecdotes pendant des heures entières. En voici quelques-unes qui me reviennent à la mémoire:

A Nantes, disait-il, aux répétitions d'un drame, une comédienne, ou plutôt une actrice, avait répété plusieurs jours de suite la phrase que voici :

« Ils tendaient vers moi leurs petites mains suppliantes ; et malgré leurs cris et leurs larmes.... *Josué les immola !* »

— Mais il n'y a pas ça ! s'écria enfin le régisseur qui, jusque-là, croyait avoir mal entendu ; il y a : « *J'osai les immoler !...* ».

— Oh ! ça ne fait rien, répliqua l'actrice en levant les yeux au ciel d'un air inspiré... Je le sens mieux comme ça !

Puis celle-ci destinée à Cabarrus qui était homœopathe :

Un colonel d'infanterie va un beau matin trouver un pharmacien homœopathe et lui tient à peu près ce langage :

— Mon régiment doit partir après-demain pour l'Algérie ; je ne veux pas embarquer de malades avec moi ; il m'est venu une idée que voici : j'ai ordonné que dès le matin tout le régiment serait purgé ; fournissez-moi donc une drogue énergique qui me nettoie tous ces gaillards-là !

Le pharmacien réfléchit quelques instants, puis passa dans son laboratoire en laissant le colonel seul dans son officine ; seul, non pas, car l'héritier futur

du fonds de l'apothicaire, un petit garçon de quatre ou cinq ans, était assis dans un coin, sous le comptoir, au milieu de ses jouets épars.

Le pharmacien revint bientôt tenant une petite fiole d'imperceptibles globules à la main.

— Que voulez-vous que je fasse de cela pour 1,200 hommes? demanda le colonel avec étonnement.

— Vous n'en emploierez que la moitié, colonel, et encore est-il nécessaire que vous ne vous en serviez qu'avec la plus grande prudence! Avec ce globule, ajouta-t-il, en extrayant une boule microscopique de la petite fiole qu'il posa sur le coin de son comptoir, avec ce simple globule vous pourriez foudroyer un bœuf.

— Diable!... mais alors?

— Alors vous prendrez cinq de ces petits grains, vous les ferez dissoudre dans cinq seaux d'eau et chaque homme de votre régiment en viendra boire, dès le matin, une petite cuillerée. En une heure, tout sera fini.

Le colonel, enchanté de son acquisition, paye, puis tend la main pour recevoir la redoutable purgation.

Un peu troublé, sans doute, le pharmacien cherche sur son comptoir la fiole qu'il vient d'y poser, quand tout à coup le colonel pousse un rugissement terrible, et, sans oser bouger de place, montre de la

main au pharmacien son fils qui achève d'avaler le dernier globule de la fiole qu'il a dérobée.

A cet effroyable cri, la femme du pharmacien accourt, on lui explique l'horrible malheur, elle s'arrache les cheveux; la maison entière, le quartier tout le monde est dans la consternation.

— Et puis? demandai-je à Roqueplan.

— Et puis... il y a trente ans de cela, l'enfant en a trente-cinq aujourd'hui, aucun symptôme alarmant ne s'est encore manifesté, et franchement je ne suis pas très-inquiet pour son avenir.

— Ne riez pas! fit gaiement Cabarrus, qui prenait admirablement la plaisanterie, l'homœopathie ne pardonne jamais; vous verrez ce qui lui arrivera s'l devient seulement centenaire!

A côté de son talent d'admirable conteur, Roqueplan possédait à merveille celui de donner en quelques mots le croquis d'un homme, d'une scène, d'un petit coin de la société.

Un jour qu'il était (par hasard!) à la campagne, il voit se promener devant lui deux petites filles, l'une de neuf ans, l'autre de dix ans; toutes deux sont élégamment mises, ce sont de petites femmes, deux riches héritières qui ont déjà le sentiment de leur situation sociale; elles arrivent à la gare, et Roqueplan

qui me rencontre me demande, en me les désignant d'un mouvement de la tête :

— Sont-elles séparées?

Effectivement, à voir ces enfants, sans la jeunesse, l'étourderie de leur âge, on les eût prises pour deux petites femmes mariées.

Il faut dire, pour souligner le mot de Roqueplan, que, jouant ensemble, ces deux petites filles avaient imaginé la conversation suivante :

L'une d'elles remplissait le rôle du père, l'autre celui de la fille.

— Mon Dieu, mon père, disait l'une, je suis dans un bien grand embarras, mon mari est en voyage et je suis dans une position intéressante !

— Oh ! fait celle qui représentait le père, c'est bien ennuyeux, je ne sais ce que je dois faire ; je suis trop occupé en ce moment pour te donner un conseil, reviens déjeuner avec moi à onze heures.

Scène du déjeuner au milieu de laquelle le père se frappe le front en disant : J'ai trouvé le moyen d'arranger l'affaire ! tu diras que c'est de l'empereur !

Voilà où le benoitonnage de l'empire avait conduit des petites filles de dix ans !

Comme on le pense bien, Roquepian était aussi l'homme de l'à-propos par excellence; ses finances ayant un jour considérablement baissé, il se décida à aller demander un service à un banquier très-riche de ses amis qui lui avait maintes fois fait des offres de service.

Quel ne fut pas son étonnement quand il lui entendit commencer la litanie suivante.

— Mon cher ami, j'ai en ce moment 30,000 francs à payer sur une maison que je viens d'acheter, j'ai à livrer des titres de rente, j'ai 10,000 francs à donner à mon carrossier, 3,000 à mon marchand de vins...

— Arrêtez! dit Nestor, en l'interrompant, vous êtes trop malheureux pour que je ne vienne pas à votre secours. Il est très-vraisemblable qu'on va organiser une souscription en votre faveur, permettez-moi de m'inscrire le premier sur la liste.

Et il déposa un louis sur la cheminée en se sauvant à toutes jambes.

Comme on lui faisait remarquer un jour qu'il portait sa rosette d'officier de la Légion d'honneur un peu plus grosse que les autres légionnaires :

— Pardon, fit-il, si je n'avais pas grand plaisir à la porter, je la laisserais chez moi; si je la porte, c'est qu'il m'est agréable qu'on la voie et, dans ce cas, je la mets aussi voyante que possible.

Encore un mot sur cette décoration.

Le jour où Roqueplan fut nommé officier de la Légion d'honneur, il reçut la visite d'un pauvre commissionnaire auquel il donnait d'habitude ses vieux paletots et ses gilets hors de service.

— Mon garçon, lui dit-il, je n'ai d'autres hardes à vous donner aujourd'hui que mes bouffettes de chevalier... et comme elles sont faites d'un ruban très-mince, je vous engage à les faire ouater si vous comptez les porter cet hiver.

Un matin un jeune homme de lettres se présente chez Nestor pour lui demander probablement quelque service ; Nestor reste froid ; le jeune homme avait vingt ans, Roqueplan près de soixante, l'intimité se faisait attendre ; pour la forcer à se manifester le jeune homme dit à Roqueplan :

— Vous devez me connaître pourtant, monsieur, c'est moi qui suis *au mieux* avec mademoiselle X...

— C'est fort bien, jeune homme, dit Roqueplan, rien de plus naturel; à votre âge, moi aussi j'étais au mieux avec elle !

Lorsque, grâce à la protection de l'impératrice, qui aimait beaucoup son esprit, Roqueplan obtint la concession du pré Catelan, il s'empressa de la vendre 40,000 francs à M. Ber. Celui-ci, dès qu'il fut maître du terrain, s'empressa de le couvrir d'arbustes, de fleurs, pour la valeur d'un million peut-être.

Comme il montrait complaisamment ses merveilles à Roqueplan, celui-ci lui dit :

— Oui, c'est charmant, charmant !... et puis, c'est extrêmement commode ; une fois les gens entrés là-dedans, on peut aussi leur faire payer 50 centimes pour leur faire voir le bois de Boulogne !

Toute la critique de l'invention du pré Catelan est dans cette plaisanterie !

J'ai dit plus haut que Roqueplan était un puriste et qu'il ne pouvait pas souffrir les tortures que l'usage faisait endurer à la langue française.

Un jour (il était je crois encore directeur de l'Opéra-Comique) une dame vint lui demander d'organiser une représentation au bénéfice d'une veuve et de ses enfants, qu'il ne connaissait ni les uns ni les autres.

— Et de ses enfants ! c'est convenu, répondit immédiatement Nestor.

— Ah ! que vous êtes donc aimable !

— Aimable ! moi ? non pas, je n'afficherai cette représentation que pour avoir l'occasion d'imprimer en grosses lettres dans tout Paris : et de ses enfants ! et non pas de ses *enfans !* comme l'écrivent un tas de gens qui ne savent pas le mal qu'ils font aux yeux et à la grammaire.

Peut-être bien le cœur était-il plus de l'affaire que

la grammaire et les yeux, mais on sait que Roqueplan ne faisait pas étalage de ce qu'il avait de meilleur en lui.

Roqueplan avait des idées absolues en matière d'art et en peinture surtout. L'éducation, la vie de son frère avaient fait de lui un connaisseur.

Bien que Sainte-Beuve et M. de Nieuwerkerke se fussent déclarés admirateurs de la peinture de Courbet, Roqueplan résistait à leur engouement et ne voulait pas entendre parler des tableaux du futur déboulonneur.

Forcé de vaincre son antipathie, on le conduisit un jour à l'exposition de peinture pour le contraindre à admirer une œuvre dudit M. Courbet. Arrivé devant le tableau, Roqueplan l'examine attentivement.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? lui demanda celui qui l'avait amené là.

— Je pense, répondit Roqueplan avec humeur, que c'est la première fois qu'on ose me le dire en face!

La littérature et surtout les littérateurs le trouvaient aussi intraitable.

— J'ai bien regardé About, disait-il à quelqu'un qui le lui avait signalé quand celui-ci commençait à écrire et à être célèbre, je l'ai bien examiné de face, de profil, je l'ai vu se tourner, se retourner, se

Cette mesure toute naturelle, souleva tant de réclamations que je proposai d'abord d'amener les mamans jusqu'au vestiaire où elles seraient déposées avec les pelisses, fourrures, etc., avec cette différence qu'on perdrait leurs numéros de classement pour ne pas les retrouver à la sortie.

Ma seconde proposition ayant été écartée comme la première, je décidai qu'on les mettrait toutes dans une grande pièce près de l'antichambre, mais qu'elles n'entreraient pas dans les salons. Mon projet fut adopté à l'unanimité ; d'autant plus facilement que je m'engageais à faire passer dans cette chambre force nourriture et rafraîchissements, plus hospitalièrement qu'aux bals de l'Hôtel-de-Ville où les glaces, enfermées dans des boîtes de fer-blanc, sont portées à bout de bras par des gaillards si hauts que personne n'y peut toucher.

Ce qui fut promis fut exécuté, et Dieu et les garçons de service savent seuls quelle fut la force d'absorption de ces bonnes mères ! Mais, on se lasse de tout et il vient un moment où les mères d'actrices elles-mêmes n'ont plus faim. Vers trois heures du matin, toutes s'étaient endormies dans les poses les plus abandonnées avec des babas à la main, ou des sandwichs à moitié dévorés à la bouche.

Je ne pus m'empêcher d'amener un de mes amis pour jouir de ce curieux spectacle. J'ouvris douce-

ment la porte, et nous passâmes la tête afin d'examiner ce singulier dortoir.

— Cordon, s'il vous plaît! s'écria mon ami d'une voix de stentor.

Aussitôt, et comme réveillées par une secousse électrique, toutes ces dames se mirent à agiter le bras droit comme pour chercher dans l'air un cordon invisible.

— Tu vois bien, me dit mon ami, en refermant la porte, ce sont toutes des concierges!

Ce qui était l'exacte vérité.

Autre souvenir de l'Opéra.

Un jour, pendant que Nestor dirigeait l'Académie nationale de musique, on vint lui annoncer que le Prince président devait assister à la représentation qui avait lieu le soir même.

Roqueplan, qui connaissait le faible du Prince pour les manifestations populaires, comprit qu'il fallait lui offrir à tout prix une ovation.

Il fit immédiatement monter à son cabinet David, le chef de claque.

Mais le difficile était d'entamer la conversation sur un pareil sujet; il ne fallait pas qu'il fût dit qu'on avait commandé à la claque de l'Opéra d'exprimer l'enthousiasme du public au futur empereur.

David entra chez Nestor qui, debout devant son

bureau, affectait de ranger ses papiers, ses plumes, ses livres.

— David, lui dit-il, d'un air indifférent, le Prince président vient ce soir à l'Opéra... je voudrais le recevoir convenablement, mais j'ignore ce qu'on fait en pareil cas; vous devez savoir cela, vous.

— Ma foi, monsieur Roqueplan, nous lui ferons *une entrée*, si vous voulez.

— Je ne veux rien! Je ne sais pas.... je vous demande.... continua Roqueplan, en redressant des papiers qui n'avaient pas eu à souffrir du moindre pli.

— Je ne vois qu'une entrée, continua David.

— Une entrée! comme à un acteur!... Est-ce que c'est possible?... Un prince, un président de République!...

— C'est juste, fit David, qui parut se rendre à l'évidence; je n'avais pas compris... Un prince, un chef d'Etat!... C'est juste, c'est très juste!

Le tic de Roqueplan redoublait.

— Il faut pourtant, dit-il pour rompre le pesant silence qui régnait depuis que David avait cru à la sincérité de son objection, il faut pourtant quelque chose; n'importe quoi... ainsi figurez-vous, David, le Prince entre dans sa loge, se penche vers la salle en s'asseyant, qu'est-ce qu'il peut arriver?

— Qu'on applaudisse! fit David un peu plus timidement cette fois.... qu'on fasse une entrée.

— Eh bien soit, dit Roqueplan, comme contraint, une entrée, puisque vous le voulez absolument, mais que ce soit chaud! vous m'entendez, le Prince se penche et...

— Et nous lâchons le grand jeu avec trépignements!

— Avec trépignements!.... c'est cela, dit Roqueplan, faites et qu'on ne m'en parle plus!

L'entrée fut faite, réussit absolument et Roqueplan n'en garda pas plus rancune à David que le Prince président à Roqueplan.

Comme on le pense bien, Roqueplan n'était pas républicain, et les sottises démocratiques lui répugnaient fort; il me racontait qu'un jour voyageant en Italie et traversant les riches plaines de la Lombardie en compagnie d'un libéral d'au delà des Alpes, il s'écria pour lui faire pièce en regardant les champs:

— Quelle étonnante fertilité, et combien vous avez gagné à mettre les prêtres à la porte!

— Mais ces plaines n'ont pas changé pour cela, fit le libéral un peu étonné.

— Ah! bah! fit Roqueplan, je croyais que les cardinaux se relevaient la nuit pour arracher les pommes de terre!

Ces séances de noctambulisme, fatigantes pour tout le monde, l'étaient moins pour Roqueplan que

pour d'autres. Il avait réglé sa vie d'après ces promenades du soir et retrouvait, dans la journée, le temps du repos qu'il perdait la nuit, ce qui ne l'empêchait pas de dire qu'il avait manqué sa vie pour s'être couché trop tard.

Vers la fin de la journée Roqueplan rentrait régulièrement chez lui pour s'étendre dans un fauteuil qu'il appelait son *quatre six*, parce qu'il y dormait de quatre à six heures.

— C'est une chose indispensable, me disait-il, de fermer les yeux pendant un certain temps de la journée; tous nos membres se reposent, les bras, les jambes, pourquoi ne pas accorder un instant de répit à nos yeux qui travaillent sans cesse?

Il appelait ce sommeil, qu'il prenait régulièrement tous les jours, le *repos de la patte d'oie.*

Il dormait aussi au Cercle des chemins de fer. Tout le monde y respectait son sommeil, et si par hasard on l'avait troublé, on se faisait vite pardonner en lui disant :

— Voulez-vous dire un peu de mal de Fould?

— Tout de suite, répondait Roqueplan, que cette idée rendait éveillé comme on l'est en plein midi.

Le fait est que Roqueplan avait eu à se plaindre de M. Fould, cause de son départ de l'Opéra.

J'ai parlé plus haut de la prétention à la toilette

qu'on remarquait chez Nestor ; c'était chez lui qu'il fallait le voir pour pouvoir en juger.

Personne ne pourra jamais se faire une idée de la joie qu'éprouvait Roqueplan à la vue d'un vêtement neuf ; il avait dans son cabinet une collection de pantalons et de gilets qu'il allait admirer comme un riche amateur va visiter sa galerie de tableaux.

— Quand je dois essayer un vêtement le matin, disait-il à son ami et collaborateur Eugène Gautier, je ne peux pas dormir de la nuit !

Et de fait il ne mentait pas ; c'était un enfant, un charmant enfant avec toutes les faiblesses et le charme de la jeunesse.

Pendant l'Exposition universelle, Roqueplan s'était épris d'un costume autrichien, et déjeunait chez lui en habit blanc et coiffé d'une petite casquette.

Je l'ai vu aussi costumé en persan ; une autre fois enveloppé dans une grande robe de chambre rouge qui lui donnait l'aspect du cardinal de *la Juive*.

Son bonheur eût été de porter à la ville tous les costumes que Mélingue endossait au théâtre.

Il avait horreur des pantoufles en général et des pantoufles de tapisserie en particulier. Selon lui, la pantoufle était une chose coquette qui n'était tolérable qu'à de petits pieds de femme. Aussi, en se levant, Nestor avait-il coutume d'enfiler des bottes à

l'empire, montant jusqu'aux genoux, où s'arrêtait une culotte de flanelle. Il faisait sa toilette avec ces bottes gigantesques, et ne les quittait que quand il sortait. Un jour que je lui demandais pourquoi il avait pris cette habitude, il me répondit : « Parce que cela embête les bourgeois. »

Il restait beaucoup chez lui le matin et dans la journée ; il faisait constamment bouillir de l'eau, soit pour sa toilette, soit pour préparer le thé qu'il buvait à toute heure. Il avait, pour cette opération, une série de bouilloires qui avaient toutes des noms. Il se fâchait contre elles quand, selon lui, elles y mettaient de la mauvaise humeur, et tardaient à faire bouillir l'eau qu'elles contenaient. Alors, il s'emparait de la coupable, l'arrachait du coin du feu où elle avait chaud, et la condamnait, l'hiver, à rester huit jours sur son balcon, exposée aux intempéries de la saison ; il prétendait qu'Aglaé, une de ses bouilloires, était très-sensible à cette punition, et que, quand il s'approchait de la fenêtre, elle le regardait avec une physionomie repentante.

Une des nombreuses manies de Roqueplan consistait à se laver les mains à tout instant ; fût-il rentré dix fois chez lui pendant la journée, qu'il eût procédé dix fois à cette toilette qu'il répétait d'autant plus fréquemment, que si la serviette dont il s'était servi ne

lui paraissait pas d'une blancheur irréprochable il recommençait ses ablutions.

Un jour, un valet de chambre, sorte de Calino, à qui il avait demandé de l'eau chaude pour sa toilette, lui en apporte une cafetière si chaude que Roqueplan, furieux de s'être brûlé, s'écrie : Remportez-moi cette eau-là tout de suite et donnez-m'en d'autre !

Dix minutes se passent, le domestique ne reparaît pas.

— Eh bien ! et mon eau, demande Nestor impatienté, me l'avez-vous rafraîchie ?

— Non, monsieur ; monsieur m'a dit qu'il ne voulait pas de celle-là, j'en ai mis chauffer d'autre !

C'est le même qui, un jour que Roqueplan se teignait les cheveux, voyant un de ses amis qui se dirigeait vers sa chambre, étendit devant la porte ses deux bras en crucifix en criant :

— N'entrez pas, monsieur sèche !

Roqueplan possédait chez lui une armoire spéciale pour les mouchoirs de poche ; ceux-là étaient réservés à ses amis ; il ne les prêtait pas, il les donnait ; si on insistait pour lui en rendre un, il le faisait blanchir de nouveau mais ne s'en servait jamais.

Il avait une horreur si profonde de la chandelle qu'il donnait de la bougie à son concierge pour qu'il n'en fût pas brûlé dans sa maison.

Jamais Roqueplan ne décachetait ses lettres ; il les laissait s'accumuler ; un jour, au bout de trois ans, il s'avisa d'en ouvrir une ; on lui demandait un rendez-vous pour le lendemain. Bien vite il prit sa plume et écrivit : « Oui, très-volontiers, » au signataire de la lettre qui dut être bien étonné de recevoir cette tardive réponse.

Roqueplan était collectionneur ; son complice de prédilection pour visiter les boutiques des brocanteurs était Eugène Gautier ; né avec l'amour des restaurations, Nestor achetait 1,000 fr. un bibelot qui, avec les réparations qu'il y faisait faire, lui coûtait 1,800 fr.; il le revendait 300 fr. et se déclarait satisfait ; il était de ceux qui achètent un nez antique et font faire une statue pour le motiver.

Dans les courses insensées qu'il fit chez les marchands de tableaux et d'antiquités, Roqueplan et son Achate avaient découvert *un Rembrandt garanti trois ans !* Ils avaient relevé l'enseigne suivante : *A la renommée des Géricault !* puis un *portrait peint par un ami de Greuze !* Leur bonne étoile leur fit aussi rencontrer un marchand de tableaux qui, ayant entendu dire qu'un tableautin qu'il possédait était chaud de ton, se contentait de mettre au-dessus cette inscription : A vendre un *Chaudeton* dans les prix doux !

Une des manies les plus curieuses de Roqueplan

était celle des bassinoires, dont il ne fit jamais usage et qui ne lui servaient guère (il en possédait 25 !) qu'à garnir les murs de son cabinet de toilette.

Il avait donné une véritable importance à ce commerce et on peut voir encore aujourd'hui, rue des Martyrs, un marchand de bric-à-brac qui continue à étaler mélancoliquement deux bassinoires, sans savoir que Roqueplan, le seul acheteur qui existât de nos jours, est mort depuis un an.

Bien que la maison de Roqueplan fût mise sur un pied d'élégance et de confortable auxquels les plus difficiles n'eussent rien eu à reprocher, il dînait tous les jours au restaurant et y transportait toutes les manies de vieux garçon qui le rendaient si singulier.

C'est surtout à la Maison-d'Or qu'il a vécu depuis dix ans.

Il s'asseyait toujours le dos au mur, en face la porte, pour bien voir ceux qui entraient.

— Quand on fait du journalisme, disait-il, on a forcément des ennemis : il ne faut pas leur laisser l'avantage de vous surprendre ; il faut s'arranger de manière à leur faire toujours face et à sortir facilement de sa place.

Il arrivait généralement à 8 heures et demie, dépensait de 16 à 20 francs, mangeait beaucoup et bu-

vait un bon vin ordinaire dont le prix ne dépassait pas trois francs la bouteille.

Il causait volontiers en dînant avec David, le maître d'hôtel de la Maison-d'Or.

David était un sénéchal en habit noir. Il était poli, cérémonieux avec tout le monde, surtout avec Roqueplan, qui était très-gourmet.

C'est à lui que Roqueplan confiait, dans un jour d'émeutes, qu'il adorait les champignons, mais qu'il n'osait pas en manger en temps de révolution.

— Tous les services des marchés, disait-il, sont désorganisés alors, il n'y a plus de bureau pour la visite des herbes.

Il ne revenait aux champignons que lorsque David lui assurait que la police des marchés était rétablie, et tout rentré dans l'ordre.

Roqueplan mangeait toujours de ce pain étroit et long qu'on appelle du pain jocko. Jamais David ne se serait avisé de lui offrir le crouton coupé à l'une des extrémités du pain, par la raison que ces pains sont souvent déposés dans des corridors par les garçons boulangers, et que les chiens viennent les *déshonerer*. Le milieu du pain était, selon lui, à l'abri de cet affront.

Roqueplan avait étudié à fond la vie de restaurant; très-généreux avec les garçons, jamais il ne se plai-

gnait d'eux et leur adressait lui-même et dans la forme douce les observations qu'il pouvait avoir à leur faire.

— N'appelez jamais, disait-il, le maître du restaurant pour vous plaindre à lui du service : il brutalisera ses garçons pour vous faire plaisir ; les garçons prendront un air soumis, vous feront s'il le faut d'humbles excuses, mais ne manqueront pas, en vous apportant votre plat favori, de cracher dedans en chemin. Dans ce cas-là, ne mangez jamais que des œufs à la coque !

Une seule fois Roqueplan eut une altercation avec un garçon.

— Monsieur, on ne fume pas ici, lui dit un domestique en le voyant allumer un cigare.

— Vous voyez bien que si, puisque j'y fume.

— Mais, monsieur, il est défendu d'y fumer.

— En ce cas, c'est autre chose ! et il éteignit simplement son cigare.

Il causait rarement politique à table : les questions culinaires l'inquiétaient bien autrement que les questions gouvernementales.

Un jour qu'on parlait devant lui d'une nouvelle loi, il s'écria avec l'accent de la plus profonde pitié et en levant sa fourchette au ciel :

— Des lois ! des lois ! on ne sait même plus faire un coulis !

Au restaurant, comme partout, il apportait l'amour de la mystification.

Un jour que nous déjeunions ensemble chez un restaurateur dont la cave jouit d'une certaine renommée, il voulut parier avec moi que les garçons et le sommelier lui-même ne savaient seulement pas le nom des vins qu'ils servaient, et que, s'il voulait inventer un cru fantastique, on lui en apporterait immédiatement une bouteille.

Je tins le pari.

— Improvisez vous-même un nom de vin, c'est moi qui le demanderai.

— Demandez du grand-Morin, répondis-je en riant.

— Garçon ! fit-il imperturbablement, apportez-moi une bouteille de grand-Morin !

Puis il feignit de continuer avec moi une conversation très-animée.

Je suivis des yeux le garçon, qui, avant de descendre, parcourut la carte des vins, y regarda une seconde fois, plus attentivement, et, croyant qu'on ne le voyait pas, s'approcha d'un garçon plus âgé, avec lequel il conversa quelques secondes ; le vieux garçon parut un peu étonné, et, prenant un air léger, s'avança de notre côté.

— Sapristi ! fit Roqueplan avec impatience, voilà dix minutes que j'ai demandé du vin et on ne me l'apporte pas ! nous mourons de soif !

— Quel vin monsieur désire-t-il ?

— Du grand-Morin, parbleu ! mais qu'on ne s'amuse pas à me secouer la bouteille comme hier !

Le vieux garçon s'élança dans l'escalier.

Au bout d'un instant il revenait portant, avec toutes les marques du plus grand respect, une bouteille dont le verre disparaissait sous plusieurs couches de précieuses toiles d'araignées.

Il la déboucha religieusement et examina d'un air satisfait le bouchon, d'un liége serré, fin, et rouge du plus beau carmin.

Le vin fut versé dans nos verres avec mille précautions.

A ce moment, le maître de la maison s'approcha doucement de nous et nous salua en homme qui veut être complimenté sur les ressources de sa cave.

— Comment appelez-vous ce vin-là ? lui demanda Roqueplan.

— Du grand-Morin 46, monsieur Roqueplan, fit le restaurateur avec effronterie.

— Vous le jureriez !

— Oh certainement !

— Mais, parieriez-vous ? ajouta Roqueplan en me regardant.

Et il expliqua l'affaire au restaurateur qui déclara la

plaisanterie d'autant meilleure qu'il y trouvait son compte.

Depuis qu'il avait quitté l'Opéra-Comique, Roqueplan s'ennuyait : son feuilleton, ses livres ne lui suffisaient pas, il lui fallait autour de lui le bruit, le mouvement, les ennuis même d'une direction de théâtre. Il avait besoin de se retrouver en maître au milieu de tout ce monde qu'il n'avait quitté qu'avec peine.

Si mauvais directeur qu'il ait été, celui qui avait pour principe que le meilleur impressario était l'homme qui ne mettait jamais le pied à son théâtre, voulait encore une fois être placé à la tête d'une administration théâtrale.

Certes, s'il l'eût voulu, Roqueplan eût dû, avec le caractère sympathique, la haute intelligence artistique dont la nature l'avait doué, faire une grande fortune dans le théâtre.

Mais, il faut le dire, l'amusement de parti pris, la volonté d'en faire l'ordinaire de sa vie avaient paralysé beaucoup de ses facultés. L'habitude de faire du feuilleton, peut-être, lui avait retiré l'esprit de suite, la longue haleine qu'exigent les affaires proprement dites. Son intelligence de résumé qui lui faisait condenser en un mot une conversation d'une heure s'était usée en jeux d'esprit, et l'avait rendu inhabile

aux combinaisons, à la prévoyance nécessaire au succès d'une grande entreprise.

Il le savait mieux que personne.

— Ils me tueront à force de m'appeler homme d'esprit! disait-il un jour qu'il cherchait à trouver des commanditaires pour prendre la direction d'un théâtre.

Je me rappelle, du reste, qu'il voulut nous intenter, à moi et à Villemot, un procès à ce sujet; j'extrais les quelques lignes suivantes d'une causerie dans laquelle Villemot rappelait cette singulière prétention de Nestor :

. . . .

« Roqueplan eût volontiers donné tous ses chevrons d'homme d'esprit pour quelques chevrons d'homme d'affaires. Il en était arrivé à s'irriter sérieusement contre ce titre d'homme d'esprit. « Vous comprenez, me disait-il, cela me fait du tort. Je cherche des fonds pour un théâtre; les bourgeois se disent : — Mais ce M. Roqueplan n'est pas un homme sérieux, il fait des mots sur les auteurs, et on assure qu'il a dit un jour : — J'aimerais assez être directeur du Vaudeville : on peut aller en pantoufles déposer son bilan au tribunal de commerce.

« Afin de mieux affirmer son système, il voulut me faire un procès, à moi qui vous parle, parce que j'avais introduit dans l'ancien *Figaro* une petite scène

où Roqueplan était représenté dans ses fonctions de directeur de l'Opéra-Comique, recevant un jeune librettiste en l'engageant à se faire soldat, au lieu de continuer un genre de littérature où il ne pouvait être question que de laisser dérober un baiser par M. Ponchard à mademoiselle Lefèvre. Je reçus bel et bien du papier timbré. Nestor me demandait cent mille francs de dommages et intérêts.

« Bien entendu, l'affaire s'arrangea. »

Chose singulière, son passé directorial ne nuisit pas à Roqueplan ; au contraire, et ce n'est pas une des moindres singularités de notre temps que l'argent et le crédit viennent plutôt à celui qui a mal géré qu'à celui qui n'a pas géré du tout. Une affaire mal menée, bruyamment tombée, constitue une notoriété, lance un nom, et le directeur qui a fait une bonne faillite peut être certain de trouver plus d'argent sur le pavé de Paris que celui qui se présente sans antécédents au tribunal de commerce.

Roqueplan, du reste, ne cherchait pas à s'illusionner ni à illusionner les autres sur l'avenir des opérations auxquelles il était mêlé.

Quand il eut pris le théâtre du Châtelet je lui dis un jour que je le rencontrai :

— Mais cela vous conduit à la faillite !

— Si vous voulez que je vous dise, me répondit-il en souriant, je ne redoute pas précisément un grand désastre financier!

Je me rappelle que lorsqu'il allait quitter l'Opéra, nous fîmes un jour, en causant ensemble, le compte de son actif et de son passif:

— Quand vous avez pris l'Opéra, lui dis-je, il y avait 800,000 francs de dettes; je vous connais, vous êtes trop honnête homme pour en avoir détourné un sou. Vous en auriez plutôt remis.

Ce qui était l'exacte vérité; il laissait 900,000 francs de passif.

Ce qui n'empêcha pas une société de le mettre à la tête du théâtre du Châtelet.

— Vous allez manger là-dedans 400,000 francs par an, lui dis-je quand l'affaire fut conclue.

— Oh non! 300,000 seulement, me répondit-il en souriant. — Mon rêve est de mourir insolvable et à la mode, me disait-il un jour qu'il me parlait de ses désirs ambitieux.

Qu'on ne croie pas cependant que Roqueplan n'était pas honnête; il n'y avait au fond de ces étonnantes réponses, — et tous ceux qui l'ont connu le diront, — que le désir d'étonner, de produire un effet. S'il eût cru l'affaire mauvaise, il ne l'eût certainement pas prise à l'âge qu'il avait.

Les illusions qui lui laissaient croire qu'il suffisait d'un beau décor pour faire le succès d'une pièce, comme dans la *Chatte Blanche*, qu'il citait sans cesse, l'ont conduit à prendre en main une affaire déplorable qui devait échouer et dont le naufrage ne s'est pas fait longtemps attendre.

Au moment même où le Châtelet agonisait, un ami de Roqueplan lui apporta 100,000 francs qui pouvaient peut-être le sauver. Roqueplan se rendit immédiatement chez M. Schayé, son agréé, à qui il demanda ce qu'il devait faire de cette somme.

— Il faut la rendre, lui dit celui-ci.

— J'y pensais! répondit Roqueplan, et il refusa à son ami le service qu'il lui proposait.

Le théâtre du Châtelet ne devait, hélas! pas mourir tout seul. Pendant que s'arrangeaient les affaires qui sauvaient son nom d'un désastre, Roqueplan fatigué de tant de luttes, dont le corps était usé par le genre de vie qu'il lui avait imposé, tomba frappé d'une congestion au cerveau suivie de paralysie; il lui fallut rester au théâtre même où il s'était fait organiser un petit appartement.

Sans savoir s'il était ou non perdu, Roqueplan fit hâter la liquidation de sa direction.

Quand il eut arrangé ses affaires de famille et put espérer de vivre tranquille, beaucoup d'importuns vinrent le éliciter.

Il fut bientôt las de ces témoignages d'affection aux formes banales.

Aussi finit-il par dire à l'un de ces empressés :

— Bon, bon, merci ! *j'en ai assez de ces amitiés de garde nationale !*

Au bout de quelques jours le mal fit de rapides progrès, et le 26 avril 1870, au moment où on le mettait sur une civière pour le transporter chez lui, rue Taitbout, il se tourna vers ceux qui l'entouraient en disant :

— Quel bonheur, je meurs proprement !

Ce furent ses dernières paroles, il expira quelques instants après les avoir prononcées.

V

ALEXANDRE DUMAS.

Avant de créer le *Figaro*, j'ai fait plusieurs journaux, dont quelques-uns conserveront une place dans l'histoire de la presse parisienne, comme le *Lampion*, par exemple, qui, en 1848, fit un certain

bruit. Mais les journaux de combat ne sont venus qu'après des feuilles plus modestes, où je fis moi-même mon stage de publiciste. La première gazette que j'aie fondée remonte à 1840 ; le titre seul indique qu'elle ne fut pas entreprise pour renverser un ministère, divertissement en vogue à cette époque : mon journal s'appelait la *Sylphide ;* et, quoiqu'il fût consacré aux modes, je m'efforçai de lui donner un grand intérêt par sa rédaction littéraire, que j'eus soin de recruter parmi les plumes les plus alertes et les plus autorisées de l'époque.

Lancé bien vite dans le monde littéraire, j'eus la bonne fortune d'attacher à ma modeste gazette une collection d'hommes de talent, dont quelques-uns sont devenus célèbres. Jules Sandeau, l'un des maîtres romanciers, par exemple, voulut bien publier dans la *Sylphide* une nouvelle charmante : *Mademoiselle de Kérouare ;* et vraiment je ne songeais pas alors qu'un jour je ferais à mes collaborateurs du *Figaro* des appointements de ministre. Edmond Texier, qui ne s'était pas encore enrégimenté sous le drapeau de la démocratie, signait du nom aristocratique de Texier d'Arnoult un roman souvent refait depuis, *la Traite des blanches*. Quand il m'apporta son manuscrit, je me disais, à part moi : « Pauvre garçon, tu n'en feras pas d'autre ! » car Texier était à ce point maigre et livide que personne ne lui eût donné plus d'un mois

à vivre. Trente années se sont écoulées depuis, et Texier est toujours le même : il a toujours son mois à vivre, et je lui souhaite qu'il reste dans cette situation jusqu'à la fin de ce siècle.

Bientôt je parvins à grouper autour de moi une rédaction dont se contenterait aujourd'hui plus d'un grand journal. Dans toutes les affaires de journalisme, j'ai toujours eu le désir de faire mieux que les autres, principe que je me suis constamment efforcé de maintenir au *Figaro*, et qui est, je pense, la cause première de la prospérité de mon journal. A la rédaction de la *Sylphide*, j'essayai d'attacher tous les hommes d'esprit du temps ; j'étais jeune et très-remuant, j'avais un certain entrain et un désir énorme de me lier avec les plumes célèbres ; d'ailleurs, je dois cette justice à mes anciens collaborateurs que tous, sans exception, furent charmants pour moi. A la vérité, je n'étais que leur rédacteur en chef honoraire ; car, sachant fort peu du métier de journaliste, je m'étais adjoint Guenot-Lecointe, pauvre garçon mort fou et aveugle depuis, et qui m'initia aux rouages de la presse. Peu à peu et à mesure que la *Sylphide* promettait de marcher, j'élargissais le cercle de la rédaction. Léon Gozlan publia chez moi *la Sœur grise*, une très-jolie nouvelle ; et je ne crois pas avoir eu, dans ma longue carrière, de collaborateur plus intéressé que celui-là.

Tandis que Sandeau, très-large en affaires, souscrivit d'avance à toutes les conditions, celui-ci ne chercha qu'à m'extirper un supplément. Ainsi, la *Sylphide* était en relations avec des industriels pour les annonces, et Léon Gozlan, après avoir bien débattu ses prix, exigeait encore des bons de marchandises à prendre chez les commerçants en échange d'annonces. Pour *la Sœur grise*, par exemple, désespérant de m'arracher une augmentation d'argent, il stipula qu'il aurait le droit de choisir, chez un parfumeur, pour quarante francs de pommade, article dont il faisait une consommation extraordinaire, vu la forêt de cheveux qu'il portait alors.

Pour un journal de modes, c'était déjà une jolie rédaction, n'est-il pas vrai? Mais à côté de Sandeau, de Texier et de Gozlan, la *Sylphide* comptait encore au nombre de ses collaborateurs Hippolyte Castille, qui, ceci soit dit en passant, fut un des plus élégants cavaliers du temps ; il me donna une nouvelle : *les Trois manières*. Amédée Achard publia également dans mon journal de très-jolies choses ; Gavarni écrivit pour moi des fantaisies délicieuses ; enfin, j'avais pour courriéristes : Gonzalès, Bazancourt, Vitu, Pitre-Chevalier et Roger de Beauvoir.

Pitre-Chevalier, lui, ne se contentait pas de chroniquer : pendant assez longtemps il me parla d'une nouvelle qu'il disait écrire pour la *Sylphide* ; enfin, il

m'envoya ce bijou, intitulé *le Ruban vert*, avec ces mots :

« Mon cher ami ! voici la nouvelle ; je la crois assez réussie ; car moi-même, ce matin, j'ai pleuré en la relisant. »

Plus tard, je découvris que le conte qui, à la lecture, arracha tant de larmes à son auteur, avait déjà été publié deux fois sous d'autres titres, et je me contentai, pour toute vengeance, de demander à l'auteur s'il avait autant pleuré les deux premières que la troisième fois. Pitre-Chevalier donnait alors des soirées un peu littéraires et profondément ennuyeuses. Il tenait le haut du pavé en littérature et son salon était un des plus courus de Paris. C'est chez lui que Gavarni conçut l'idée des *Enfants terribles;* un soir qu'il prit le jeune Pitre-Chevalier sur ses genoux, l'enfant lui dit avec la candeur de son âge :

— Laisse-moi descendre ; je ne veux pas jouer avec toi.

— Pourquoi ? demande Gavarni.

— Parce que tu es un méchant.

— Et pourquoi suis-je un méchant ?

— Parce que tu manges tous les gâteaux à maman.

Pitre-Chevalier, jaloux de réunir dans ses salons toutes les célébrités, fit des efforts inouïs pour avoir chez lui le lion du jour, le grand et incomparable

Alexandre Dumas, qui s'y rendit en effet un soir. L'apparition de Dumas était alors un événement. L'illustre dramaturge, le grand romancier, dans tout l'éclat de sa vogue, si longue et si méritée, ne se prodiguait point; il choisissait ses salons comme son théâtre ou son feuilleton; et quand on disait dans Paris : « Dumas viendra chez un tel ce soir! » on se bousculait à la porte de l'heureux amphitryon comme à la porte des théâtres un jour de première représentation. Tout Paris voulait contempler de près cette grande illustration des lettres; chacun brûlait d'entendre de sa bouche un de ces mots spirituels que, le lendemain, on colportait d'un bout à l'autre de Paris comme l'événement du jour; et l'on sait que si le célèbre écrivain fut souvent gêné, il eut toujours de l'esprit à revendiquer. Pitre-Chevalier voulut donc avoir la gloire de compter Alexandre Dumas parmi ses convives; le malheureux ne se doutait pas que son illustre invité devait d'un mot tuer à jamais les réunions de ce salon littéraire. Le lendemain de cette soirée mémorable, il ne fut question sur les boulevards que du dernier mot du grand Dumas. Interrogé par un ami s'il s'était amusé chez Pitre-Chevalier, il avait répondu :

— Allez! je m'y serais bien embêté sans... moi.

Mais me voici bien loin de la *Sylphide*.

En 1841, j'avais déjà la bonne habitude de faire de

temps en temps une surprise à mes abonnés. Les concerts étaient alors très en vogue, et j'imaginai d'offrir à titre de prime une soirée musicale comme on n'en voyait pas beaucoup. D'un projet à l'exécution il n'y a jamais loin dans mon esprit. Aussitôt le plan conçu, je me mis à la recherche d'une salle. Je connaissais beaucoup Henri Herz ; c'est donc à sa porte que j'allai frapper. Le fameux pianiste refusa net de me louer une partie ou la totalité de ses salons ; en revanche, en bon garçon, il m'offrit gratis, non-seulement la salle de concert, mais tout le rez-de-chaussée de son établissement ; et il ne me manquait plus que les artistes.

Pour ce détail, je m'en rapportai à Guenot-Lecointe, le courriériste dramatique de la *Sylphide,* tâche dont il s'acquittait d'ailleurs avec un grand talent ; je le priai de vouloir bien me servir d'ambassadeur auprès des étoiles du jour, et il fit si bien qu'il m'assura le concours de mesdames Dorus et Sabathier, de la ravissante madame Thillon, de Levasseur, de Geraldi et des principaux comiques des théâtres de Paris. Mais il était dans Paris un homme dont la seule gloire contre-balançait toutes les autres, et qui n'avait qu'à faire une courte apparition dans les salons pour assurer mieux que les exécutants le succès de ma soirée musicale. C'était Alexandre Dumas, et j'étais bien sûr de réussir du moment où je pourrais affirmer que le

grand écrivain honorerait le concert de sa présence. Donc je dépêchai auprès de lui tous mes collaborateurs les uns après les autres, et ils furent assez heureux pour arracher à Dumas la promesse formelle d'être des nôtres. Dès lors je fus absolument rassuré; et, en effet, le bruit ne se fut pas plutôt répandu que, tout en applaudissant des chanteurs célèbres, on pourrait contempler de près le plus illustre de nos écrivains, que les demandes d'invitation affluèrent au bureau de la *Sylphide* comme aux Tuileries un jour de grand bal officiel.

A tous ces éléments de succès vint s'ajouter la première apparition en public d'une jeune pianiste inconnue, dont, je puis le dire, sans m'en vanter toutefois, j'ai fait la fortune. Elle s'appelait mademoiselle V...., en attendant que plus tard elle devînt l'une des curiosités parisiennes.

Quelques jours avant le concert, Guenot-Lecointe me dit :

— Il y a dans un hôtel garni de la rue Laffitte une jolie Russe, belle, qui désirerait se faire connaître comme pianiste à votre soirée : qu'en pensez-vous?

Mon programme était déjà fait, et, entre nous, je n'éprouvais aucun besoin d'y ajouter le nom d'une inconnue; mais Guenot-Lecointe me parlait avec une telle chaleur de la beauté et du talent de mademoiselle V.... que je finis par céder. Les bureaux de la

Sylphide étaient à la Maison-Dorée, et l'hôtel garni où logeait l'inconnue à quelques pas ; nous y fûmes, et vraiment on ne peut imaginer de créature plus adorable que celle-là. Tout en elle était grâce, distinction et élégance ; il eût fallu être de marbre pour refuser à cette belle étrangère ce qu'elle demandait. Un seul obstacle s'opposait à son désir. Henri Herz figurait sur mon programme, et deux pianistes en une soirée me semblaient un danger pour le succès de mon concert : j'acceptai donc le concours de cette belle artiste, à la condition qu'Henri Herz consentît à jouer un morceau à quatre mains avec elle.

Pauvre Herz! j'éprouve comme un remords de rouvrir les plaies dont son cœur a si longtemps saigné. Mais enfin, à l'âge où, malheureusement, nous sommes parvenus les uns et les autres, on peut bien envisager les événements avec cette douce philosophie qui sied aux gens qui ont, depuis longtemps, pris l'habitude de leurs folies de jeunesse.

Celle qui s'appelait alors du nom de V...., était la femme d'un petit tailleur russe ! Grâce à sa beauté exceptionnelle, elle ne joua pas seulement avec Henri Herz le morceau à quatre mains; ils exécutèrent ensemble un duo intime qui finit par un mariage supposé en Angleterre. Les amis du jeune couple recevaient des lettres de faire part, et son retour fut célébré par un grand dîner, suivi d'un concert,

où, pour la première fois, on entendit Ronconi à Paris. Jamais la maîtresse de la maison ne fut plus séduisante que ce soir-là ; elle eut pour chaque convive un de ces regards langoureux qui firent sa fortune et menèrent Henri Herz sur la lisière de la ruine : de ses blanches mains elle versa le champagne, et tous les invités s'en allèrent ravis d'avoir été présentés à cette personne si belle, si aimable, qui promettait d'heureux jours à l'époux triomphant de son succès. A la loterie du ménage, Henri Herz pensait avoir gagné le quaterne.

De temps en temps arrivait bien de Russie une espèce de Cosaque mal peigné, tailleur de son état et séparé de sa femme, qui s'était refait une virginité à Paris ; et, comme par enchantement, à chaque voyage, il manquait à ce tailleur une cinquantaine de louis pour compléter ses achats. Mais avec quelques billets on s'en débarrassait ; le tailleur jurait une reconnaissance éternelle à Henri Herz et retournait à Saint-Pétersbourg avec ses étoffes pour revenir à Paris l'année suivante. Ce noble cœur est mort depuis longtemps ; mais de son mariage avec la jeune pianiste était né un fils qui s'est éteint il y a fort peu de temps dans le plus grand dénûment à Paris, alors que sa mère recevait dans son splendide hôtel les illustrations des lettres et des arts.

Pour en revenir à Henri Herz, il fut à ce point heu-

reux avec l'excellente ménagère que vous savez, que, peu de temps après son accouplement, il confia sa maison de commerce à son neveu, afin de s'en aller en Californie, chercher l'or nécessaire pour faire face aux échéances qui étaient devenues pénibles. Un Barnum quelconque offrit au pianiste une somme considérable pour une tournée en Amérique. Herz accepta : il eût fait trois fois le tour du monde pour épargner un chagrin à l'ex-femme du tailleur russe, qui, de son côté, ne se retira point dans un cloître en attendant le retour de son cher pianiste. Au contraire ! Tandis que Henri Herz donnait des concerts en Amérique, madame vivait joyeusement à Paris. C'est à cette époque que le duc de Guiche, le futur duc de Grammont, se battit au pistolet avec le fils du maréchal Castellane pour une question artistique sur laquelle il me semble inutile d'appuyer. Pendant ce temps, Henri Herz jouait en Californie avec un succès immense, et je me rappelle encore une anecdote qu'il me conta à ce sujet à son retour à Paris.

Un soir, dans je ne sais plus quelle ville, un nombreux public attendait le commencement du concert et le piano d'Henri Herz n'était pas arrivé. Que faire? Au bout d'une demi-heure, il se décide à se présenter au public, et :

— Messieurs et mesdames, dit-il, veuillez m'excuser si le concert annoncé ne peut pas avoir lieu : mon

piano, que j'attendais ce matin, n'est pas encore arrivé.

— Qu'est-ce que cela fait ! s'écrie un Américain, nous voulons entendre l'illustre Herz, mais nous ne tenons pas au piano. Jouez de la flûte ou du violon : cela nous est bien égal.

A ces mots, le public, un moment désappointé par l'annonce, reprend courage. Il couvre d'applaudissements la voix de l'orateur inspiré, et de toutes parts on crie au virtuose : Oui, jouez de n'importe quoi ! Jouez de ce que voudrez, pourvu que nous vous entendions !

Le virtuose eut beaucoup de peine à faire comprendre à son public qu'il lui était impossible de remplacer le piano par un autre instrument, et le concert fut remis à un autre jour. Le piano arriva le lendemain. C'était un piano à queue, inconnu dans ces parages ; les gens du pays chargés du transport y avaient appliqué un mât supportant une voile et avaient descendu la rivière sur ce radeau d'une nouvelle espèce.

Quand on revint de Californie, l'ange de la maison s'était enfui, et épousa plus tard un quidam sur le nom de qui elle a jeté l'éclat que vous savez.

Bientôt séparée de ce nouveau mari, madame de X.... trouva dans une quatrième liaison les millions de ses rêves. La chronique parisienne a parlé pendant longtemps de son hôtel splendide et de la société

d'hommes d'esprit qui s'y donnait rendez-vous. M. Emile Augier, sollicité un soir par la maîtresse de la maison de faire quelques vers pour être gravés dans le marbre, au grand escalier d'honneur, l'une des curiosités du palais, proposa ceci :

Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés.

Inutile de dire que la dame renonça à orner son escalier d'une poésie inédite de l'académicien.

Le mot le plus sanglant sur madame de X... a été fait par Mürger.

— Est-ce que le fameux hôtel s'avance ? lui demanda-t-on.

— Oui, fit-il, il est presque fini... on fait en ce moment le trottoir.

Mais il est grand temps de revenir au concert que j'offris aux abonnés de la *Sylphide*. Ce concert, suivi d'un souper, eut un succès énorme. On n'y applaudit pas seulement les étoiles du jour, mais on y admira encore mes rédacteurs, qui étaient les commissaires de la fête. Hippolyte Castille fut surtout remarqué en cette soirée mémorable. De tous mes commissaires, celui-là se distinguait par une tenue irréprochable et l'élégance de ses manières ; ces messieurs recevaient les dames à la porte, leur offraient un beau bouquet quoique l'on fût au cœur de l'hiver et les condui-

saient à leur place. Comme tous ses confrères, Jules Sandeau tenait l'emploi de commissaire, et je suis sûr qu'aujourd'hui il serait tout prêt à recommencer si, avec l'emploi, il pouvait retrouver ses jeunes années.

Toutes les fois que le nom de ce maître-conteur vient sous ma plume, je me souviens de la *Sylphide* et de mes excellents rapports avec l'écrivain. Depuis ce temps j'ai vu défiler dans mes journaux bien des hommes de talent, mais aucun n'eut au même degré que Sandeau le souci de ses écrits. Pour changer un mot, il retournait plus d'une fois à la dernière heure à l'imprimerie. La *Sylphide* s'imprimait alors rue d'Erfurth; une nuit d'hiver, Sandeau et moi nous revenions à pied au boulevard Bonne-Nouvelle où je demeurais. Arrivé sur le seuil de ma porte, Sandeau se frappe le front et me dit :

— Diable ! diable ! il faut que je retourne à l'imprimerie.

— Pourquoi faire?

— Pour changer quelque chose. Je me rappelle avoir écrit deux fois en trois lignes le mot *campagne ;* je crois que *cottage* serait mieux la seconde fois.

Et me laissant à ma porte, il courut rue d'Erfurth, fit arrêter les presses, desserrer les formes et changea *campagne* en *cottage*.

Après ce petit échantillon de la conscience que Jules Sandeau apportait dans ses moindres travaux, il

n'est plus étonnant que ses œuvres soient ciselées de cette main de maître qu'il est inutile de vanter à nos lecteurs; il différait en cela, et sous bien d'autres rapports, avec le pauvre Ponson du Terrail à qui je racontais un jour cette aventure :

— Ce n'est pas moi qui ferais jamais cela! s'écria l'auteur de *Rocambole ;* si l'on me disait qu'il y a une faute de français dans mon feuilleton, je ne retournerais jamais à l'imprimerie; je me connais, j'en ajouterais trois autres.

Bien avant le commencement du concert, la salle Herz était envahie par un public d'élite. Mais ce n'est pas vers l'estrade qu'étaient dirigés les yeux : on contemplait la porte d'entrée ; on attendait l'arrivée d'Alexandre Dumas. Tout à coup il se fit un certain mouvement, et aussitôt un murmure de satisfaction courut d'un bout de la salle à l'autre, Alexandre Dumas venait de descendre de voiture; il allait entrer. Depuis ce temps, j'ai assisté à bien des entrées extraordinaires, mais jamais souverain pénétrant dans une salle de spectacle n'a produit un tel effet. En un clin d'œil, toute la salle fut debout ; tous les regards se tournèrent vers l'illustre romancier, dont la haute stature dominait l'assemblée, et qui, souriant à droite et à gauche à ses amis et même aux inconnus, ne put que lentement gagner sa stalle, tant il lui fallut échanger de poignées de main sur son passage.

Alexandre Dumas était alors dans tout l'éclat de sa gloire, et une seule de ses poignées de main équivalait à un trait d'esprit. Le jeune écrivain à qui il adressait deux mots en passant devenait aussitôt l'objectif de toutes les lorgnettes. « C'est l'ami de Dumas, » murmurait-on : « ce doit être un homme bien distingué. » Et les jeunes filles à marier de contempler l'heureux jeune homme qui pouvait se vanter d'une telle amitié. Pour comprendre le prestige d'Alexandre Dumas, il faut se reporter à l'époque où il tenait tout Paris sous le charme de son incomparable talent. Le succès, qui est un accident dans la vie d'un écrivain, était pour lui un compagnon de chaque jour. Tout était prodigieux en cet écrivain : son imagination, son esprit, sa belle humeur et sa prodigalité.

A aucune époque et chez aucun peuple on n'avait vu jusqu'alors d'écrivain accaparer à la fois le succès dans tous les genres : drames, comédies, romans intimes ou d'aventures, contes humouristiques et récits émouvants, il avait tout abordé avec un égal succès; le public du Théâtre-Français lui devait de belles soirées en même temps que le titi du boulevard. A lui seul, il avait trouvé le moyen d'émouvoir, d'intéresser ou d'amuser, non-seulement Paris et la France, mais le monde entier. Si tous les romanciers eussent été engloutis par un tremblement de terre, ce seul homme eût suffi à alimenter la librairie européenne.

Si tous les auteurs dramatiques fussent morts, le seul Alexandre Dumas eût soutenu toutes les scènes à la fois; son nom magique n'avait qu'à paraître sur une affiche ou au bas d'un feuilleton pour que la foule achetât le journal ou se précipitât au théâtre. Il était le roi de la scène, le prince du roman-feuilleton, l'homme d'esprit par excellence dans ce Paris si spirituel à cette époque. Quand il parlait, les plus célèbres se taisaient pour l'écouter; lorsqu'il entrait dans un salon, l'esprit des hommes, la beauté des femmes, tout ce qui fait la joie de la vie s'éclipsait devant la gloire de ce seul homme; il était réellement le roi de Paris, souverain par l'intelligence et l'esprit, le seul qui depuis un siècle eût trouvé moyen de se faire adorer de toutes les classes de la société, au faubourg Saint-Germain, comme au Marais et aux Batignolles.

De même que l'écrivain réunissait en lui toutes les aptitudes, l'homme était comme un échantillon de la perfection physique de plusieurs races : il avait du nègre la chevelure crépue et les lèvres épaisses, où l'élément européen avait déposé le sourire fin et spirituel; de la race méridionale il avait la vivacité du geste et de la parole; de la race du Nord, la solide structure et les larges épaules : une taille à faire trembler de jalousie un garde du corps russe, avec l'élégance française en plus.

La nature lui avait tout donné : l'intelligence en même temps que la force physique, l'esprit aussi bien que la santé. Très-grand, très-mince à cette époque, Alexandre Dumas était dans son ensemble, le type accompli du beau cavalier; ce qu'il y avait d'épais dans ses traits était atténué par l'éclat de ses yeux bleus; dans le combat que deux races soutenaient dans cette créature, le nègre avait été terrassé par l'homme civilisé; les impétuosités d'un sang africain étaient tempérées par les élégances de la civilisation européenne, l'esprit qui coulait de ses lèvres épaisses, en ennoblissait pour ainsi dire la forme; ce qu'il y avait de laid en lui se transfigurait par l'éclair de son intelligence et l'épanouissement du succès.

Tout plaisait et séduisait en cet homme extraordinaire. Le contentement de sa propre personne, le sourire de satisfaction de lui-même, qui eût paru odieux chez tout autre, était une grâce de plus pour ce charmeur; jamais on n'avait vu et je crois qu'on ne verra pas de sitôt sur le pavé de Paris un homme qui, au même degré que celui-ci, répandait la sympathie autour de sa personne.

Alexandre Dumas avait étudié le grand art de se faire pardonner ses succès. Bon enfant avec les écrivains célèbres, bon garçon avec les humbles, il n'effaroucha point les uns tout en enthousiasmant les autres; il avait pour lui les écrivains arrivés comme

les débutants. Son exquise cordialité étouffait dans l'œuf l'envie prête à éclore en même temps qu'elle fascinait les jeunes gens, heureux d'être traités avec tant d'amabilité par le lion du jour.

Parcourant la salle dans toute sa longueur pour se rendre à la stalle que je lui avais réservée au premier rang, il s'arrêta à chaque pas pour distribuer des poignées de main. Dans le grand nombre de ses admirateurs, l'écrivain, toujours préoccupé, n'avait pas le temps de distinguer ses amis intimes des simples connaissances : pour tous il avait le même sourire et la même poignée de main ; je ne l'avais vu que deux ou trois fois, et ce soir en arrivant à la salle Herz, il me tendit les deux mains et me dit :

— Bonsoir, mon cher ami, tu te portes bien?

Alexandre Dumas était l'homme qui tutoyait tout le monde, et que, par déférence pour son talent, on craignait de tutoyer de son côté. Pendant des années, il me disait *tu*, sans que j'osasse prendre avec lui le même ton familier. Cela tenait autant au profond respect que j'avais pour l'écrivain qu'à mon aversion du tutoiement. Mais je ne sais pas de situation plus embarrassante que d'être tutoyé par un ami et lui dire *vous;* dans ce cas, s'il n'y a pas une très-grande différence d'âge entre les interlocuteurs, celui qu'on tutoie a toujours l'air d'un domestique : je choisis donc un terme moyen dans mes conversations avec Dumas ; je ne lui disais ni *tu* ni *vous*. Par exemple :

— Te voilà, mon vieux Villemessant, me disait l'écrivain en me rencontrant sur le boulevard.

Et moi je lui répondais :

— *Nous* allons donc toujours bien, mon excellent Dumas? *Nous* sommes donc toujours jeune? *Nous* avons donc toujours du succès?

Ce ne fut que bien des années après, à Étretat, que je sortis de ma réserve. Un jour Alexandre Dumas arriva sur la plage, et, devant cent personnes :

— Te voilà, mon bon Villemessant! dit-il; comment vas-tu?

— Très-bien, répondis-je; et *toi*, *tu* vas toujours bien?

Et pendant une heure je le bombardai de tutoiements sans qu'il s'aperçut qu'il y eût quelque chose de changé dans le ton de ma conversation.

Cependant l'homme le plus sympathique de Paris eut quelques rares ennemis parmi ceux qu'il avait obligés ou qui avaient collaboré avec lui. Dans l'œuvre du grand écrivain il y a très-certainement plus d'un roman et plus d'une pièce qui n'eussent pas vu le jour sans le concours des collaborateurs. Mais tout porte si bien l'empreinte de l'esprit de Dumas, qu'on devine sans peine la part des uns et des autres.

On lui apportait une idée, un livre ou une pièce; mais que restait-il de l'œuvre primitive quand le génie du maître y avait passé? Très-peu ou presque rien,

assurément; ce qui n'empêchait pas le collaborateur d'affirmer qu'Alexandre Dumas n'avait fait que signer son ouvrage. S'il ne renvoyait pas tous ses collaborateurs à la fois pour mettre un terme à leurs fanfaronnades, c'est que le travail en commun était devenu une habitude pour l'écrivain ; il était de ceux dont la fantaisie s'épanouit dans la causerie, et qui à la fin ne peuvent plus se passer d'un collaborateur, ne fût-il qu'un simple confident.

Sa prodigieuse mémoire lui permettait de collaborer avec quatre ou cinq écrivains à la fois et de passer d'un sujet à un autre sans perdre le fil d'un seul. Dumas avait pris l'habitude de la production à la vapeur, d'abord par vanité, pour tenir tous les feuilletons et toutes les affiches à la fois, en suite, par sa prodigalité et ses continuels embarras financiers, qui le contraignirent de gagner beaucoup d'argent pour maintenir sa vie princière au niveau où il l'avait placée.

D'un esprit bienveillant au fond, Dumas devenait terrible quand il s'agissait d'un de ses ennemis. Ainsi, à mon concert, on remarquait qu'il ne parlait point à une actrice, que je ne nommerai pas, et qui passait pour avoir eu des bontés pour le romancier. Qu'était-il arrivé ? Je n'en sais rien. Mais toujours est-il qu'Alexandre Dumas passa devant cette actrice sans la saluer. Dans un entr'acte, un de ses amis lui demanda la raison de cette froideur.

— Mais je ne la connais point, cette demoiselle, répondit Dumas.

— Allons donc ! fit l'ami ; mais tout Paris sait que vous avez filé le parfait amour avec elle.

— Jamais ! s'écria Dumas, jamais ! J'ai songé un instant à elle, c'est vrai ; mais comme Hercule aux pieds d'Omphale j'ai filé dès que j'ai vu ses fuseaux.

Et comme on riait aux éclats de cette boutade, le grand romancier ajouta :

— Vous trouvez le mot drôle ? Eh bien ! demain un de mes collaborateurs jurera qu'il est de lui.

La facilité de la plume d'Alexandre Dumas était prodigieuse comme sa mémoire : il n'avait pas besoin de s'isoler pour travailler ; au milieu du bruit il écrivait. Un visiteur arrivait : Dumas déposait la plume, causait pendant une demi-heure et reprenait son roman là où il l'avait interrompu. Le grand écrivain n'était possédé d'aucune des manies adhérentes à la profession d'homme de lettres ; il travaillait n'importe où et à toute heure du jour ou de la nuit à volonté. Vingt fois interrompu en une matinée, il reprenait vingt fois son travail là où il l'avait quitté pour causer avec un journaliste, une actrice ou un directeur ; il abandonnait un roman, pour bâcler avec un collaborateur le scenario d'un autre livre ; mais, le collaborateur parti, Dumas revenait à son récit, dont pas un instant il ne perdait le fil. Pour se débarrasser des fâcheux qui ve-

naient lui demander un service ou une loge, il avait un moyen ingénieux : il accordait tout pour ne pas perdre de temps en explications inutiles. Par exemple :

— Mon cher Dumas, n'avez-vous pas une loge pour *Mademoiselle de Belle-Isle ?* lui demandait-on.

— Comment donc ! disait Dumas, tout ce qui pourra vous être agréable.

Et de sa belle écriture il écrivait : « Mon cher Verteuil, veuillez remettre au porteur une loge pour ce soir. »

Le solliciteur sautait dans une voiture, courait au Théâtre-Français, présentait son mot au secrétaire. M. Verteuil l'ouvrait et s'écriait :

— Sacrebleu ! Dumas est donc fou ? C'est la dix-septième loge qu'il me demande aujourd'hui. Impossible ! ce diable d'homme me prendrait toute la salle, si je le laissais faire. Et encore faudrait-il donner deux représentations par jour pour contenter tous ses protégés.

Le nombre des visiteurs de toute espèce était incalculable ; la sonnette de son appartement ne cessait de tinter du matin au soir ; des quatre coins de Paris, on lui apportait des manuscrits. Tous les jeunes écrivains, sachant sa bonté d'âme, s'adressaient de préférence à Alexandre Dumas. Un jour, un tout jeune homme vint lui lire une pièce en vers. Après le premier acte :

— Mon enfant, lui dit le célèbre écrivain, vos rimes ne sont pas très-riches.

— Pas riches ! exclama le jeune homme, en laissant tomber le manuscrit de ses mains.

Et Alexandre Dumas, regrettant déjà d'avoir fait tant de chagrin à un débutant, ramassa le manuscrit, le remit au jeune écrivain et lui dit :

— Ne vous découragez pas pour si peu, mon enfant : vos rimes ne sont pas riches, c'est vrai ! mais elles sont à leur aise !

Quand l'imagination était paresseuse et qu'il fallait quand même envoyer les feuilletons aux journaux, Dumas s'en tirait par un procédé dont il est l'inventeur; il faisait le dialogue court et rapide, comme par exemple :

— Ah ! c'est vous !

— C'est moi !

— Je vous attendais.

— Me voici !

— Et vous avez réussi ?

— J'ai réussi.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors ?

— C'est fait.

— Eh bien, causons !

— Causons !

Comme il était payé à la ligne, et fort cher, bien entendu, ce procédé finit par agacer les directeurs des journaux. Dujarrier, qui était à la *Presse*, alla trouver Desnoyers au *Siècle* et lui dit :

— N'êtes-vous pas effrayé du vide de nos feuilletons ? Pas plus de deux mots en une ligne ; cela ne peut pas continuer ainsi !

Les deux directeurs s'entendirent et signifièrent à Dumas qu'on ne lui payerait que la moitié du prix convenu pour toute ligne dont le texte ne dépasserait pas la moitié de l'espace. J'entrai chez Dumas au moment où il reçut la lettre de Dujarrier; il prit sa plume, biffa toute une page et me dit :

— Eh bien ! je l'ai tué !

— Qui avez-vous tué ?

— Je viens de tuer Grimaud, le taciturne. Je l'avais inventé tout exprès pour les petits bouts de ligne. Mais du moment qu'on ne me les paye plus, j'aime autant faire parler mes personnages.

Personne n'a jamais mieux fait le dialogue qu'Alexandre Dumas : d'abord, cette forme lui permettait d'écrire vite ; et puis, il sentait lui-même sa supériorité sur ce terrain. Pour se mettre en train, il jouait souvent la scène avant de la jeter sur le papier ; il arpentait sa chambre en parlant tout haut, changeant de ton et d'allure suivant le personnage qu'il représentait.

Mais, pour contempler Alexandre Dumas dans toute

sa splendeur, il fallait le voir chez lui, à table : c'est là que s'épanouissait le causeur au milieu de ses amis. Les intimes entraient là comme au restaurant ; le dîner était commandé pour cinq ou six personnes, et, à l'heure où l'on se mettait à table, on était douze ou quatorze.

Le maître de la maison ne prenait pas toujours la peine de s'habiller pour le dîner ; travaillant jusqu'au dernier moment, et retournant à son bureau à l'heure du cigare qu'il fumait, il venait s'asseoir au milieu de ses invités dans le costume débraillé qu'il passait constamment : un simple pantalon à pieds et des pantoufles, la chemise toujours déboutonnée, laissant voir sa large poitrine. Dans le négligé, il se sentait plus à l'aise pour causer : il parlait de n'importe qui et de n'importe quoi avec la même volubilité et le même entrain.

Un nom historique jeté dans la conversation devenait le point de départ d'une véritable conférence. Sa mémoire prodigieuse le servait énormément ; il avait lu toutes les chroniques anciennes, et, une fois entrés dans son cerveau, une date ou un fait y étaient gravés à jamais ; mais, en passant par les lèvres spirituelles de Dumas, le moindre fait historique prenait les proportions d'un roman ; sur l'heure il brodait un chapitre avec un incident insignifiant. Quant à l'esprit, ai-je besoin de dire qu'il le répandait à profusion autour de lui ? Dumas était l'incarnation de l'esprit

français, toujours prêt à l'attaque, toujours prompt à la riposte. Quand pour la première fois il dîna chez son fils dans le tout petit hôtel que celui-ci avait loué à Melesville et où deux ou trois arbres chétifs figuraient un jardin :

— Ouvre donc la fenêtre de ta salle à manger, dit-il, pour donner de l'air à ton jardin.

En principe il tutoyait tout le monde, sauf Porcher, le marchand de billets, qui se montrait affecté de ne pas être traité par le grand écrivain avec la familiarité qu'il prodiguait à ses amis. Un jour, Porcher s'arma de courage :

— Monsieur Dumas, dit-il, j'ai un service à vous demander.

— Voyons, mon cher maître, que me voulez-vous ? fit l'écrivain.

— Je voudrais être tutoyé par le plus grand homme de mon temps.

— Eh bien, mon cher Porcher, *prête*-moi cinquante louis !

Un de ses mots les plus connus est celui qu'il dit à l'occasion de la mort d'un huissier ; on ouvrit une souscription pour faire enterrer convenablement ce fonctionnaire, et la personne chargée de faire la quête dit à Dumas :

— Monsieur, il ne nous manque plus que trente francs !

— Trente francs pour un huissier ! s'écria Dumas ; en voici quatre-vingt-dix, faites-en enterrer trois.

C'est qu'il n'aimait pas beaucoup les huissiers, avec qui, d'un bout de l'année à l'autre, il eut maille à partir. Les gardes du commerce étaient constamment à ses trousses, notamment un nommé Ancelin, que Dumas considéra à la fin comme un ami, tant il eut l'habitude de le voir. Un jour il se trouva nez à nez avec Ancelin :

— Te voilà, mon vieux camarade ! dit-il. Je parie que tu viens encore m'arrêter. Dis à tes hommes de nous suivre ; je suis tout à toi.

Et, passant son bras sous le bras d'Ancelin, il ajouta :

— Depuis quelque temps tu m'arrêtes souvent ; je suis fatigué d'aller en voiture. Si tu veux, mon bon Ancelin, nous ferons une promenade à pied.

Qui eût rencontré l'écrivain et le garde du commerce, les eût pris pour une paire d'amis. Bras dessus bras dessous, ils s'en allaient trouver un directeur de théâtre ou le rédacteur en chef d'un journal qui finissaient toujours par payer en échange d'une promesse de pièce ou de roman. Que de fois feu Millaud a vu arriver le grand romancier escorté par son ami Ancelin ! Mais aussitôt que la dette était payée, Dumas redevenait prodigue tout comme s'il eût eu trois millions en portefeuille. Ainsi, un jour que Millaud venait de

payer au garde du commerce une somme considérable, Dumas rappela les recors et :

— Mon cher ami, dit-il à Millaud, donne cinq louis de pourboire à ces braves gens ; tu porteras ça en compte.

Cinq louis par-ci, dix louis par-là, quand il ne jetait pas les billets de banque par la fenêtre ! Avec ce régime-là, il n'est pas surprenant que la vie du grand romancier ait été à ce point assaillie de papier timbré. Un jour qu'il n'avait pas un sou sur lui, Dumas monta chez son ami Porcher.

— Mon vieux Porcher, lui dit-il, je suis sorti sans argent : prête-moi cinq louis.

Les cent francs encaissés, Dumas allait se retirer, quand il aperçoit dans un coin un bocal de cornichons.

— Oh ! les beaux cornichons, fit-il, on en mangerait !

— Voulez-vous me permettre de vous offrir ce bocal ? demanda Porcher, trop heureux d'être agréable à son illustre ami. Dumas accepta et fit porter le bocal à la voiture par la domestique ; puis, au moment de monter dedans, il fouilla dans sa poche et donna à la bonne les cinq louis qu'il venait d'emprunter au maître.

Ce qui était surtout remarquable en l'écrivain, et ce qui explique sa longue vogue et sa grande popula-

Tout ce que je leur demandais et ce que je leur demanderai toujours, c'est d'être sincères dans leurs appréciations ; jamais je ne tolérerai qu'on se serve de mon journal dans un intérêt particulier, et je me séparerais sur l'heure d'un rédacteur, eût-il le talent de Dumas, s'il m'était prouvé que, dans un but blâmable, il abuse de la liberté que je lui accorde. Pour le reste, j'ai toujours laissé à mes collaborateurs la plus entière indépendance, et, malgré moi, Dumas reçut par-ci par-là quelques horions dans la bagarre. Personnellement, je ne l'ai attaqué qu'en 1848, où l'attitude politique de cet *ouvrier de la pensée*, comme il s'appelait, m'indignait fort ; je ne pouvais pas pardonner à ce républicain du lendemain d'oublier si vite les princes d'Orléans, de qui il avait reçu tant de preuves d'amitié. Mais j'eus beau me mettre en colère contre ce diable d'homme, il ne se fâcha jamais avec moi. Quand, après un fort éreintement, je le rencontrais, il me criait de loin :

— Tu sais que je me fiche de tes articles! Comment vas-tu, mon bon ami?

Cependant un jour il parut irrité d'un de mes articles, car il prit la peine de s'en expliquer avec moi. Le duc de Montpensier lui avait fait donner le privilége du Théâtre-Historique ; et tout d'abord, au début de la République, il jura que personne ne mettrait jamais les pieds dans la loge de son prince, et que les

sort que l'écrivain réservait à tel ou tel personnage ; on pariait pour ou contre l'évasion de *Monte-Cristo* ou le châtiment de Milady dans *les Mousquetaires.*

Moi-même j'avais l'habitude de lire mon feuilleton le soir dans mon lit ; et, s'il m'avait manqué une seule fois, je me serais levé au milieu de la nuit pour me le procurer à tout prix ; d'ailleurs il m'eût été impossible de m'endormir sans une tranche du roman en vogue. Je me rappelle que, fort avant dans la nuit, je lus dans mon lit le chapitre où Monte-Christo se fait coudre dans le sac où les geôliers ont enseveli le cadavre de l'abbé Faria, et j'en fus à ce point émerveillé que j'allai réveiller ma femme pour le lui lire tout haut au milieu de la nuit.

Cependant, malgré mon admiration pour l'écrivain, mes rédacteurs furent parfois assez sévères pour l'homme qui emplissait Paris du bruit de ses escapades. Que voulez-vous ? A moins de faire son journal tout seul, on ne peut pas empêcher que des articles qu'on ne voudrait pas signer se glissent dans une feuille que l'on dirige. Je ne suis pas un ingrat, et bien certainement je ne marchanderai jamais à l'un de mes collaborateurs la part qu'il a eue dans le succès de mon journal ; mais, d'un autre côté, il m'est permis, je pense, d'affirmer que souvent leur succès venait de la liberté que je laissais à mes rédacteurs de dire librement leur pensée.

Tout ce que je leur demandais et ce que je leur demanderai toujours, c'est d'être sincères dans leurs appréciations ; jamais je ne tolérerai qu'on se serve de mon journal dans un intérêt particulier, et je me séparerais sur l'heure d'un rédacteur, eût-il le talent de Dumas, s'il m'était prouvé que, dans un but blâmable, il abuse de la liberté que je lui accorde. Pour le reste, j'ai toujours laissé à mes collaborateurs la plus entière indépendance, et, malgré moi, Dumas reçut par-ci par-là quelques horions dans la bagarre. Personnellement, je ne l'ai attaqué qu'en 1848, où l'attitude politique de cet *ouvrier de la pensée*, comme il s'appelait, m'indignait fort ; je ne pouvais pas pardonner à ce républicain du lendemain d'oublier si vite les princes d'Orléans, de qui il avait reçu tant de preuves d'amitié. Mais j'eus beau me mettre en colère contre ce diable d'homme, il ne se fâcha jamais avec moi. Quand, après un fort éreintement, je le rencontrais, il me criait de loin :

— Tu sais que je me fiche de tes articles ! Comment vas-tu, mon bon ami ?

Cependant un jour il parut irrité d'un de mes articles, car il prit la peine de s'en expliquer avec moi. Le duc de Montpensier lui avait fait donner le privilége du Théâtre-Historique ; et tout d'abord, au début de la République, il jura que personne ne mettrait jamais les pieds dans la loge de son prince, et que les

rideaux resteraient fermés, ce qui ne l'empêcha point de la louer quelques semaines après au peuple souverain. Justement irrité de son ingratitude, je reprochai sévèrement à Dumas d'avoir sitôt oublié les bienfaits de la maison d'Orléans. C'est alors qu'il me confessa qu'il avait réellement eu le projet de ne jamais louer la loge du duc de Montpensier, et qu'il avait même notifié cette décision à l'exilé, qui, de son côté, oublia de répondre à l'écrivain et le froissa à ce point dans son amour-propre, que Dumas donna l'ordre d'ouvrir la loge au premier venu.

Les autres attaques de mes rédacteurs ne l'inquiétèrent pas outre mesure : l'écrivain était à ce point confit dans sa gloire et son succès, qu'il planait pour ainsi dire sur ses humbles confrères. Les jeunes gens lui reprochaient seulement cette vanité naïve, qui n'a fait que grandir chez Dumas avec l'âge. On disait de lui : « Il est si vaniteux qu'il monterait derrière sa voiture pour faire croire qu'il a un nègre. » Si le mot était spirituel, il en riait ou du moins il faisait mine d'en sourire ; s'il était purement méchant, il le dédaignait ; le plus souvent, il ne le connaissait même pas, car il n'eut jamais le temps de lire les petits journaux. La vanité de Dumas ne froissait du reste que les gens qui ne connaissaient pas le grand écrivain ; les autres, sachant avec quelle bonhomie il débitait des phrases qui eussent couvert de ridicule tout autre que lui, pardonnaient volontiers toutes ses excentricités.

Ainsi, quand Amédée Achard publia son roman *Belle-Rose*, il en envoya un exemplaire au grand romancier.

A quelque temps de là, Achard rencontre Dumas :

— Eh bien ! cher maître, avez-vous lu mon livre ? lui demanda-t-il.

— Certainement, répondit Dumas, et il m'a amusé comme s'il était de moi.

De la part de tout autre, ces mots eussent certainement paru bêtes ; la façon dont Dumas les disait, donnait à ces naïvetés un ton gracieux et spirituel qui faisait pardonner l'excès de vanité : en passant par les lèvres du grand écrivain, les phrases n'avaient pas la même portée que la chose imprimée. Ce qui choquait était atténué par son sourire et son regard spirituel. Et du reste, il avait si bien pris l'habitude de tout dire, qu'on ne s'étonnait plus de rien.

Charles Monselet a admirablement résumé le côté vaniteux de Dumas par ce mot :

— La vanité fait partie de son talent; il est comme un ballon qui ne s'élève que lorsqu'il est gonflé.

Dumas était un enfant avec tous les caprices et toutes les étourderies du premier âge ; souvent, quand son amour-propre était en jeu, un enfant terrible, qui mordait la main qui essayait de l'égratigner. Un soir, au Théâtre-Français, il vit un spectateur endormi dans sa stalle pendant la représentation d'une pièce de Soumet :

— Tiens, dit Dumas à son confrère, voilà l'effet que produisent tes pièces.

Le lendemain on jouait une comédie de Dumas; l'auteur se tenait à l'entrée de l'orchestre. Tout à coup Soumet lui frappe sur l'épaule, lui montre un monsieur qui dormait à l'orchestre, et lui dit d'un ton aigre-doux :

— Vous voyez, mon cher Dumas, que l'on peut s'endormir également en écoutant votre prose.

— Ça? c'est le monsieur d'hier qui ne s'est pas encore réveillé ! riposta Dumas.

L'écrivain, grâce à son esprit, croyait avoir le droit de tout dire : car lui-même était indulgent pour les méchancetés à son adresse, pourvu qu'elles fussent spirituelles. On pouvait même le voler avec esprit, sans qu'il s'en fâchât; témoin l'histoire qu'on va lire.

A toute époque de sa vie, Dumas dépensait plus d'argent qu'il n'en possédait, et jamais il ne se montra surpris quand son intendant vint lui dire qu'il n'y avoit plus un sou dans la caisse. A sa table se faisait une grande consommation de vin de Champagne; et un jour, à l'heure du dîner, le valet de chambre vint le prévenir qu'il ne restait plus une bouteille.

— Va en chercher au pavillon Henri IV, répondit Dumas, qui habitait alors son château de Monte-Cristo.

Le domestique sort, et bientôt il revient en disant :

— Monsieur, on refuse de continuer le crédit, et je n'ai plus d'argent.

— Voici un louis, fit Dumas.

La même scène se renouvela à la même heure, pendant un mois.

Un jour, Dumas qui était venu à Paris, rencontra son fournisseur de vin de Champagne :

— Envoyez-moi donc quelques paniers, lui dit-il. Comment, voilà plus d'un mois qu'il ne me reste pas une bouteille de Champagne dans ma cave ! La clientèle d'Alexandre Dumas vous est donc indifférente ?

— Que me dites-vous là ? mon cher grand homme ! s'écrie le fournisseur ; mais vous recevez régulièrement vos cent bouteilles par mois ! Je songeais même à vous présenter ma facture un de ces jours.

Alexandre Dumas comprit que son domestique le volait. Cependant il se contint jusqu'à l'heure du dîner, où le larbin vint lui dire :

— Monsieur veut-il me donner vingt francs, pour acheter du champagne ?

— Misérable ! s'écria l'écrivain, depuis six semaines vous me volez un louis par jour.

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous ! je sais tout ! C'est dans ma cave que vous prenez le vin que vous êtes censé acheter au pavillon Henri IV.

Se voyant découvert, le domestique infidèle avoue tout. Il plaide les circonstances atténuantes... Sa

tante est malade, son frère a tiré un mauvais numéro... Enfin, il fait vibrer la corde de la famille. Mais, à bout de patience, Dumas l'interrompt au milieu de sa plaidoirie.

— Vous êtes un misérable et je vous chasse! s'écrie-t-il.

Mais une seconde après, sa colère s'apaise en voyant près de la porte le domestique, qui, d'un ton piteux, demande :

— Monsieur veut donc me déshonorer? Monsieur est si bon...

— Approchez.

Le domestique infidèle s'avance en tremblant.

— Pour cette fois, je vous pardonne, lui dit le maître; mais la première fois que vous me vendrez mon vin, faites-moi crédit.

A cette même époque la glace était fort rare et à aucun prix on ne pouvait s'en procurer. Mais, pour frapper le Champagne, il fallait absolument de la glace; et quoique le propriétaire du pavillon Henri IV en eût à peine pour ses consommateurs, il voulut bien céder une ration quotidienne à l'illustre châtelain de Monte-Cristo.

Un jour, un domestique galonné se présente au pavillon et demande de la glace pour M. Alexandre Dumas; immédiatement un garçon descend dans la cave et remplit un seau des plus beaux glaçons,



qu'il remet au domestique. Alors celui-ci dépose un louis sur le comptoir et dit :

— Payez-vous.

— Me payer ! s'écria le maître de la maison. Vous payez et vous vous dites au service de l'illustre Dumas ! Allez ! vous connaissez bien peu ses habitudes. Vous n'êtes qu'un imposteur. Rendez la glace.

C'était, en effet, le domestique d'un des voisins de Dumas, qui s'était servi du nom du grand homme pour obtenir ce qu'il désespérait de se procurer avec de l'argent.

Certes, je n'ai pas l'intention de recommander aux enfants de mes abonnés cet illustre dissipateur comme un exemple à suivre. Mais, d'autre part, il ne faut pas mesurer le grand romancier comme le commun des mortels. Si son insouciance des engagements d'argent peut paraître condamnable au point de vue de la morale stricte, du moins faut-il, comme circonstance atténuante, reconnaître qu'il agit par légèreté et non par préméditation.

Alexandre Dumas était lancé dans un tel courant de succès, qu'il pouvait prendre l'engagement de payer un million et être convaincu de faire honneur à sa signature. Seulement, à mesure que les billets de mille francs entraient par la porte, ils s'envolaient par la fenêtre ; et, le jour de l'échéance, le débiteur était pour le moins aussi surpris que le créancier de ne pas pouvoir faire face aux échéances. Souvent, pour

ne pas solder une facture de cent francs, il dépensait le double; témoin l'histoire d'un bottier qui, cinquante fois en une année, fit le voyage de Monte-Cristo sans obtenir qu'on lui soldât sa note.

Quand le bottier, qui habitait le boulevard des Italiens, allait voir son *ami* Dumas, l'écrivain lui disait :

— C'est encore toi, mon excellent camarade! tu arrives à propos : précisément j'ai besoin de trois paires de bottes vernies.

— Et ma note? hasardait le bottier.

— Ta note? Nous en causerons après déjeuner. En attendant, va donc voir les Arabes qui sculptent des ornements mauresques dans le pavillon du jardin. C'est fort curieux.

Et le bottier déjeunait, puis il dînait. Dans l'intervalle, il cueillait un bouquet de fleurs pour madame; après le dîner, Dumas lui bourrait ses poches de magnifiques fruits pour les enfants; eusuite on attelait le coupé pour reconduire le bottier à la gare, et, avant de prendre congé de son invité, Dumas lui mettait un louis dans la main en lui disant :

— Voilà pour le chemin de fer.

Un louis par-ci, un louis par-là. A la fin de l'année, le bottier avait touché ses cinquante louis de gratification, et Dumas lui devait toujours les deux cent cinquante francs montant de sa facture.

L'homme était foncièrement bon, et, en faisant appel à son cœur, on pouvait l'exploiter comme on

le voulait. Quand on recherche les causes du désordre qui régnait dans la maison du grand homme, il faut toujours citer l'exemple de la montre en or qui fut vendue cent cinquante francs à Dumas et finit par lui coûter une cinquantaine de mille francs. On comprend qu'à moins de faire sur Alexandre Dumas une œuvre aussi volumineuse que ses *Mémoires*, je ne puis le suivre pas à pas dans sa carrière; je raconte toutes les anecdotes qui me reviennent à la mémoire, sans me préoccuper si elles appartiennent à telle ou telle époque de la vie de Dumas.

Donc, voici l'histoire de la montre dans toute sa simplicité. Un beau jour, un malin jeune homme se présente chez le romancier et lui expose sa triste situation. De son patrimoine écroulé sous des malheurs immérités, il ne lui reste que la montre de son père; il ne veut pas la vendre à un vil marchand, et il pense que l'excellent monsieur Dumas ne serait pas fâché d'acquérir ce bijou de famille.

Cette tirade fut débitée d'une voix si plaintive que l'écrivain s'attendrit. A la vérité, il n'avait besoin d'aucune montre, mais trois cents francs de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire : Dumas achète donc la montre, fouille dans sa poche, n'y trouve que cinq louis, les remet au pauvre diable et le congédie avec ces mots :

— Mon ami, vous viendrez chercher le reste dans trois ou quatre jours.

Le grand romancier avait déjà oublié la montre et le marchand quand celui-ci revint pour réclamer les dix louis. Ce jour-là Dumas n'avait pas d'argent, mais il consentit à souscrire un billet à un mois.

— Merci, monsieur Dumas, merci! s'écria le marchand. Je sais un usurier qui m'escomptera cela avec cinquante francs de perte.

— Mais je ne veux pas que vous perdiez un sou! dit Dumas : voici cinquante francs pour les intérêts, mon garçon.

L'homme à la montre était déjà à la porte quand Dumas le rappela :

— Puisque vous connaissez un usurier qui escompte ma signature, fit-il, ne pourriez-vous pas me négocier un autre billet de mille francs à trois mois?

— Certainement, monsieur.

Le lendemain, Dumas reçut quarante louis en échange de son billet de mille francs.

— Vous êtes un garçon intelligent, dit-il à l'homme à la montre; voulez-vous entrer à mon service? Précisément, jai besoin d'un homme de confiance pour les affaires courantes. Vous aurez la table et le logement. Cela vous va-t-il?

Aussitôt le marché conclu, l'homme à la montre entra en fonctions; bientôt il devint une sorte de factotum de Dumas; il était chargé des renouvellements des billets, des rentrées et des dépenses : les billets augmentaient d'échéance en échéance; celui de deux

cents francs, souscrit pour la montre, monta toujours, comme la mer dans les mélodrames; avec les intérêts, l'escompte et le courtage, il atteignit bientôt le chiffre de trois mille, puis de quatre mille... puis, c'est incroyable, mais cela est, le jour où Dumas vendit à Michel Lévy frères ses œuvres complètes, pour une période de vingt années, l'homme à la montre toucha cinquante beaux billets de mille francs, montant de sa créance. Aujourd'hui il vit de ses rentes au milieu de sa famille.

Alexandre Dumas était comme ces grands seigneurs de l'Orient, qui ne savent pas le nombre des personnes qu'ils nourrissent; sa maison était comme une table d'hôte où l'on venait prendre son repas une fois par mois, deux fois par semaine, ou chaque jour pendant dix ans. De temps en temps, quand il se voyait débordé, Alexandre Dumas faisait un petit voyage pour liquider sa table d'hôte; mais les habitués y venaient même en son absence. Parmi ceux-ci se trouvait un ami d'enfance qu'après une séparation de trente années, Dumas retrouva un soir sur le boulevard :

— Où dînes-tu? lui demanda-t-il.

— Aujourd'hui je ne dîne nulle part, répondit l'autre.

— Tu te trompes, fit Dumas, tu dînes chez moi.

Et il emmena son ami d'enfance, l'installa à sa table

s. Ce
p de
si un

'ous-
é le
onte
.lle ;
uve
rnal
n?
ient

se·
aris
nts
t le
ré-
à la
oins
mas
s, ce-
nsi de
ue l'on

t un peu
lle opéra-
liriger l'af-

valier fut le dernier des soucis, répondit à son ami :

— Merci! merci! Tu ne te figures pas le service que tu me rends.

Peut-on imaginer de procédé plus délicat pour laisser croire à un pauvre honteux qu'on ne lui fait pas l'aumône?

La vie de Dumas est remplie de traits de ce genre, qui lui font pardonner tous les travers de sa vie accidentée; et si, dans sa longue carrière, il y a de tels incidents que l'on aurait le doit de juger sévèrement, il faut les passer sous silence, non-seulement par respect pour le grand nom qu'il laisse à la littérature française, mais encore par sympathie pour le cœur excellent qui, en somme, a fait peu de mal et énormément de bien.

Sur la façon insensée dont il gaspillait son argent, on a écrit des volumes; mais toutes ces histoires réunies ne valent pas l'anecdote que Millaud m'a racontée à ce sujet. Dumas vint le trouver un jour et lui dit :

— J'ai besoin de trois mille francs ; veux-tu me les donner à compte sur un grand roman que je vais faire pour toi?

— Tiens! dit Millaud, voici du papier, de l'encre et des plumes; plus trois mille francs! Seulement je t'enferme dans mon cabinet, et tu n'en sortiras qu'après avoir écrit les deux premiers chapitres. Combien te faut-il de temps?

— Trois heures, dit Dumas.

Trois heures après, Millaud vint délivrer son prisonnier : les deux chapitres étaient faits.

— A présent, ami Millaud, fit Dumas, tu ne me refuseras pas vingt-cinq louis?

— Vingt-cinq louis! mais je t'ai remis trois mille francs tantôt.

— Voilà ce qu'il en reste! s'écria Dumas en montrant deux louis.

Où avait passé l'argent? Le romancier l'avait-il jeté par la fenêtre ou fait passer sous la porte? Nul ne le sut jamais, probablement pas lui-même; seulement Millaud s'aperçut qu'il avait oublié de fermer une petite porte donnant sur l'escalier de service, et c'est par là que Dumas s'était échappé un instant pour gaspiller cent cinquante louis. Un tel désordre devait fatalement conduire à la ruine. Le grand romancier devint le meilleur client de messieurs les huissiers.

Un jour d'été, — j'habitais alors Ville-d'Avray, — MM. J... et Thomas, de la Compagnie du *Soleil,* vinrent me prier de les présenter au grand écrivain, qu'ils désiraient compter au nombre de leurs assurés. Nous nous rendîmes à Monte-Cristo et nous demandâmes à voir Dumas.

— Monsieur n'y est pas! nous dit le portier.

— Cependant, fis-je, il me semble entendre sa voix.

— C'est possible! mais monsieur ne reçoit pas.

— Nous le verrons bien! dis-je à ce cerbère.

Puis, élevant la voix de façon à être entendu du maître de la maison :

— Je suis huissier et je viens opérer ma saisie : ouvrez-moi toutes les portes, ou je fais venir un serrurier.

Aussitôt la porte du cabinet de Dumas s'ouvrit :

— Faites entrer ces messieurs au salon ! je suis à eux, s'écria le châtelain de Monte-Cristo.

Cinq minutes après il arriva en bras de chemise ; et, en apercevant MM. J... et Thomas, qu'il prenait pour des témoins d'huissier :

— Voyons, dit-il, nous venons donc saisir l'ami Dumas, par une pareille chaleur ? Commencez toujours par prendre quelques rafraîchissements.

Et, appelant son domestique, il ajouta :

Du Champagne, de la glace et de l'eau de seltz pour monsieur l'huissier et ses témoins !

J'avais relevé le collet de ma redingote. Le moment était venu de me démasquer.

— Tiens ! c'est toi ? s'écria Dumas.

— Je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour pénétrer chez vous !

L'écrivain riait aux éclats de cette aventure ; je lui présentai ces messieurs, et l'assurance se fit comme par enchantement. Je ne garantis pas que Dumas ait payé sa prime ; mais enfin la Compagnie du *Soleil* comptait au nombre de ses clients le plus glorieux des hommes de lettres.

Plus tard j'ai failli devenir l'associé de Dumas. Ce fut Millaud qui rêva cette union; il avait beaucoup de confiance en moi pour diriger un journal : aussi un jour vint-il me dire :

— Le grand fou de Dumas fait en ce moment le *Mousquetaire,* journal qui a un succès énorme. Il a trouvé le moyen d'intéresser le public à une feuille où il raconte chaque matin ses petites affaires privées de la veille; mais cela ne peut pas durer longtemps. S'il ne trouve pas quelqu'un pour mettre de l'ordre dans son journal cela n'ira pas loin. Voulez-vous être ce quelqu'un?

Nous nous en fûmes à la Maison-Dorée, où étaient les bureaux du *Mousquetaire.*

Jamais journal n'eut une rédaction plus nombreuse· e premier venu entrait là comme au café ; tout Paris était rédacteur du journal avec des appointements fixes. « Combien me donnez-vous ? » demandait le néophyte. « Ce que tu voudras, mon garçon ! répondait Dumas. A la fin du mois tu passeras à la caisse. » Quant aux employés, ils n'étaient pas moins nombreux. Chaque jour on recommandait à Dumas un protégé, et il casait celui-ci aux abonnements, celui-là à la caisse, le troisième au départ, et ainsi de suite. C'était le désordre le plus fantaisiste que l'on puisse imaginer.

Mais avec cent mille francs dans sa caisse et un peu d'ordre, le *Mousquetaire* pouvait être une belle opération. Millaud offrait l'argent ; j'étais prêt à diriger l'af-

faire, mais je ne me cachais point les combats que j'aurais à soutenir contre le gaspillage de Dumas. J'eus soin de réserver trente à quarante mille francs par an, à titre de frais généraux, rien que pour faire face aux fantaisies extraordinaires de l'écrivain. Alexandre Dumas demandait à réfléchir, et le lendemain je reçus le billet suivant, écrit avec cette exubérance d'imagination qu'il apportait dans les moindres incidents de sa vie :

« Mon cher camarade, » m'écrivait Dumas, « ce que « tu me proposes et ce que propose le bon et excel- « lent Millaud, ce cœur d'or, est parfait, et je ne « doute pas un instant du succès de cette combinai- « son. Mais j'ai rêvé toute ma vie d'avoir un journal à « moi, bien à moi; je le tiens enfin, et le moins qu'il « puisse me rapporter, c'est un million par an. Je n'ai « pas encore touché un sou pour mes articles : à qua- « rante sous la ligne, c'est deux cent mille francs que « j'ai gagnés depuis la création du *Mousquetaire*, « somme que je laisse tranquillement à la caisse pour « toucher dans un mois cinq cent mille francs à la « fois.

« Dans ces conditions, je n'ai besoin ni d'argent ni « d'un directeur; le *Mousquetaire* est une affaire « d'or, et je tiens à l'exploiter tout seul.

« A revoir, mes chers camarades! Je regrette de « n'avoir que deux mains pour serrer les quatre « vôtres.

« Alexandre Dumas. »

Cette lettre explique toutes les folies du grand homme. Pour lui, Alexandre Dumas était le personnage d'un roman, comme Monte-Cristo et d'Artagnan ; il brodait des romans sur son propre compte, comme sur la vie de Charles Ier et de la reine Anne ; ne vivant que d'illusions, il était réellement convaincu que le *Mousquetaire* devait lui rapporter un million par an. Quelques semaines après, la mine d'or commençait à s'écrouler; Dumas, qui avait en vain réclamé ses deux cent mille francs à la caisse, n'y écrivit plus une ligne... C'est alors que je créai le *Figaro*.

Il est sur le pavé de Paris un petit bonhomme, pas plus haut que M. Thiers, et auquel une maladie a donné des formes si élégantes qu'on le dirait coulé dans un cor de chasse. Les gens de lettres le connaissent tous : M. Boulé a beaucoup d'esprit, il a eu le grand travers d'être excessivement processif et il a créé une foule de journaux. C'est de M. Boulé que l'on disait :

— S'il lui arrivait d'avaler un clou, il rendrait un tire-bouchon.

M. Boulé se rendit donc auprès de Dumas et lui tint ce langage :

— Mon cher Dumas, vous n'écrivez plus dans le *Mousquetaire*, parce qu'il n'y a pas d'argent dans la caisse. Mais vous auriez tort de renoncer à une affaire qui peut redevenir excellente. Voulez-vous vous

associer avec moi? Si oui, pour vous donner du goût à la besogne, vous commencerez par toucher chaque jour cent francs à ma caisse : soit trente-six mille cinq cents francs par an. Je suis rond en chiffres; et pour vous prouver que je vous parle sérieusement, je vous apporte un livre à souche fabriqué avec le papier azuré que vous aimez tant. Tous les matins, vous mettez votre nom au bas d'une feuille, et vous envoyez chercher cent francs à la caisse. Dès aujourd'hui, vous le voyez, je vous ouvre un crédit de trente-six mille cinq cents francs.

Alexandre Dumas était devenu rayonnant.

— Mais enfin, dit-il, si un jour j'avais besoin de deux ou trois cents francs?...

— Parbleu! cela va sans dire! vous m'enverriez deux ou trois reçus de cent francs. Cela est bien simple.

Séance tenante, l'affaire fut bâclée et le traité signé Dumas se mit à la besogne : sur son bureau, pour l'inspirer, s'étalait le livre à souche, qui lui semblait inépuisable. C'étaient les beaux jours du *Mousquetaire*. Un créancier arrivait avec une note, vite un coup de ciseaux et une signature; une femme se disait à la veille d'être expulsée de son logis, faute de pouvoir payer son loyer : cric! — crac! nouveaux coups de ciseaux, nouvelles signatures. Au bout de huit jours, il ne resta du livre inépuisable que la

couverture et la souche, et M. Boulé refusa d'autres avances. Alors Dumas se mit en grève.

— Du moment qu'on ne me paye pas, j'arrête les frais, s'écria-t-il en un accès de colère : tant il était convaincu que Boulé se conduisait mal et même lui devait de l'argent !

Il arriva alors que pendant quelque temps encore le *Mousquetaire* parut sans autre concours que la signature de Dumas, que l'on mettait au bas de tous les articles. Couturier, le metteur en pages du journal, en devint rédacteur en chef; il coupait à droite et à gauche des articles des autres feuilles, les faisait précéder de ces mots : « *J'emprunte à mon excellent ami un tel le récit émouvant de l'assassinat d'hier*, etc... » donnait l'article *in extenso* et le signait : Alexandre Dumas.

Avec le maître, toute la rédaction s'était envolée : du sémillant *Mousquetaire* il ne restait que M. Boulé, désireux de reconquérir les trente-six mille cinq cents francs, le metteur en pages et les compositeurs. De temps en temps, un jeune homme entrait dans les bureaux et demandait à voir Dumas. Couturier, le metteur en pages, le recevait en l'absence du maître, disait-il. Tout article remis à ce singulier rédacteur en chef, toujours à court de copie, paraissait immédiatement. Que cela fût mauvais, exécrable ou inepte, on ne s'en souciait pas : il fallait des articles quand même; et le nom de Dumas, s'étalant toujours en

tête du journal, auquel il demeurait étranger, était le glorieux pavillon qui couvrait cette marchandise frelatée.

La puissance du nom d'Alexandre Dumas était si grande que pendant longtemps le public fut presque dupe de la fraude; le lecteur du *Mousquetaire* achetait son journal de confiance, sans s'apercevoir du changement radical du ton. Il n'y avait plus les causeries intimes où Dumas entretenait le public de son tailleur et de son bottier, quand une lettre de Colbrun ou d'un directeur de théâtre ne lui en fournissait pas la matière ; mais le nom aimé du plus séduisant causeur de ce siècle s'étalait encore en tête, comme parfois le nom de Jean-Marie Farina sur un flacon qui renferme un parfum exécrable.

Ainsi que je l'ai dit, après avoir vu échouer la combinaison que Millaud rêva entre Dumas et moi, je créai le *Figaro*, qui s'imprimait rue Coq-Héron, comme le *Mousquetaire*, et je fus quelquefois témoin de scènes amusantes. Une fois que le metteur en pages ne savait que mettre dans le numéro du jour, la Providence lui envoya un jeune amateur, habillé à la dernière mode, bien frisé, bien pommadé, qui demanda à voir Alexandre Dumas.

— Il n'y est pas, répondit le metteur en pages; mais si vous venez pour affaires concernant le journal vous n'avez qu'à vous adresser à moi.

Le jeune homme pommadé tira de sa poche un manuscrit entouré d'une faveur rose, et, d'une voix timide :

— Je voulais soumettre cet article à l'attention de M. Dumas, fit-il.

Déjà le metteur en pages s'était emparé du manuscrit :

— Très-bien, répondit-il.

— Oserai-je espérer que mon article paraîtra ? continua le jeune homme.

— Très-certainement.

Les traits de l'amateur s'illuminèrent.

— Un mot encore, fit-il. Pourriez-vous à peu près me fixer l'époque à laquelle il paraîtra ?

— Ce soir, répondit Couturier, enchanté d'avoir découvert de quoi combler les vides de son journal.

A ces mots, le jeune homme faillit s'évanouir de bonheur.

— On m'avait bien dit que M. Dumas était le protecteur de la jeunesse, s'écria-t-il. Remerciez le grand homme mille fois de ma part, monsieur. Ma reconnaissance sera éternelle.

Et tandis que le metteur en pages retournait à sa case, le jeune gandin s'en allait tout radieux d'avoir été si bien accueilli dans le journal du grand, de l'incomparable Dumas, qui, j'en suis sûr, ne se souvenait déjà plus d'y avoir écrit une seule ligne.

On ne peut pas parler d'Alexandre Dumas sans

s'arrêter un instant à ses relations avec son fils, sur lesquelles mille bruits plus absurdes les uns que les autres ont circulé dans Paris.

Mon rédacteur Albert Wolff a raconté, dans un article émouvant, aux lecteurs du *Figaro*, comment Dumas fils vint un soir lire à son glorieux père la *Dame aux camélias*, et l'étonnement que le grand homme éprouva en s'apercevant enfin que son fils était lui-même un écrivain supérieur. Les relations personnelles entre le père et le fils n'ont cessé d'être les meilleures; mais Alexandre, qui a autant d'énergie que de fierté, craignait à ce point l'influence envahissante de son père, qu'il évitait de lui parler de ses travaux littéraires.

Dumas le père voyait les pièces de son fils à la répétition générale, comme les autres amis du jeune auteur; et, loin de concevoir contre son fils ce sentiment jaloux dont la malveillance a si souvent parlé, il en ressentait une juste fierté. Aux premières représentations d'Alexandre, il pleurait de joie et de bonheur; il me prit les mains en me disant : « C'est lui qui est mon meilleur ouvrage! » et je me souviens encore de son émotion après le quatrième acte du *Fils naturel*, où il s'écria dans le couloir du Gymnase :

— Quel succès! Alexandre nous enfonce tous! Depuis Molière, on n'a rien vu d'aussi fort que cette scène de l'adoption, où le père, poussé à bout, s'écrie :

— Mais mon père n'a donc pas le droit de reconnaître son enfant?

Ce à quoi Geoffroy, qui faisait le notaire, répondait ces mots sanglants :

— Si, monsieur, le jour de la naissance!

Peut-être le grand homme ressentait-il, ce soir-là, un remords poignant. Il descendait dans sa conscience et se demandait s'il avait toujours fait son devoir de père; si, de tout temps, il avait veillé sur l'enfance de son fils, et si, dans le tourbillon qui l'entraîna depuis ses débuts, il n'avait pas plus d'une fois négligé le plus saint et le plus impérieux des devoirs. A mon avis, le caractère réservé et froid de Dumas fils s'explique par les chagrins de sa jeunesse. Tout enfant, il a été entraîné à réfléchir sur les grandes questions sociales : les conditions mêmes de sa naissance et de son éducation le poussèrent à la méditation bien avant l'âge de la raison.

Quand l'enfant allait voir son père, il trouvait au foyer de Dumas une femme, tantôt celle-ci tantôt celle-là, — tandis que sa mère, oubliée et dédaignée, était dans le modeste logis où elle vivait avec son fils. Toutes les questions terribles que l'enfant devenu l'homme de talent que vous savez, transporte sur la scène, agitèrent son jeune cerveau bien avant qu'il songeât à la littérature. Alexandre fut de ceux qui ont un père et une mère sans connaître la joie

d'avoir des parents et de grandir au foyer où la vie de famille s'épanouit dans toute sa majesté.

Il était difficile pour cet enfant, qui, au lieu d'un amour commun pour ses parents, était forcé de partager son affection entre la mère délaissée et le père léger et étourdi, il lui était difficile, dis-je, de faire une part égale à l'un et à l'autre. Mais certainement il aimait beaucoup son père, quoiqu'il ressentît un violent chagrin à le voir persister dans ses folies de jeunesse à un âge où il aurait dû devenir enfin sérieux.

Alexandre Dumas fils disait de son père :

— C'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais petit !

Sous cette forme plaisante il résumait très-bien la véritable situation. Des deux Dumas, le plus âgé était le plus étourdi ; c'était lui qui redoutait les justes remontrances de l'autre.

Dumas le père, qui s'était affranchi de tout ce qui aurait pu le gêner, et qui se moquait absolument du qu'en-dira-t-on, était timide comme un écolier devant Alexandre ; il craignait d'être grondé. Pour cacher une faute à Alexandre, il dépensait plus d'imagination que pour bâcler une pièce en six actes et vingt tableaux. Cette prodigalité folle qu'il aimait à étaler, il s'efforçait de la cacher à son fils ou du moins d'en atténuer les effets. Il savait encore l'a-

tipathie d'Alexandre pour tous les parasites dont il s'entourait. Quand il recevait la visite de son fils, il cachait les femmes dans son cabinet et les usuriers dans un grenier, de peur d'être grondé.

De son côté, Alexandre ne faisait que de rares apparitions dans la maison paternelle, dont les allures le froissaient : le fils craignait de surprendre son père au milieu d'un entourage que, pour sa part, il méprisait. Il savait fort bien que, sauf les vrais amis, Dumas était exploité par tout ce monde de contrebande qui flattait ses manies et ses vanités pour le voler plus facilement : autour du grand écrivain grouillait toute une population des deux sexes, hommes d'existence douteuse, femmes de toutes les catégories, faiseurs, drôlesses, usuriers et mendiants, qui tous avaient peur d'Alexandre, dont une visite à la maison paternelle était redoutée de tous. Jamais le fils ne daigna adresser la parole à cette sorte de Cour des Miracles où trônait son père comme un roi de Bohême.

Le trop plein de cette cour s'abattait parfois sur la maison d'Alexandre, grâce à des lettres de recommandation du père; mais le fils avait une manière de recevoir ces gens que ne les engageait pas à persister dans leur projet de se faufiler dans son intérieur.

Il fallait bien qu'Alexandre aimât son père pour lui garder son affection malgré les folies du grand

homme, et, disons le mot, car on doit la vérité aux morts, malgré ses fautes, dont le caractère presque austère d'Alexandre souffrait en silence.

A ce fils rangé et économe il ne pouvait pas être indifférent que le nom de son père retentît chaque jour dans quelque nouveau procès. Son esprit froid et réfléchi devait calculer d'avance les angoisses qui résulteraient un jour ou l'autre pour son père de cette vie de désordre poussée juqu'à la folie ; et voyant l'impossibilité de faire entrer son père dans une autre voie, Alexandre finit par fermer les yeux sur tant d'égarements, et il se borna à venir de temps en temps serrer avec effusion la main à son père, sans s'arrêter outre mesure dans la maison, où tout froissait son sens droit et pratique de la vie.

A ceux qui ont répandu tant de bruits blessants pour l'amour filial de Dumas fils, je répondrai par ces vers exquis où se peint toute la tendresse d'Alexandre pour son illustre père :

A MON PÈRE.

Ainsi donc, ô penseur, ô poëte, ô mon père,
Tu ne rompras jamais ta chaîne littéraire;
Et tu seras forcé de laisser tour à tour
Les autres s'enrichir de ton riche domaine,
Sans avoir seulement, au bout de ta semaine,
Le repos du septième jour.

C'est bien! résigne toi! Les fleurs de la campagne,
La chanson des oiseaux riant dans la montagne,

Le tranquille réveil du pâtre sous son toit,
Le vallon souriant au soleil qui décline,
Et les chastes parfums qu'exhale la colline,
Faits pour le laboureur, ne sont pas faits pour toi.

Il faut qu'incessamment on voie à ta fenêtre
Lorsque la nuit commence, et quand le jour va naître,
Des lampes du travail l'éternelle clarté;
Et tu ne pourras pas, forçat de ton génie,
Après vingt ans d'étude, et d'ombre, et d'insomnie,
Respirer, à prix d'or, trois mois de liberté!

Qu'importe! sois le champ couvrant tout de ses gerbes,
Et laisse, chaque année, au milieu de tes herbes,
Les moissonneurs faucher ton blond et pur froment;
Sois l'astre merveilleux dont tout propriétaire
Peut acheter la flamme, et qui loin de la terre,
Dans un monde inconnu règne splendidement.

Travaille donc toujours pour tous et pour toi-même!
Verse, immense forêt, sur un monde qui t'aime
Ton ombre, tes parfums, tes chansons, ton repos.
Prends à Dieu ses rayons, et rends-lui tes murmures,
Et ne t'occupe pas si de quelques ramures
Des bergers inconnus nourrissent leurs troupeaux.

Travaille! pour les temps qui béniront le nôtre,
Combats comme un guerrier, prouve comme un apôtre,
Coule paisiblement dans ton lit de roseaux,
Et sans t'inquiéter, comme Rhin, le vieux fleuve,
Si dans ton large cours tout un peuple s'abreuve,
Garde la profondeur de tes limpides eaux!

Travaille! et cependant toi demain tu ramènes
Le pavillon français dont pendant six semaines
T'abrita le pays qui te le devait bien,
Des rhéteurs avortés, tout fiers de leur famille,
Mirabeaux de hasard, Berryers de pacotille,
Pour qu'on sache leurs noms, insulteront le tien!

« Vous y verrez trois tables : l'une en chêne, la seconde en noyer, la troisième en palissandre.

« Dans la table en noyer, il y a un tiroir de chaque côté : ouvrez celui de droite.

« Vous y trouverez un drame en cinq actes, intitulé les *Gardes forestiers*.

« Muni de ce drame, vous vous mettrez en route pour Marseille, où je vous attends immédiatement.

« Pas un mot de tout ceci, ni à Paris ni ailleurs.

« A. DUMAS. »

Le secrétaire suivit à la lettre ces instructions, et, quelques jours après, on lut dans les journaux de Marseille :

« On sait que M. Alexandre Dumas avait demandé « huit jours pour écrire un drame inédit pour la « scène du Gymnase, et dans nos cercles on faisait de « nombreux paris pour ou contre la réussite de ce « tour de force. Il semblait impossible qu'un auteur « dramatique pût, en une semaine, écrire une pièce « en cinq actes; et quoi qu'on ait raconté de la mer- « veilleuse fécondité d'Alexandre Dumas, il était per- « mis de penser qu'un si court délai ne suffirait pas « au plus brillant des improvisateurs pour remplir « sa promesse. Eh bien ! il y a aujourd'hui tout juste « *cinq* jours qu'Alexandre Dumas s'est enfermé dans « sa chambre, et il vient de faire prévenir le direc-

Une semaine après, Dumas était à Marseille; il convoqua les artistes pour la lecture. Après le premier acte, Jenneval prit Dumas sous le bras, l'entraîna loin des autres artistes et lui dit :

— Cher maître ! je ne vous cacherai pas que j'ai déjà joué ce rôle à Bruxelles, où la pièce allemande a été traduite il y a trois ou quatre ans.

— Ah bah ! fit Dumas, qui avait déjà oublié la source de son ouvrage. Eh bien ! mon cher Jenneval, vous venez de condamner Jane Eyre à mort ; mais, depuis longtemps, je pense à un autre drame très-saisissant. Je vous demande huit jours pour l'écrire.

Le lendemain, les journaux de Marseille annoncèrent que le grand, l'illustre Dumas s'était enfermé dans sa chambre pour écrire un drame inédit, qu'il lirait avant huit jours aux acteurs. En effet, Alexandre Dumas avait donné l'ordre que sous aucun prétexte on ne vînt le déranger. Mais, au lieu d'écrire le drame en question, il adressa tout simplement à son secrétaire le billet forme roman que voici :

« Cher enfant,

« Au reçu de cette lettre, montez au premier étage du pavillon au fond du jardin.

« A cet étage, il y a deux pièces : l'une grande, l'autre petite.

« Entrez dans la petite.

croix, qu'aux jours de fête le marchand portait dans son village pour faire honneur à ses invités; et, comme un jour on lui fit remarquer qu'il s'exposait à être condamné pour port illégal de décorations, le marchand répondit :

— Allons donc ! j'ai payé ces croix à monsieur Dumas, et je n'aurais pas le droit de les porter !

Très-certainement, le grand romancier fut le dernier à s'apercevoir que la grande signature d'Alexandre Dumas n'avait plus la même valeur sur la place de Paris ; mais enfin il s'en aperçut, et je suis convaincu qu'au fond il en ressentit un violent chagrin : il sentait bien qu'il n'était plus le Dumas des anciens jours; et, quoi qu'il fît pour se cacher la vérité, il finit par se rendre à l'évidence. Néanmoins son nom avait encore un tel prestige, qu'en créant une nouvelle feuille, on songeait avant tout à mettre le nom de Dumas en tête des collaborateurs. C'est pourquoi je m'adressai à lui lors de la création du *Grand Journal;* il me proposa un roman en six volumes, et je m'empressai de l'accepter.

— Seulement, lui dis-je, il me faudrait tout de suite deux ou trois feuilletons de vous, une nouvelle, des causeries, tout ce que vous voudrez !

— J'ai ton affaire ! s'écria Dumas ; je vais te faire une série de feuilletons sur les serpents.

— Sur les serpents ?

— Oui, sur les serpents! continua le grand homme. Je les connais à fond : j'ai passé la moitié de ma vie à les étudier. Personne ne connaît ces intéressantes bêtes. Laisse-moi faire! Je te promets un grand succès.

— Après tout, me disais-je à part moi, Dumas est bien capable d'avoir un succès avec des serpents. Aussi j'acceptai ; et, sachant son faible pour l'argent.

— Si vous aviez besoin d'une avance sur votre roman, ne vous gênez pas, lui dis-je : car je ne pouvais me décider à le tutoyer.

— De l'argent? s'écria Dumas ; j'en ai plus qu'il ne m'en faut. C'est la première fois de ma vie que cela m'arrive ; enfin j'en ai.

Mais à peine étais-je rentré au bureau du journal, que le secrétaire de Dumas arriva avec un bon ainsi conçu :

« Reçu quinze louis, à valoir sur ma copie.

« Poignée de main.

« A. D. »

Le lendemain, le secrétaire revint avec un feuilleton ; mais en même temps, il me présenta une lettre ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« Tu serais bien gentil de remettre au porteur la somme de cent quatre-vingt douze francs.

« A. D. »

Le même soir, je reçus du Havre la dépêche que voici :

« Au reçu de la présente, faire porter quatre cents francs à mon domicile, maison Frascati.

« Merci.

« A. DUMAS. »

Une heure après, nouvelle dépêche :

« Mon bon camarade, c'est six cents francs qu'il « faut envoyer, et non quatre cents.

« Je t'aime. Feuilleton en route.

« A. DUMAS. »

Le deuxième feuilleton annoncé par dépêche me parvint le lendemain ; il contenait en tout quatre lignes de Dumas, d'abord les deux premières ainsi rédigées :

« J'emprunte à mon bon ami Bénédict Revoil les détails suivants sur les serpents. » Le reste, il l'avait copié de sa belle écriture dans l'ouvrage indiqué ; après quoi, Dumas terminait par ces deux autres lignes de son cru : « Dans mon prochain feuilleton, je m'occuperai du serpent boa, le plus curieux de tous. »

Inutile d'ajouter que je m'empressai d'interrompre le feuilleton de B. Revoil. signé : Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas, si bon qu'il était au fond, nourrissait quelques haines féroces. M. Buloz, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, fut une de ses victimes. A la suite de je ne sais plus quelle querelle, Dumas jura que pendant un an il n'écrirait pas une lettre sans y ajouter un mot déplaisant pour Buloz, et il tint ce serment. Par exemple, en écrivant une lettre à un ami du Havre, voici comment il rédigeait l'adresse :

A M. X....

au Havre,

A soixante kilomètres de cet imbécile de Buloz.

Une autre fois, il envoya à Porcher un billet qui commençait ainsi :

« *Mon cher Porcher, vous qui êtes à tous égards supérieur à cet imbécile de Buloz*, etc., etc. »

Ce n'était là qu'une gaminerie spirituelle ; mais, dans d'autres circonstances, Dumas avait le mot féroce.

— Savez-vous, mon cher Dumas, lui demandait un jour un de ses amis, ce que Lamartine dit de vous ?

— Ma foi non ! et que peut-il dire de moi, ce bon Lamartine ?

— Il dit que vous êtes le roi de la blague.

— Ah ! vraiment ! Eh bien, dites-lui que si je suis le roi de la blague, il en est l'ange.

Une de ses plus jolies ripostes est, à mon avis, celle qu'il lança en pleine poitrine au général de X...

Entre la poire et le fromage, chez un opulent banquier, on discutait l'existence de Dieu.

— Ah çà! messieurs, dit le général, comment à notre époque s'occupe-t-on encore de pareilles vétilles? Quant à moi, je ne me figure pas du tout cet être mystérieux qu'on appelle le bon Dieu.

— Général, répliqua Alexandre Dumas, j'ai chez moi deux chiens de chasse, deux singes et un perroquet, qui sont absolument du même avis que vous.

A propos de ces singes que Dumas affectionnait, je me rappelle une jolie histoire que me raconta Roger de Beauvoir.

Ces deux horribles bêtes avaient toutes les qualités de leur race : elles étaient sales et se démenaient dans leur cage comme des singes malappris de 93 ou de la Commune.

Arrive un jour un monsieur avec sa femme. Ce monsieur, directeur d'une revue, M. A. P..., après avoir visité en détail Monte-Cristo, s'arrête avec sa femme devant la cage aux singes.

— Quel est ce vilain singe? demanda la dame.

— C'est un singe du Brésil, répond le domestique; à cause de sa laideur exceptionnelle, M. Dumas l'appelle Kérat.

— Oh! ce pauvre Kérat! s'écrie le monsieur en riant à se tordre : donner son nom à un singe! Quelle

admirable plaisanterie! n'est-ce pas, ma femme?

Puis désignant l'autre singe :

— Et celui-ci? comment l'appelez-vous?

— Celui-ci, fit le domestique, il est tellement bête...

— Vraiment?

— Tellement bête et odieux...

— Ah bah!

— Il s'oublie.

— Oh! ciel! et son nom?

— Son nom, répond le domestique naïf, c'est A. P...

— Le nom de mon mari! s'écrie la dame en tombant dans les bras de A. P... Quelle indignité!

Et tandis que madame A. P... entraînait son mari loin de la cage de Monte-Cristo, Alexandre Dumas, qui avait prévu la scène, riait comme un fou derrière le rideau de la fenêtre d'où il avait épié la marche des événements.

Sous le règne du grand Dumas à Monte-Cristo, la ville de Saint-Germain était devenue comme la capitale de la France intelligente et spirituelle. Autour du maître voltigeait ce tout Paris dont il est si souvent question dans les chroniques. Comme un souverain, Dumas avait sa cour; aux grandes réceptions, il trônait comme un roi dans sa bonne ville de Saint-Germain, au milieu de ses fidèles sujets et vassaux; de plus, il avait ses prétoriens à lui, toute la garde nationale de Saint-Germain, dont il était le colonel; et, comme les souverains du Nord, qui ne se montrent

qu'en uniforme à leur peuple, Alexandre Dumas affectait de porter à Saint-Germain la grande tenue de colonel de la garde nationale. Le soir où il fit débuter au théâtre de Saint-Germain l'acteur Rouvière dans *Hamlet*, Alexandre Dumas, qui avait convié la critique parisienne à cette première représentation, paradait au balcon dans son uniforme, la poitrine couverte de toutes les décorations que les souverains avaient envoyées au grand écrivain.

Un soir, Dumas entra dans un salon, portant en sautoir, au milieu de ses décorations, le cordon vert d'un ordre étranger.

— Mon cher Dumas, lui dit un curieux, rentrez donc le cordon vert : on le prendrait pour le bord de votre gilet de laine.

— Je comprends que la couleur vous déplaise, riposta l'écrivain : c'est celle des Raisins dans la fable du Renard.

Alexandre Dumas racontait volontiers à ses amis une histoire qui remontait à 1836. Il était allé porter une loge pour une première représentation à une dame de ses amies. On pria l'écrivain de vouloir bien attendre quelques minutes dans le salon. Pour se distraire, Dumas se mit à agacer un joli perroquet, perché sur son bâton ; le perroquet, furieux d'être troublé dans ses méditations, sauta sur l'écrivain et le mordit.

En voyant couler son sang, Dumas étreignit la cou de Jacquot et serra même si fort, qu'au bout de quel-

ques secondes le perroquet n'était plus qu'un cadavre. Que faire? La maîtresse de la maison pouvait entrer d'un instant à l'autre. Dumas regarde autour de lui, finit par découvrir sur une corniche un superbe vase du Japon, y fourre le cadavre, laisse la cage sur une table et se sauve.

Au bout d'un mois, il revint faire visite à la dame, qui le reçut par ces mots :

— Cher grand homme! vous vous rappelez bien mon perroquet?

— Eh bien?

— Il est mort!

— Pauvre Jacquot! fit Dumas : il était si gentil! Et de quoi est-il mort, ce pauvre perroquet?

— C'est toute une histoire, dit la dame. Depuis longtemps j'avais cru m'apercevoir que Jacquot était malade. Un beau matin il disparut. Pendant deux ou trois jours je conservai l'espoir de le retrouver. Je l'aimais tant, ce pauvre Jacquot! et je vous prie de croire que je l'ai bien pleuré.

Dumas prit un air attendri :

— Continuez, fit-il : vous ne sauriez croire à quel point votre récit m'intéresse.

— Au bout de huit jours, poursuivit la dame, ma femme de chambre sentit une odeur étrange dans mon salon; et, après avoir en vain cherché sous tous les meubles la cause de cette odeur, elle finit par trouver le cadavre de ce pauvre Jacquot. Devinez où? Dans

le vase du Japon. La pauvre bête a dû souffrir horriblement. C'est sans doute pour me dérober la vue de son agonie que Jacquot s'est retiré dans ce vase. Si vous aviez vu son cadavre ! Il tirait une langue longue de ça...

— Ce que vous me racontez là, madame, ne me surprend point, dit le romancier : un naturaliste de mes amis m'a raconté que les perroquets se cachaient si bien pour mourir, qu'en Amérique, par exemple, les perroquets morts sont plus recherchés que les perroquets vivants.

Rien ne lui était plus odieux que l'avarice, qui répugnait à sa nature généreuse jusqu'à la folie. En sortant d'une soirée, Alexandre Dumas se trouve, au vestiaire, à côté d'un archi-millionnaire, qui, en échange de son paletot, remet cinquante centimes au domestique.

L'écrivain, rougissant de honte pour le financier, tire son porte-monnaie et jette un billet de cent francs.

— Pardon, monsieur, vous vous trompez sans doute ? fit le laquais en faisant mine de vouloir rendre le billet.

— Non, mon ami, fit Dumas en jetant un regard dédaigneux au millionnaire; c'est monsieur qui se trompe.

Une bourgeoise disait à Dumas :

— Vous ne comptez donc jamais ? On dit que vous flanquez l'argent par la fenêtre.

Puis, voyant l'impression désagréable que ses paroles produisaient sur le grand homme :

— Après tout, ajouta la bourgeoise, vous avez peut-être raison. Quand il y en a assez pour deux, il y en a assez pour trois.

— Et quand il y en a assez pour trois, il y en a assez pour quatre.

— Certainement, reprit la dame en souriant; et quand il y en a assez pour six, il y en a assez pour huit.

— Si vous parlez des bougies, vous avez raison, Madame, dit le romancier en pirouettant sur ses talons.

Mais si d'un côté Alexandre Dumas n'aimait pas qu'on lui parlât de son étonnnate prodigalité, il en plaisantait volontiers entre camarades.

Un soir, au foyer du Théâtre-Historique, il annonçait à ses artistes qu'à l'occasion de la centième représentation de la *Reine Margot*, il comptait leur offrir un bal masqué, suivi d'un souper.

— Ah ! fit une jeune actrice, et qui est-ce qui payera?

— Parbleu ! ce sera moi, s'écria Dumas, puisque je serai déguisé ?

En 1849, une actrice racontait tout haut dans un foyer de théâtre que son protecteur songeait à lui

acheter le château de Monte-Cristo, que Dumas, disait-elle, serait bientôt forcé de vendre, pour payer ses créanciers.

Le dramaturge venait d'entrer au foyer, et, piqué au vif par les allusions à sa déconfiture :

— Votre ami est donc bien riche? demanda-t-il à l'actrice.

— Très-riche, monsieur Dumas; et avec cela il est jeune et beau et bon garçon! Si vous le connaissiez, c'est un ange; parfois il me semble qu'il a des ailes.

— Je le vois d'ici, ma chère enfant, fit le dramaturge, je vois ses ailes... des ailes de pigeon.

De tous ceux que Dumas a obligés ou que sa collaboration a mis en évidence, deux ou trois seulement ne devinrent pas des ingrats.

Un jour, le maître pria son secrétaire Cochinat de porter une lettre à Fiorentino et d'attendre la réponse. Une heure après, Cochinat rentra au logis avec une lettre du critique du *Constitutionnel* et du *Moniteur*. Dumas l'ouvrit :

— Voilà un homme que j'ai tiré de la misère, s'écria-t-il, et à qui j'ai enseigné son métier. Eh bien! le croira-t-on? quand de temps en temps je lui demande un service... il ne me le refuse jamais!

Alexandre Dumas avait à ce point l'habitude de faire de l'esprit toujours et quand même, que, dans les

plus graves circonstances, il se laissait emporter par son naturel.

C'était au mariage de sa fille. Il parcourut, en lisant à haute voix, l'acte que le notaire venait de rédiger; puis, se tournant vers les deux époux, il ajouta d'un air sérieux :

— Les accusés n'ont rien à ajouter à leur défense?

Le Dumas étincelant, la jeune génération ne l'a pas connu : le désordre de sa vie avait, dans ses dernières années, déteint sur la personne du grand écrivain. En le voyant, lui autrefois si soigneux de sa personne, dans la tenue presque débraillée de ces dernières années, on eût eu de la peine à reconnaître le brillant cavalier dont l'entrée fit une si grande sensation au concert que j'offris aux abonnés de la *Sylphide*.

Sous son apparente gaieté se cachait une profonde tristesse : quoi qu'il fît pour s'étourdir, il sentait bien qu'il n'était plus le sémillant, le brillant, l'incomparable Dumas d'autrefois. Le roi du feuilleton avait, par ses dernières publications, discrédité son grand nom dans les journaux; le prince du théâtre se voyait forcé de céder le pas aux talents nouveaux qui surgissaient de droite et de gauche avec la séve qui manquait désormais à Dumas. A la vérité, on ne l'avait remplacé ni sur la scène ni dans les feuilletons. Une

foule de jeunes talents s'étaient partagé l'empire de ce Charlemagne des lettres.

De là venait le besoin qu'il éprouvait dans les dernières années de sa vie de quitter Paris. Sa gloire était intacte à l'étranger, quand déjà son étoile avait depuis longtemps pâli à Paris. Il se sentait plus à l'aise dans les pays où l'on vénérait encore en lui l'homme illustre des plus beaux jours, que dans Paris, où il souffrait du dédain des théâtres et des éditeurs pour ses dernières productions. C'est ce qui explique cette phrase mélancolique qu'il dit à Albert Wolff, qui était venu serrer la main du grand homme, le jour de son dernier départ pour l'Italie :

— Vous ne voulez donc plus jamais rester parmi nous ? lui demanda Wolff.

— Le moins possible, lui répondit le maître. Pour moi, la postérité commence à la frontière.

En cette heure de tristesse, Dumas sentit que son grand nom ne retrouverait tout son éclat en France qu'après sa mort. Cette postérité commençait en réalité pour lui à la frontière, où, insouciant des peccadilles qui avaient terni la gloire du grand écrivain à Paris, l'étranger le considérait toujours comme le plus illustre des écrivains français.

Dans ces dernières années, Alexandre Dumas écrivait un peu partout où il pouvait placer ses derniers ouvrages, que l'on publiait dans les journaux, par

respect pour sa grande signature. Feu Millaud resta son ami dévoué jusqu'à la fin; et, dans les nombreux journaux qu'il créa, Dumas était toujours sûr de trouver une place d'honneur. La décadence de l'esprit de Dumas n'était un secret pour personne, excepté pour lui. De ses jeunes années il avait conservé l'amour du travail et le besoin d'une production hâtive. Seulement, son grand esprit s'était affaibli en même temps que sa robuste santé. Il ne voulut pas comprendre qu'à son âge la première condition de la vie est une existence réglée. Dumas conserva ses habitudes déréglées jusqu'au jour où la maladie éteignit son grand cerveau en même temps qu'elle paralysa le corps robuste qui semblait narguer la mort.

Quelques semaines avant l'investissement de Paris, un pauvre homme malade, conduit par sa fille et aidé par les employés du chemin de fer de l'Ouest, fut hissé dans un wagon de première classe; son regard hébété disait qu'il ne savait pas où il allait ni ce qu'il faisait.

C'est tout ce qui restait du plus spirituel, du plus entraînant des écrivains de notre siècle. Son fils l'installa chez lui, dans une grande chambre de sa maison à Puy, espérant que la vue de la mer rendrait à ce cerveau paralysé une lueur du passé. Les soins de ses enfants furent impuissants comme le secours de la science; il s'éteignit un matin, inconscient de son

état. L'homme qui avait gagné des millions par sa plume laissa à sa famille... un louis.

Cher grand Dumas ! on a dit de lui qu'il était une des forces de la nature, et c'était vrai. La postérité, à laquelle il appartient désormais, saura distinguer dans son œuvre le vrai du faux ; les contemporains, qu'il a tenus sous le charme de sa plume inépuisable, conserveront de lui un souvenir fait de sympathie et d'amitié ; l'écrivain qui a rempli son temps du bruit de sa renommée, s'est éteint au milieu des siens, tandis qu'au dehors grondait le canon et que l'étranger déchirait la France. La bonne fée qui avait déposé tous les dons de l'esprit et du talent dans son berceau, ne l'a pas abandonné à l'heure de l'agonie. Tout doucement elle a éteint dans ce cerveau magique la flamme qui l'animait, afin que les derniers jours du grand malade ne fussent pas troublés par les malheurs de la patrie.

V

M. LE COMTE DE CHAMBORD

Que mes lecteurs ne craignent pas de moi un chapitre de l'Histoire de France où, sous prétexte de *remonter un peu plus haut* dans la vie de M. le comte de Chambord, je reproduirais consciencieusement un précis du règne de Louis XIV ; la généalogie du petit-fils de Henri IV est écrite dans le livre des gloires de notre pays, et mon but, en faisant figurer son nom dans ces *Mémoires*, est de ne reproduire exclusivement que les impressions personnelles que j'ai éprouvées quand j'ai été admis à l'honneur de le voir, à trois époques différentes de ma vie.

Le sujet est délicat à traiter ; le respect n'a jamais étouffé chez moi le franc parler, et dans toutes les occasions où je me suis trouvé en présence de l'auguste exilé, j'ai bien compris à sa voix, à son regard, qu'il sentait bien que c'était non pas un flatteur, mais un dévoué qu'il avait devant lui. Je sais de source certaine, que la première fois que je lui ai été présenté il a été fort étonné, plus qu'étonné peut-être de ma grande franchise, car il m'avait été impossible de

lui dire sérieusement ce que ne cessaient de répéter les feuilles royalistes d'alors, c'est que le peuple de Paris, les ouvriers du faubourg Saint-Antoine (c'était le Belleville d'il y a vingt ans) n'attendaient et n'espéraient que son retour.

La première fois que j'eus l'honneur de le voir, ce fut vers 1850, à Wiesbaden ; ma profession de foi était toute faite ; j'avais en 1848 créé le *Lampion*, et en 1850, la *Chronique de Paris ;* on peut voir dans le *Lampion*, où je criais déjà *vive le Roi !* en pleine insurrection, et dans la *Chronique*, dont tous les alinéas étaient séparés par des vignettes représentant trois petites fleurs de lys, que je n'étais pas un légitimiste platonique, et que je ne cachais guère mes convictions.

Une petite anecdote à ce sujet : quand M. de Maupas, ministre de la police à cette époque, me fit venir à son cabinet, et m'invita à supprimer ces fleurs de lys, je lui répondis :

— Ma foi, monsieur le ministre, je regrette d'autant plus de les retirer, que je ne sais guère, hélas ! quand je pourrai les remettre. Et en résumé, par quelle vignette pourrai-je les remplacer ? je ne trouve rien, à moins que je ne sépare mes alinéas par trois petits chapeaux, un sabre, ou une paire de moustaches.

— Pardon, monsieur, me dit sèchement M. de Maupas, comprenant l'allusion que je faisais, et en

homme qui sait ce que c'est que la typographie, un *blanc* ou un *moins* suffiront.

Je compris et, à mon grand regret, les fleurs de lys disparurent.

Quand vint l'époque du mariage de l'Empereur, je fus, par mesure administrative, arrêté, et conduit à Mazas.

M. de Larochejacquelein qui s'intéressait à moi, essaya de faire comprendre à M. de Maupas que je n'étais pas un conspirateur, et que, bien que faisant de l'opposition, j'étais au fond un homme d'ordre.

— Cela lui apprendra, répondit M. de Maupas, qui n'avait pas oublié l'anecdote que je viens de raconter, à mettre des moustaches et des petits chapeaux dans son journal, et, ajouta-t-il, à demander des permissions de décrotteur!

Pour bien comprendre ce dernier reproche, il faut que je mette le lecteur au courant d'une petite aventure dont j'avais été le héros.

Un jour que j'avais inséré dans la *Chronique de Paris* un article royaliste, M. Latour du Moulin jugea bon de la supprimer en sa qualité de Directeur de la Presse; bien vite, je fis paraître pour remplacer la *Chronique de Paris*, la *Chronique de France*; M. Latour du Moulin me signifia l'interdiction de cette nou-

velle publication, sous prétexte qu'elle n'était autre chose que l'ancienne, ce qui était de la plus rigoureuse exactitude

Je sortis rêveur du ministère, en me demandant ce que je pourrais bien faire pour me venger de ces mesures, qui sentaient un peu trop le bon plaisir.

Arrivé sur le quai, je rencontrai mon ami le duc de Rovigo.

— Voulez-vous, lui dis-je, m'accompagner ? j'entre à la préfecture de police pour y prendre un renseignement.

M. de Rovigo me suivit, et je le conduisis au bureau chargé de la délivrance des médailles des décrotteurs et des commissionnaires. Je demandai à l'employé préposé à ce service, quelles étaient les formalités nécessaires pour obtenir le droit de décrotter ses concitoyens dans Paris.

— Il suffit, me répondit l'employé, de présenter son acte de naissance, un certificat de libération du service militaire, un certificat de bonne vie et mœurs, et de justifier n'avoir jamais subi de condamnation.

Cette dernière clause me rendit soucieux.

— C'est, me répondit l'employé, que probablement votre protégé voudra aussi faire des commissions.

— Mon protégé, c'est moi, monsieur, répondis-je à mon interlocuteur ébahi ; on m'a supprimé mon

journal, je n'ai pas de moyens d'existence, et je demande à me faire décrotteur ; il y a urgence.

Le lendemain, M. de Maupas me fit appeler à son cabinet ; il avait l'air blessé.

— Oui, je comprends, monsieur, fit-il en me voyant, vous voulez qu'on dise que, sous l'empire, les gens intelligents, les écrivains, ne peuvent gagner leur vie. Eh bien, vous vous trompez ; gardez votre titre de *Chronique de France*.

De là le reproche qu'il me fit lors de l'arrestation dont je viens de parler.

Revenons à M. le comte de Chambord.

Dès que j'appris qu'il était question d'aller le visiter, mes malles furent faites ; je ne me tenais plus de joie, ce n'était pas quarante ans, mais dix-huit ans que j'avais ; je parlais comme un amoureux qui va retrouver sa maîtresse, à cela près, que je n'avais jamais vu la mienne que dans mon esprit et dans mon cœur.

Je n'étais rien dans le parti, je le savais bien, mais cela ne me touchait guère, je ne pensais qu'à *lui*, et ne m'inquiétais nullement du maigre personnage que je pourrais bien faire à la cour du royal exilé.

Tout était nouveau pour moi, et je confondais tout dans un même enthousiasme, et le but du voyage, et les merveilles qui se trouvaient sur mon chemin.

Quand il fallut s'embarquer de Cologne à Bieberich, et qu'il s'agit de chercher des compagnons de route,

mon choix fut bientôt fait, nous étions tous royalistes ; il en est un entre autres qu'il me semble voir encore à travers vingt ans écoulés, avec sa tête à la Van-Dyck, c'était le comte de la Viefville, dont tous les légitimistes savent le nom, et avec qui je m'entendis à merveille dès le premier mot....

Certes, un libre penseur eût fait avec nous un triste voyage, et si l'idée lui fût venue de hasarder un mot inconvenant sur notre roi, il eût, je le jure, trouvé à qui parler !

Ce fut le 15 août que je quittai Paris ; le lendemain j'étais arrivé à Cologne; nous étions une trentaine de Français que le chemin de fer venait de jeter sur la grande place. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous nous trouvions sur le passage d'une procession à laquelle assistait une foule immense. C'était une véritable fête du moyen âge ; on ne voyait de tous côtés que banderoles flottantes et bannières aux couleurs variées ; monseigneur l'archevêque portait le Saint-Sacrement.

Les Français, il faut le dire, ont mauvaise réputation à l'étranger; ils y posent volontiers pour l'incrédulité et l'irréligion, et il n'est pas un commis-voyageur qui ne croie devoir, à table d'hôte, dire du mal des prêtres, pour avoir l'air d'un homme fort; tous les regards se tournèrent de notre côté ; les Allemands étaient curieux de savoir comment allaient se comporter en ce moment solennel, les gens que ceux qui

exècrent la France se plaisent à appeler les descendants de Voltaire ; alors (il me semble y être encore), juste au moment de la bénédiction, tous obéissant à une impulsion unique, nous mîmes un genou sur le pavé.

Le saint archevêque s'arrêta, dirigea l'ostensoir de notre côté, et nous bénit avec une intention qui n'échappa à personne. Quand nous nous relevâmes, nous pûmes lire l'étonnement et la joie dans tous les yeux ; quelques applaudissements même se firent entendre. Tout cela est bien contrariant pour les principes du *Siècle*, de M. Mottu et de feu Raoul Rigault, mais c'est l'exacte vérité, et bien des gens peuvent affirmer l'exactitude du fait que je viens de raconter.

Nous arrivâmes bientôt dans la jolie ville de Bieberich. Là, un cocher d'omnibus nous entassa au fond et sur l'impériale de sa voiture, et nous dit que dans un quart d'heure nous entrerions à Wiesbaden. Nous roulions depuis quelques minutes sur une chaussée macadamisée, dans un pays fertile comme la Normandie, nous distinguions déjà le clocher de Wiesbaden, lorsque nous vîmes s'avancer de notre côté une modeste calèche traînée par deux alezans. Au fond de la voiture était assis un beau jeune homme ; à tout hasard, et sans me douter que je disais la vérité, je m'écriai en riant à la vue de la calèche : « Ah ! il n'y a encore que les rois pour être bien élevés, le nôtre vient au-devant de nous ! »

— Effectivement, me dit un de mes compagnons de voyage, et aussitôt tous les fronts se découvrent, les chapeaux s'agitent, et une exclamation retentissante de : vive le Roi ! s'échappa de toutes les poitrines. Je criai, bien entendu, comme tout le monde, moins bien peut-être, car l'émotion et la surprise m'avaient presque coupé la voix.

Je n'avais pas encore eu l'honneur de voir M. le comte de Chambord ; mais je reconnus la majesté royale, et je suis convaincu qu'en quelque lieu que je me fusse rencontré avec elle, je l'eusse saluée sans hésitation.

Un quart d'heure après mon arrivée à Wiesbaden, je me rendis en toute hâte à l'hôtel Düringer, où logeait le prince; je me fis inscrire, et j'allais me retirer, espérant le lendemain, avoir l'honneur d'être reçu par M. le comte de Chambord, lorsque je fus appelé et immédiatement introduit auprès de lui.

— Vous êtes M. de Villemessant? me dit le prince avec un accent de bonté qui me pénétra : nous avons gardé bonne mémoire du rédacteur de la *Chronique* et du courageux journaliste du *Lampion :* soyez le bienvenu.

Je m'inclinai, et après avoir prononcé quelques mots de remercîment, je me mêlai à la foule des visiteurs. M. le comte de Chambord parcourait les salons en adressant une parole affectueuse à chacun. Pour moi, je ne pouvais me lasser de le contempler, de le

suivre, de l'étudier. J'admirais la présence d'esprit, l'à-propos de ses paroles, le laisser aller digne et gracieux de ses manières, et surtout sa prodigieuse mémoire. Un de mes amis, écoutant comme moi le prince parler des ressources et des besoins de nos départements, me disait : « Il connaît mieux la France que nous tous qui ne l'avons jamais quittée. »

M. le comte de Chambord était alors toujours vêtu de noir. Rien dans le costume ne le distinguait des autres hommes ; et cependant, perdu dans un salon, confondu dans la foule, il était impossible de ne pas deviner qui l'on avait devant soi.

Il est de ceux pour qui l'indifférence n'est pas permise, et nul ne contemplera impunément cette tête patricienne entre les fronts patriciens, ce noble profil qui tient de la médaille.

Cela est cruel à dire aux fidèles qui conservent religieusement les traits de Henri de Bourbon, aucune copie peinte, sculptée, dessinée ou photographiée, n'a pu donner une idée satisfaisante de l'original (1). L'animation de sa physionomie, ses airs de visage, la vie enfin ont jusqu'à présent échappé aux artistes qui ont donné son portrait, qui selon moi ne peut être fait qu'en ces quelques mots : *Il a le regard d'un roi et le sourire d'un ami !*

(1) Il est bon de rappeler que ceci était écrit en 1850.

Le lendemain de mon arrivée était un dimanche; M. le comte de Chambord devait entendre la messe à l'église de Wiesbaden; je m'y rendis dès 7 heures et demie du matin; les abords de l'église étaient peuplés de Français. Nous étions cinq ou six cents touristes réunis devant une modeste chapelle d'une petite ville d'Allemagne, et cependant l'illusion était si complète, que chacun se serait cru chez soi. Tout était français: les visages, l'esprit, les manières, la langue.

M. le comte de Chambord descendit de voiture, suivi de M. le duc de Lévis. Nous nous empressâmes de former une double haie respectueuse, au milieu de laquelle le prince passa pour se rendre à l'église. A l'issue de la messe, nous fîmes à notre Henri le même cortége jusqu'à sa voiture, profondément émus, mais silencieux comme la première fois.

La place réservée à l'église à M. le comte de Chambord, ne se distinguait des autres que par un coussin de velours rouge sur lequel le prince s'agenouilla. Un banc était resté vide derrière lui, je m'y plaçai. La sainteté du lieu, l'aspect imposant de cette réunion, tout donnait à la scène que j'avais devant les yeux un caractère élevé et pénétrant; un souvenir pareil ne s'effacera jamais de ma mémoire: je verrai toujours cette petite église remplie de la majesté divine et de la majesté du malheur, ce jeune prince si grand et si à plaindre, et ces cinq ou six cents Français fidèles,

intercédant Dieu avec ferveur, pour le retour du descendant de soixante rois !

Le soir je me rendis à la réception du prince ; dès qu'il m'aperçut, M. le comte de Chambord vint droit à moi :

— Je ne vous ai pas vu à la présentation de ce matin, me dit-il.

— Monseigneur, lui répondis-je, je désire mieux que d'assister aux présentations : je sollicite de vous une audience particulière.

— J'y compte bien, répliqua le prince. Monsieur de Lévis, fit-il, en se tournant vers le fidèle gentilhomme, veuillez prendre l'adresse de M. de Villemessant.

Le jour suivant, j'obtenais une audience.

— Monseigneur, fis-je aussitôt que j'eus l'honneur d'être introduit auprès de lui, j'ai fait deux cents lieues non-seulement pour voir de près l'héritier de la maison de Bourbon, mais surtout et avant tout, pour dire la vérité au prince sur la situation et sur les hommes. Je ne suis ni un courtisan, ni un homme de parti, et je ne reçois le mot d'ordre de personne. Il est possible que les paroles que je vais faire entendre blessent des convenances de cour que j'ignore, mais elles seront selon la vérité, et, — j'en réponds d'avance, — selon le cœur d'un Bourbon. Si je vous retenais trop longtemps, monseigneur, regardez cette pendule, et je comprendrai que l'heure de la retraite aura sonné pour moi.

Au lieu des 5 ou 6 minutes d'entretien que le prince accorde d'ordinaire à ses visiteurs, mon audience se prolongea pendant près d'une heure. M. le comte de Chambord m'écouta avec une bienveillance qui m'enhardit. Je me montrai à Wiesbaden comme à Paris, le royaliste un peu indiscipliné de la *Chronique*, fidèle à son parti, mais plus fidèle encore à la vérité, apportant dans les discussions les plus sérieuses, cette gaieté qui ne m'abandonne jamais entièrement, et à l'aide de laquelle on fait passer, je crois, bien des choses.

Je m'étais promis pourtant de m'observer et de me contenir; mais j'avais compté sans la fascination que le prince exerce sur son interlocuteur, par le charme d'une parole animée, brillante, facile, toujours profondément sensée, et si française par les idées non moins que par l'expression, qu'on se demandait s'il était vrai qu'on fût en Allemagne. Le prince a surtout l'art d'écouter et le don plus difficile encore de *savoir entendre*. J'usai de sa complaisance souveraine, au point de dire franchement mon opinion sur toutes les questions palpitantes du moment : l'appel au peuple, la chance des divers prétendants, la durée probable de la crise révolutionnaire, et la réconciliation de la maison de Bourbon.

M'interrompant sur ces derniers mots :

— Je n'ai point oublié, fit le prince, que l'idée de

la RÉCONCILIATION a été jetée dans la polémique quotidienne par la *Chronique de Paris*.

— Monseigneur, je n'ai eu que le mérite d'écrire ce qui était dans la pensée de tous : j'ai obéi, en le faisant, à mon instinct de royaliste...

— Et votre instinct vous a bien servi, me dit le prince.

M. le comte de Chambord eut la bonté de me demander ensuite ce que je pensais de l'appel au peuple.

— Monseigneur, lui répondis-je, on ne consulte personne pour prendre ce qui vous appartient. Vous devez rentrer à Paris comme votre aïeul Henri IV, ou n'y pas rentrer du tout. N'ôtez pas l'auréole qui resplendit sur votre front. Je ne voudrais pas que l'élection de mon roi fût discutée le verre à la main. L'armée est où est le drapeau : la patrie où est le roi : pour moi, monseigneur, je suis en France depuis deux jours!

Le prince entendant ces derniers mots, me prit les mains et me dit, en les serrant avec effusion :

— C'est bien cela, vous êtes tel que je vous comprenais

Je repris alors :

— M. le comte de la Viefville m'a dit une chose qui

m'a fait le plus grand plaisir : il m'a raconté la conversation qu'il avait eue avec vous à Froshdorf, et dans laquelle il vous avait dit :

« Monseigneur, si le socialisme triomphait, nous sommes de jeunes Français qui ne nous laisserions pas égorger. Il y a une Vendée, nous irions : serions-nous sans chef ?

« — Je ne voudrais pas rentrer en France par la guerre civile, auriez-vous répondu ; mais si l'on tirait deux coups de fusil en Vendée, au troisième je suis à cheval. »

— Cette réponse est celle qu'il fallait attendre du petit-fils d'Henri IV. Je voudrais, ajoutai-je en regardant le prince, que la France l'eût recueillie comme moi de la bouche de M. de la Viefville.

— M. de la Viefville a bien fait de vous parler ainsi en mon nom, répliqua avec fermeté M. le comte de Chambord.

A ce moment, dans la joie que j'éprouvais en reconnaissant chez le prince les qualités qui font les hommes supérieurs et les grands rois, c'est-à-dire l'intelligence qui plane, le sang-froid qui apprécie, la majesté qui impose, la bienveillance qui attire ; en le voyant si mûr (1) par l'étude et l'expérience, si jeune par le cœur et l'esprit, si sympathique par la réunion de tous les avantages extérieurs, je ne pus m'empê-

(1) Il y a de cela vingt-deux ans !

cher de lui serrer les deux bras avec un emportement fébrile et de m'écrier, suffoqué par l'émotion :

— Monseigneur, je ne saurais vous dire combien je suis heureux de rencontrer en vous un prince si beau, si jeune et si chevaleresque ! Certes il en serait autrement que je ne me montrerais pas moins fidèlement attaché au principe ; mais je remercie la Providence, qui, vous préparant de hautes destinées, a voulu que vous eussiez comme le roi François Ier : la noblesse de cœur et la beauté du visage (1).

Au moment de quitter M. le comte de Chambord, ma franchise ne me parut plus digne de ce nom ; elle me sembla presque une énormité, et à coup sûr, un oubli complet des lois de l'étiquette, et je crus devoir m'en excuser auprès du prince.

(1) Rétablissons le véritable texte. J'ai dit au prince : — Vous seriez laid comme Crémieux, que je n'en défendrais pas moins mon principe; mais je vous aime mieux comme vous êtes. — Moi aussi, me répondit-il en souriant.

Une petite anecdote à propos des portraits de M. le comte de Chambord. Pendant que j'étais à Wiesbaden, M. Edmond Texier, du *Siècle*, un de mes amis, quoique républicain, sachant que j'étais admis auprès du prince, me demanda de lui donner pour madame Texier, qui était légitimiste, un portrait d'Henri V; je promis le portrait, et le demandai au prince, à qui je ne pus m'empêcher de dire : — Il m'est impossible de vous tromper, c'est pour un républicain que je vous demande votre image ; je vous laisse le temps de la réflexion.

Je rentrai à mon hôtel, et le soir même je reçus le portrait, que je remis le lendemain à M. Edmond Texier.

— Je n'ai rien à excuser, me dit-il avec une bonté qui me pénétra. Vous êtes un bon et fidèle serviteur ; et d'ailleurs, ce n'est jamais moi qui élèverai entre un Français et ma personne le rempart de l'étiquette.

Je m'éloignai. Mes forces étaient impuissantes à contenir plus longtemps mon émotion.

Maintenant que je suis plus calme et que je puis rassembler mes souvenirs, je veux, non point faire un portrait ressemblant de M. le comte de Chambord, ce serait une tâche au-dessus de mes forces, mais jeter à grands traits sur le papier quelques idées vraies qui permettent d'entrevoir l'homme et le prince.

M. le comte de Chambord vous aborde avec un air de franchise et de loyauté qui soudain vous met en confiance. Lorsqu'il vous parle son regard s'arrête sur le vôtre pour y chercher toute votre pensée. Chaque fois que vous levez les yeux, vous rencontrez ce regard invariablement fixé sur vous, calme et puissant, d'une limpidité inaltérable, interrogeant sans déconcerter, et dont tout le monde parle, parce qu'il frappe, en effet, tout le monde.

Il y a dans les paroles du prince de ces éclairs et de ces aperçus qui dénotent l'intelligence supérieure. Son appréciation des hommes est ce qui m'a frappé davantage en lui. Il sait au fond ce que chacun vaut, serviteurs de la Révolution de Juillet ou de la République ; il les a vus à l'œuvre, et qu'il s'agisse de leur

force ou de leur faiblesse, de leur grandeur ou de leurs prétentions, on peut être certain que la distance n'a rien grossi ni rien diminué à ses yeux. Modeste au plus haut degré, et d'une circonspection extrême, facile à comprendre, d'ailleurs, chez un prince exposé à voir journellement défiler devant lui des visages étrangers, M. le comte de Chambord parle peu d'ordinaire ; mais quiconque aura eu l'honneur d'assister à l'un de ces entretiens dans lesquels cette âme si noble s'épanche et se révèle, ne pourra, à quelque opinion qu'il appartienne, s'empêcher de reconnaître chez notre Henri les qualités de l'homme providentiel.

Le jour où j'allai prendre congé de M. le comte de Chambord, il me dit en me serrant affectueusement la main :

— Vous partez déjà, monsieur de Villemessant? Ah ! tant pis...

— Hélas ! oui, monseigneur, lui répondis-je, je pars bien triste et bien heureux ! Je m'étais fait un si doux plaisir de vous voir tous les soirs, que mon cœur va s'en trouver aussi mal que mes habitudes ! mais je vous emporte dans mon souvenir, et ce souvenir, je le consulterai à chaque instant comme un livre aimé ! Nous sommes venus vous visiter à Wiesbaden, monseigneur, ajoutai-je, j'espère qu'à votre tour vous viendrez nous voir à Paris.

Le lendemain j'étais en route : ces beaux paysages, ce Rhin, fils aîné de la mer, ces châteaux de géant ou de fée, qu'un espoir caressé, qu'un bonheur entrevu avaient faits à mes regards si majestueux et si charmants, s'évanouirent au retour. Derrière moi, je laissais le roi et la patrie. En posant le pied en France, je la retrouvais en République !

Comme on le pense bien, les frères et amis qui étreignaient le pays ne manquèrent pas de protester contre la visite que nous avions faite à notre roi ; une feuille démagogique, je ne sais plus laquelle, se mit même en frais d'esprit à cette occasion. Ayant été informés qu'au moment où nous quittions M. le comte de Chambord, chacun de nous avait emporté, comme souvenir de son voyage, quelque objet sans valeur de Wiesbaden, celui-ci une fleur, celui-là une noisette, un fruit du dessert, les citoyens républicains s'en donnèrent à cœur joie : Ces imbéciles de légitimistes, écrivaient-ils, qui rapportent des noisettes et des raisins secs !

— Je leur répondis : C'est vrai, nous sommes toujours les mêmes ; vous autres, vous eussiez emporté les couverts.

De quelque espoir que se fût bercé alors le parti légitimiste, notre pauvre pays ne devait pas sortir encore de l'ornière dans laquelle l'ont poussé les révo-

lutions de la populace française, et M. le comte de Chambord que nous espérions acclamer bientôt dans Paris, resta sur la terre de l'exil.

Malgré les agitations, les milliers d'affaires qui constituent la vie parisienne dans laquelle j'étais lancé à toute bride, je ne pouvais oublier l'impression que j'avais emportée de ma visite au prince roi, et mon plus ardent désir était de lui en faire une seconde quand l'occasion se présenterait.

L'occasion ne se présentant pas, je la fis naître et un beau matin ou plutôt un beau soir, huit ans après mon voyage à Wiesbaden, c'est-à-dire le 17 juillet 1858, je prenais au chemin de fer une place pour aller à Cologne où monseigneur le comte de Chambord résidait depuis quelque temps.

Je ne dormis point de la nuit; je ne veux pas jeter sur le compte de mon émotion l'insomnie à laquelle je fus en proie; j'avais une bien autre inquiétude, je craignais qu'un colis tout particulier que j'avais embarqué dans le compartiment n'eût trop à souffrir des hasards de mon voyage. Je m'explique:

Désireux de porter à monseigneur quelque chose qui lui rappelât directement sa patrie, un objet qu'il lui fût impossible de me refuser, j'avais été dans la journée de mon départ commander chez Couturier, un marchand de comestibles renommé qui demeurait sur le boulevard des Italiens, près de la rue de la Chaussée d'Antin, une grande corbeille des plus beaux

fruits qu'il fût possible de trouver ; la corbeille composée de pêches, d'abricots, de raisin, était un véritable chef-d'œuvre d'élégance ; les grappes harmonieusement mélangées aux fruits retombaient négligemment autour du panier.

Les demoiselles du magasin, en apprenant que ces fruits étaient destinés à Mgr le comte de Chambord, me proposèrent de les emballer avec le plus grand soin ; je m'opposai énergiquement à leur projet dans la crainte de perdre de vue un seul instant le fragile fardeau que je tenais à honneur de remettre au prince sans qu'il eût passé par d'autres mains que les miennes.

Dès que je fus installé dans mon wagon, mes premiers soins (des soins de mère !) furent, bien entendu, pour ma corbeille ; doucement enveloppée dans des journaux et maintenue par des fils que j'avais disposés moi-même, je la posai délicatement devant moi dans le filet où les voyageurs placent leurs bagages. L'heure sonna, le train partit. Je ne pus maîtriser une certaine émotion quand, malgré la douceur de la locomotion, je vis commencer à se balancer les extrémités des grappes qui pendaient en dehors de mon panier. Je craignais à chaque instant de voir la secousse faire détacher quelque grain de raisin, et nous n'avions pas encore quitté Paris !

Ce fut une longue nuit d'angoisses ! mais le raisin se doutait probablement de l'honneur qui l'attendait

et sa tenue fut irréprochable jusqu'à Erquelines, où les douaniers vinrent inviter les voyageurs à descendre avec leurs bagages.

Qu'on déplace une valise, un sac de nuit, soit! mais déplacer une corbeille si confortablement installée pour la livrer aux investigations froissantes des inspecteurs, c'était impossible.

Je me rendis immédiatement auprès du commissaire de police ; je lui exposai ma position, je lui expliquai mon anxiété et je parvins à l'amener jusqu'à mon wagon. — C'est pour le roi de France! lui dis-je en riant, ne me forcez pas à détruire ce que j'ai apporté avec tant de peine.

Le commissaire de police me rassura avec amabilité et me dit : Soyez tranquille, M. de Villemessant, j'en fais mon affaire.

J'étais sauvé! le lendemain j'arrivais à Cologne, pas une pêche n'était meurtrie et mon raisin avait encore toute sa fleur ; on eût dit qu'on venait de le cueillir à Fontainebleau.

Il était tard et je pensai que pour que mon cadeau arrivât dans toute sa fraîcheur il était indispensable qu'il parvînt le soir même à monseigneur ; j'étais poudreux, fatigué, dans la tenue d'un homme qui venait de passer une nuit en chemin de fer; rien n'y fit, je me présentai quand même à l'hôtel du prince ; je demandai M. de Monti, je lui expliquai mon désir et je lui montrai ce que j'apportais.

— Ah ! la belle corbeille ! s'écria-t-il, je vous promets que monseigneur l'aura ce soir sur sa table.

Inutile de dire que je passai une bonne nuit.

Il est vraisemblable que si ces lignes tombent sous les yeux de quelque républicain, il n'aura pas assez de sarcasmes pour l'homme qui se donne tant de mal pour porter des pêches et du raisin, quelque chose qui sorte du sol de la patrie, à un exilé ; je m'excuse de toutes les forces de mon âme auprès de ce citoyen en le priant de me pardonner et de remarquer que si j'eusse eu le bonheur d'être républicain, je me serais contenté de porter un litre d'absinthe au chef de mon parti.

Le lendemain, j'eus l'honneur d'être présenté au prince.

— Nous avons mangé de vos fruits, M. de Villemessant, me dit Henri V, ils étaient si beaux que j'ai cru d'abord qu'ils étaient imités !

— Ah ! monseigneur, lui dis-je, vous n'êtes pas encore sur le trône et vous croyez déjà qu'on vous trompe !

J'assistai ensuite à la réception des visiteurs ; comme j'avais amené à Cologne avec moi un de nos amis avocat au barreau de Blois, je priai M. de Monti de vouloir bien le présenter à monseigneur. Comme M. de Monti me demandait quelques renseignements sur mon compagnon de voyage :

— Je ne vous dirai pas un mot, lui dis-je ; j'ai trop vécu pour ne pas savoir comment se passent ces présentations ; on fait d'avance, en pareil cas, un petit rôlet aux princes qui le récitent ensuite à leurs visiteurs ; je ne veux pas de cela ; je tiens à voir comment mon roi se tirera de cette petite difficulté.

La réception commença ; monseigneur disait un mot agréable à chacun des visiteurs qui se tenaient debout dans le salon. Je m'aperçus qu'il s'arrêtait assez longtemps devant mon ami ; je me glissai derrière lui et j'entendis monseigneur qui causait de notre pays en homme qui ne l'aurait jamais quitté ; il parla de Chambord, du président M. Bergevin qu'il appela un de ses plus fidèles, un homme de beaucoup d'esprit et de grand cœur ; bref, il dit tout ce qu'il y avait à dire et entra dans de tels détails que mon compatriote resta stupéfait.

Après avoir été complimenté à mon tour, je suivis des yeux le reste de la visite et je reconnus entre autres visiteurs un de mes amis, Paira, l'ancien garde du corps, un homme d'un dévouement à toute épreuve. Pour bien comprendre l'intérêt de la scène que je vais ébaucher et qui a duré moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter, il faut savoir que Paira est doué d'un courage proverbial et qu'il n'est pas de danger au monde qui puisse le faire hésiter, ou lui causer la moindre émotion. Mais je savais aussi qu'il portait dans son cœur un véritable culte pour mon-

vu. Impossible ! me répondit-il, vous ne pouvez vous en aller avant que le roi se soit retiré ! — Ah bah ! lui dis-je, vous trouverez bien moyen, en me donnant le bras et en feignant de causer intimement avec moi, de me faire passer dans ce salon ; mon ami nous suivra et notre sortie sera effectuée sans que personne nous ait seulement aperçus.

Ce qui fut dit fut fait, nous arrivâmes sans encombre jusqu'à l'antichambre.

— Et votre chapeau ? me fit M. de Monti un peu étonné de me voir m'acheminer tête nue vers l'escalier.

Comme je n'avais qu'une casquette de voyage dans ma poche et que je ne me souciais point de la montrer :

— Il est tombé dans le Rhin, emporté par le vent quand je traversais le pont, répondis-je en toute hâte.

— Mais le vôtre, monsieur ? fit M. de Monti à mon ami.

— Le mien ? répondit à son tour mon compagnon, un peu embarrassé, le mien aussi !

Et nous gagnâmes notre hôtel, en laissant M. de Monti se livrer aux suppositions que l'invraisemblance de nos réponses devait singulièrement égarer.

Je fus bientôt revenu à Paris où je repris avec une nouvelle ardeur la campagne que j'avais commencée

Bien que mon cœur ne se fût pas refroidi avec les années et que j'aie bien compris que l'empire ne pouvait donner à la France qu'une tranquillité apparente puisque lui-même ne reposait sur aucun autre principe que celui de la révolution, je fus forcé de constater que le temps de la raison n'était pas revenu pour mon pauvre pays et je me décidai à attendre et à espérer.

Quelque mauvaise opinion que j'aie pu concevoir de la façon dont la France était administrée, l'événement dépassa de beaucoup mon attente, et quand je vis que pour avoir renoncé aux Bourbons ma patrie ne devait jamais voir que des invasions prussiennes, des républiques ou des empires, je compris qu'il fallait de nouveau combattre et je me jetai résolûment dans la mêlée.

Je ne m'inquiétai guère de ce qui pouvait résulter pour moi de ma détermination; j'ameutai contre ma personne tout ce que les ruisseaux de Paris charrient de honteux et de sordide; tous les malfaiteurs que j'avais signalés se ruèrent contre le *Figaro* qui eut l'honneur d'être supprimé par les voleurs et les assassins fédérés qui seront à jamais la honte de notre patrie.

De même que, dans la tempête, le marin qui sent que l'élément qui doit le porter est prêt à l'engloutir, tourne ses regards vers le ciel, je tournai les miens vers le petit-fils de Henri IV et je pensai que, lasse de

tant d'ignominies, d'outrages sans nom, la France entière comprendrait où était le salut pour elle.

Au moment où les bonapartistes commençaient leurs intrigues pour ramener Napoléon III de l'exil, où les républicains communeux honnêtes ou malhonnêtes, ce qui est tout un, rêvaient au pillage de la bourgeoisie, où les orléanistes se préparaient à réparer l'affront de 1848, je me repris à espérer et grande fut ma joie lorsque j'appris que mon roi avait mis le pied en France et qu'il avait été visiter Chambord. Je crus tout sauvé ; il n'en était rien, hélas! et monseigneur, comprenant sans doute que le temps n'était pas venu, reprit le chemin de la terre étrangère.

J'étais si bien convaincu que revenant dans sa patrie il n'en sortirait jamais, que je ne me rendis pas à Chambord où du reste il ne séjourna que deux ou trois jours. Mon plus grand désir était pourtant de le revoir et je me jurai de n'en plus laisser échapper l'occasion dès qu'elle se présenterait.

J'appris un jour que mon roi venait d'arriver en Suisse et qu'il devait passer quinze jours à Lucerne.

Une heure après qu'on m'eut informé de cette nouvelle, mes bagages étaient prêts, et je n'attendais plus que le moment où le chemin de fer partirait pour me conduire auprès de lui. Tous ceux qui aiment et respectent quelque chose au monde comprendront mon empressement, quand ils sauront que, depuis que je me



connais, toute mon affection, tout mon dévouement ont appartenu à l'héritier de ce nom de Bourbon qui a valu assez de gloire à la France pour compenser les outrages, les affronts et les ignominies dont l'ont couverte nos républiques et les gouvernements qui en dérivent.

Ajoutons qu'il était indispensable à mon journal, si exécré des malfaiteurs de lettres, d'être renseigné sur la fusion tant de fois faite, défaite, déclarée impossible, blâmée par quelques-uns, mais sincèrement désirée par tous ceux qui mettent le bonheur de la France au-dessus de l'esprit de parti.

En allant à Lucerne, j'étais certain que monseigneur m'autoriserait à lui dire tout ce que je pense de la situation actuelle et à lui faire le tableau exact de l'opinion publique en France; la question de la fusion n'était du reste pas chose nouvelle pour moi, puisqu'il y a quelque vingt ans j'avais le premier publié à ce sujet, dans la *Chronique*, un long article qui m'avait si bien fait mettre à l'index par le parti légitimiste, que lorsque j'allai à Wiesbaden à cette époque, je crus devoir m'excuser auprès de monseigneur de la campagne que j'avais entreprise. — J'ai écrit, lui dis-je, avec mon cœur.

— Et votre cœur vous a bien servi! me répondit le prince.

Ce qui peut prouver que je ne m'étais pas absolu-

ment trompé, c'est que quelques jours après Mgr le comte de Chambord faisait dire à Wiesbaden un service funèbre pour le repos de l'âme du roi Louis-Philippe.

Avant que je partisse pour Lucerne, M. le duc d'Aumale avait bien voulu m'accorder une assez longue entrevue ; je crus devoir le prévenir que j'allais voir Mgr le comte de Chambord. Je ne connaissais pas le prince, et je dois dire que j'ai été tout d'abord impressionné, en même temps par son affabilité, par son intelligence et sa simplicité. J'ai beaucoup vécu, j'ai vu passer bien des personnalités, je crois connaître les hommes et je n'avance rien de trop en disant que le duc d'Aumale est un prince accompli; ce qui m'a surtout frappé en lui, c'est son grand respect pour tout ce qui peut concerner mon roi, qu'il n'a pas vu (c'est lui qui m'a confié cette particularité) depuis le temps où, enfants tous deux, ils jouaient ensemble dans le jardin des Tuileries.

Si intéressante qu'ait été pour moi cette entrevue, je me demandais si je devais en parler à monseigneur et, décidé à suivre absolument son conseil, je pria M. de Poujoulat de me dire ce qu'il ferait à ma place : Assurément, me répondit-il, vous devez rapporter à monseigneur votre conversation avec M. le duc d'Aumale, puisque le prince ne vous a pas demandé le secret.

J'arrivai à Lucerne, le dimanche soir, à six heures et demie, à *l'Hôtel suisse*, où Mgr le comte de Chambord était descendu depuis peu. Ma surprise et ma joie furent vives lorsqu'en descendant à la salle à manger de l'hôtel, que je croyais trouver à peu près déserte, en raison de la mauvaise saison et des neiges qu'il fallait traverser, je vis une table en forme d'immense fer à cheval autour de laquelle étaient assises cent dix ou cent vingt personnes. Les autres hôtels, me dit-on, étaient également remplis de voyageurs accourus pour présenter leurs hommages au prince.

Espérant bien être reçu le lendemain, je me hâtai de faire parvenir ma carte et le numéro de mon appartement à M. de Monti.

Dix minutes après, M. de Monti me faisait l'honneur de venir chez moi et de m'apprendre que je serais présenté à monseigneur le lendemain à midi, heure accoutumée des réceptions, et qu'il me recevrait le même jour en audience particulière.

Une demi-heure après cette visite, M. de Monti vint m'en faire une seconde ; et jugez de mon bonheur, quand je l'entends me dire que monseigneur ne voulait pas remettre ma présentation au lendemain, et qu'il me recevrait immédiatement si je ne me trouvais pas trop fatigué par le voyage.

— Vous allez voir, lui dis-je gaiement, si l'on est jamais fatigué quand il s'agit de présenter ses respects à son roi !

— Il y a réception ce soir, me répondit M. de Monti, venez dans les salons, mais faites-moi demander; vous me trouverez dans la pièce qui touche au salon de réception.

Vingt minutes après cet entretien, j'étais introduit, et M. de Monti me disait :

— Attendez ici, monseigneur va venir.

En effet, un instant plus tard, Mgr le comte de Chambord se dirigeait vers moi.

Les sceptiques diront ce qu'ils voudront; on se croit fort et aguerri, on s'imagine que rien ne peut plus émouvoir le cœur d'un homme qui sait ce que vaut la vie; on se trompe et on est heureux de se sentir faible, ému, les larmes dans les yeux, quand, devant tout ce que la maison de Bourbon compte de gentilshommes dévoués, on voit venir à soi, les deux mains tendues, le petit-fils de Henri IV. On oublie bien vite, je vous le jure, les outrages des démocrates du ruisseau, et si l'on y pouvait penser, ce ne serait que pour regretter de ne les avoir pas assez mérités.

Cependant, je fis bonne contenance, et j'attendis.

— Mon cher Villemessant, me dit monseigneur avec cette voix sonore et sympathique que connaissent si bien ceux qui ont l'honneur de l'approcher,

je suis bien heureux de vous voir, et je vous remercie des services que vous rendez à notre cause.

En me disant cela, il me regardait profondément; je sentais, comme on dit, ses yeux dans mes yeux.

— Non, monseigneur, lui répondis-je un peu tristement, je ne rends pas à votre cause autant de services que vous voulez bien le croire, puisque vous n'êtes point en France, et que, s'il faut le dire, malheureusement, je ne vous y vois pas encore! Tenez, monseigneur, ajoutai-je, je sais que vous êtes assez bon pour autoriser ma franchise; permettez-moi un aveu. Ma foi n'est pas ébranlée, mais laissez-moi vous faire une comparaison qui rend bien ma pensée : ma lampe baisse, et s'épuise à briller dans l'obscurité des événements : je viens vous demander d'y remettre un peu d'huile. La bonne cause n'avance pas; j'ai besoin, j'ose à peine l'avouer, de réchauffer mon zèle auprès de mon roi.

— Votre zèle n'a pas besoin d'être réchauffé, me répondit le prince avec bonté, et je vous remercie de l'article que vous avez publié le jour même de mon manifeste.

— Je n'ai fait que mon devoir, monseigneur, et je vous prie de croire que j'ai été payé bien au delà de mes faibles mérites en recevant la dépêche que m'a transmise de votre part M. de la Rochette; elle est encadrée chez moi, et je vous jure que si jamais le

tude, toutes les dames étaient assises, les hommes se tenaient debout; il dit un mot aimable à chacun et se retira dans ses appartements à 10 heures. Selon l'usage, personne n'était sorti avant lui.

Le lendemain, à deux heures, dès que les réceptions, commencées à midi, furent terminées, je me présentai chez monseigneur pour profiter de l'audience qui m'avait été accordée.

J'entrai dans son cabinet de travail; il me désigna un fauteuil dans lequel je pris place.

— Maintenant, mon cher Villemessant, me dit-il, je vous écoute, parlez sans crainte, je sais tout entendre et je veux tout savoir.

— Monseigneur, lui répondis-je, je vais faire comme les artistes qui réclament l'indulgence du public; moi aussi, j'ai grand besoin d'indulgence pour oser vous dire des choses bien difficiles, bien épineuses, et qui certes ne peuvent pas vous être toutes agréables; M. de Monti m'a dit que vous étiez ***affamé de vérité***, — ce sont ses expressions, — et je viens vous satisfaire.

Alors commença une conversation qu'il ne m'est pas permis de rapporter, mais qui dura sept quarts d'heure qui furent, je vous l'assure, bien employés.

Je dis tout ce que je croyais intéressant pour la cause de mon roi, et je vis à ses objections, à ses observations combien il était véritablement français;

plus que français! parisien, car je ne lui parlais de rien qu'il n'en fût déjà renseigné, soit par des conversations, soit par des lectures; en effet, le prince lit tout et est au courant de la moindre chose qui intéresse son pays.

Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma joie.

— Combien je suis heureux, lui dis-je, de trouver en vous un prince véritablement français, qui n'ait pas le froid aspect de l'exil, et qui soit au courant de nos mœurs et de nos moindres habitudes. Vous reviendrez, monseigneur! bien qu'adoré de nous tous, il faut vous le dire, vous n'êtes pas assez connu dans notre pays. Ne devriez-vous pas (passez-moi la hardiesse de mes avis), venir souvent en France, à Chambord par exemple. Le jour où la France vous connaîtra, je réponds du reste! Vous devez comprendre combien vos ennemis exploitent votre absence; il y a des gens qui croient que vous êtes habillé en archevêque et que vous vous promenez dans vos salons la crosse à la main.

Monseigneur se mit à rire de bon cœur.

Je lui parlai ensuite de M. le duc d'Aumale; je lui dis ce que j'en pensais, et je lui exprimai le bonheur que je ressentirais de voir la fusion faite entre tous les enfants de la maison de Bourbon. Tout le monde la désire, lui dis-je en insistant, et si, pendant cinq minutes seulement, on vous voyait causer à votre fe-

naître avec quelqu'un qui ressemblât un peu à Mgr le comte de Paris, la République, l'Empire, tous les maux qui menacent la France enfin, seraient à jamais conjurés.

— Ils savent bien que mes bras leur sont ouverts, fit monseigneur avec véhémence.

— Oui, monseigneur, répondis-je, mais, permettez-moi une image : il est bien difficile à deux princes de se jeter dans les bras l'un de l'autre, tenant chacun leur drapeau à la main.

A ce moment monseigneur daigna me donner l'explication de son manifeste, et de ce qu'il avait écrit relativement au drapeau.

On comprend que je n'aurai ni l'indiscrétion, ni l'inconvenance de rapporter ce qu'il m'a dit à ce sujet.

Passant à un autre ordre d'idées, je lui exprimai la satisfaction avec laquelle j'avais entendu ceux qui l'entouraient dire : Il est temps que le pays sache que nous ne sommes pas hommes à ramener des préjugés, à prendre des emplois ; personne de nous n'en a besoin. Nous avons vécu quarante ans sans rien demander à la famille d'Orléans, aux Républiques ni à l'Empire, nous n'avons pas à faire nos fortunes à l'aide de places ni de faveurs, nous venons, non pas pour déposséder les gens, mais pour défendre notre

pays et ramener l'ère du travail et de la prospérité !

Encouragé par le sourire approbatif du prince, j'abordai un chapitre palpitant d'actualité, celui du drapeau.

— Tenez, monseigneur, lui dis-je, vous pensez bien que tout le monde en France s'intéresse à une question aussi importante que celle-là ; mais ce que vous ne savez probablement pas, c'est qu'ici même, dans vos salons, je viens d'entendre émettre un avis qui pourrait bien être un commencement de solution. Pourquoi, disait un gentilhomme d'une trentaine d'années dont je ne sais pas le nom, mais qui a grand air, pourquoi l'Assemblée, qui a le droit de rétablir la monarchie quand elle le voudra, ne choisirait-elle pas le drapeau qui lui conviendrait et qui dès lors deviendrait le drapeau de la France ?

Quittant pour un instant un terrain aussi brûlant, nous parlâmes de mon journal. Après avoir passé en revue les principaux rédacteurs politiques du *Figaro*, je prononçai, avec intention, le nom de M. de Saint-Genest, qui avait traité dans un article important un point excessivement délicat.

— Quant à celui-là, monseigneur, c'est non-seulement un homme de cœur et de talent, mais il m'a été donné par un de ses amis et parents que vous connaissez bien, et qui n'a jamais prononcé votre nom sans que les larmes lui soient montées aux yeux ; c'est Pardessus..

— Ah ! ce pauvre Charles Pardessus ! fit le prince avec émotion.

— Oui, monseigneur ! et s'il n'était en ce moment cloué par la goutte dans son fauteuil, il serait ici avec tous ceux qui sont venus pour voir leur roi.

Peu à peu la conversation revint sur la question du drapeau et sur celle de l'abdication qui avait couru dans les journaux.

— J'avais, dit le prince, l'intention d'écrire une lettre, mes amis m'en ont dissuadé. Je suis prêt à tous les sacrifices possibles; quant à l'abdication, dit-il en se levant, et étendant énergiquement le bras, JAMAIS ! JAMAIS ! JAMAIS ! J'ai une mission à remplir, et il m'est impossible de me rendre coupable d'une lâcheté ni d'une désertion ! Je vous autorise à l'écrire dans votre journal et à le dire à tout le monde.

— Monseigneur, répondis-je, je n'aurai qu'à m'efforcer de reproduire exactement les paroles que je viens d'entendre, et la manière dont elles ont été prononcées.

Avant de sortir, je ne pus m'empêcher de dire au prince :

— Monseigneur, voilà plusieurs visites que je vous fais; vous devriez bien me les rendre en France !

— Je vous assure que je ne demande pas mieux, fit-il en souriant.

J'assistai, jusqu'au jour de mon départ, aux récep-

tions du prince, qui voulut bien, toutes les fois que je vins dans ses salons, m'adresser de gracieuses paroles.

Vendredi je quittai Lucerne. Le matin j'eus une entrevue avec M. de Monti, le secrétaire et l'ami de monseigneur, qui, depuis trente-cinq ans, partage l'exil et la vie de son roi. Tous deux ont à peu près le même âge.

M. de Monti est de grande taille, élancée ; sa personne est fort distinguée ; son abord est on ne peut plus charmant, et ses manières engageantes. Il raconte à ravir, et si je reproduis assez fidèlement son récit, je regrette de ne pouvoir retracer le charme de sa voix, la distinction et l'enjouement de sa conversation et la séduction de sa parole.

— Ce jour-là, me dit M. de Monti, on votait dans toute la France, monseigneur partit de Bruges et franchit la frontière de Tourcoing à neuf heures du soir. Il était accompagné de MM. le comte de Blacas, de Vanssay et de moi. Nos passe-ports ne contenaient pas nos vrais noms. Le prince avait le sien au nom de Mercœur.

Monseigneur portait un grand chapeau rabattu sur les yeux. Comme je trouvais les formalités du *visa* bien longues et que je voyais que le commissaire s'occupait trop de notre chef, je craignis qu'il ne vînt

à remarquer sa belle tête un peu compromettante, vous l'avouerez ; alors élevant la voix :

— Eh bien ! m'écriais-je, me rendra-t-on mon passe-port ? Si monsieur n'est pas en règle, dis-je, en désignant le prince, qu'on l'arrête. Mais moi, j'ai affaire. J'ai affaire. Je suis très-pressé.

On nous rendit nos feuilles, et nous entrâmes dans la gare pour attendre le train.

Monseigneur s'assit sur un banc, tout à côté de deux paysans.

— Pour qui as-tu voté ? dit l'un d'eux, tu as voté pour les blancs ? Moi j'ai voté pour la république ! Tu veux donc faire revenir Henri V ? et puis les prêtres, les calotins, les nobles ?

— Ma foi ! répond le second, tout proche de monseigneur, mon père disait qu'on payait moins et qu'on était plus heureux sous les rois !

— Ah ! si j'osais, me dit tout bas monseigneur, comme je serrerais avec bonheur la main de ce gaillard-là ?

Nous arrivâmes à Paris à cinq heures du matin. Un fiacre, envoyé par M. de Nanteuil, nous attendait à la gare du Nord. MM. de Blacas et de Vanssay nous quittèrent pour aller faire préparer le déjeuner chez un restaurateur de la place Boïeldieu.

Notre cocher avait une bonne figure d'honnête homme. Nous lui demandâmes de nous montrer quelques monuments incendiés. Il nous conduisit à l'hôtel de ville. Le fiacre s'arrêta, et nous contemplâmes cette immense ruine.

— Je suis assiégé par mes souvenirs, me dit le prince. Je suis parti d'ici, il y a quarante et un ans, emporté par un flot populaire, et me voilà, revenant après des désastres, une révolution et des destructions sans précédents.

Il n'était pas encore six heures, nous descendîmes devant Notre-Dame. Monseigneur fit quelques pas dans l'église et s'agenouilla auprès d'un de ces énormes piliers qui entourent la nef. Je m'écartai avec respect pour laisser le prince entier à son recueillement.

Involontairement mes souvenirs peuplèrent, en un instant, la solitude de la cathédrale; je la vis s'illuminer, se parer de tentures de fêtes, et au milieu d'une foule immense, il me sembla distinguer tous les grands corps de l'État défilant devant mes yeux pour aller prendre place dans de hautes estrades; mes oreilles s'emplirent des éclats de l'orgue, du bruit des cloches qui sonnaient à toute volée, du canon qui tonnait et des tambours qui battaient au champ! Un vieillard aux cheveux blancs présentait à

Dieu, en lui demandant sa protection, un enfant nouveau-né, et tout le peuple assemblé, toute la noblesse, toute l'armée, lui juraient obéissance et fidélité. Cet enfant c'était le duc de Bordeaux, le roi de France!

Cet éblouissement ne dura qu'une minute, et au bout d'un instant la foule avait disparu, les cloches, le canon, l'orgue, les tambours s'étaient tus, et à vingt pas de moi, cet enfant devenu un homme, ce prince devenu un inconnu, un passant, priait au pied d'un pilier de l'antique cathédrale, presque touché par la poussière que soulevaient deux vieilles femmes chargées de balayer le sol de l'église!

Nous sortîmes. Le prince était si ému qu'il ne se départit de son silence que lorsque la voiture fut arrivée sur le Pont-Neuf.

— Le voilà! je le reconnais. Ils me l'ont laissé! dit-il, et, se reculant dans le fond du fiacre, il se découvrit avec émotion devant la statue du fondateur de sa maison.

Arrivé devant le pavillon Marsan, monseigneur fit arrêter la voiture et, après avoir longtemps cherché des yeux une fenêtre à demi consumée, il nous la désigna du doigt en disant :

— C'est là que je suis né. Là, à côté de cette fenêtre, j'avais des grands soldats de plomb qu'on m'avait donnés pour m'apprendre les manœuvres.

Puis, ne pouvant plus se contenir, il se prit à fondre en larmes.

Le cocher, croyant que nous voulions descendre, était venu pour nous ouvrir la portière. Remarquant l'air attristé du prince, il lui dit :

— Consolez-vous, mon bourgeois; cela se rebâtit ces choses-là ; j'en ai vu bien d'autres ! Ah ! les gredins ! ils m'ont fait bien pis à moi, ils m'ont mangé mon cheval !

Nous arrivâmes enfin au restaurant de la place de l'Opéra-Comique, où le déjeuner nous attendait. Je demandai au cocher son compte et je le payai. Puis, je lui dis : Nous arrivons de province; nous ne savons pas combien on donne de pourboire à Paris.

— Ah ! mon Dieu, mon bourgeois, me répondit-il, je serais très-satisfait de trois ou quatre francs.

— Tenez, lui dis-je, voici un louis pour moi et un autre pour monsieur.

Le cocher nous regarda avec stupéfaction, et, ne se tenant plus de joie, il s'approcha de monseigneur, lui prit les deux bras dans ses mains en lui disant :

— Merci, merci ! Vous êtes un brave homme ! Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites ! Cela vous portera bonheur !

Nous ne passâmes qu'un jour à Paris.

Le soir même nous partions pour Chambord.

Comme bien on le pense, j'ai reproduit aussi fidèlement que j'ai pu le récit de M. de Monti ; je l'ai gravé dans ma mémoire, et je ne crois pas l'avoir beaucoup défiguré.

Pendant le temps de ma visite chez lui, l'heure avait marché et le moment de mon départ de Lucerne approchait ; l'omnibus de l'hôtel attendait, je pris congé de M. de Monti.

En traversant un corridor pour me rendre au chemin de fer, quel ne fut pas mon étonnement quand j'aperçus monseigneur qui rentrait. J'oubliai bien vite les plus simples lois de l'étiquette et je vins au-devant de lui :

— Monseigneur, lui dis-je, je n'ai pas de bonheur depuis bientôt deux ans, mais voilà que la chance me revient ; je croyais avoir fait mes adieux à mon roi, et je le rencontre juste au moment où je vais partir : « Cela me portera bonheur, monseigneur ! »

Le prince me prit les deux mains dans les siennes, et se tournant vers ceux qui l'accompagnaient leur dit, avec un accent que je n'oublierai jamais :

— Ce bon Villemessant !

Je le quittai bien ému ; je montai en omnibus, et

comme mes voisins me demandaient pourquoi mes yeux étaient remplis de larmes :

— Oh! ne me plaignez pas, dis-je, ce sont de bonnes larmes : je viens de serrer les deux mains de notre roi!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

